

L'onanisme; ou dissertation physique sur les maladies produites par la masturbation / [S.A.D. Tissot] Traduit du Latin.

Contributors

Tissot, S. A. D. (Samuel Auguste David), 1728-1797

Publication/Creation

Paris : Didot, jn, 1765.

Persistent URL

<https://wellcomecollection.org/works/b9e5g3v2>

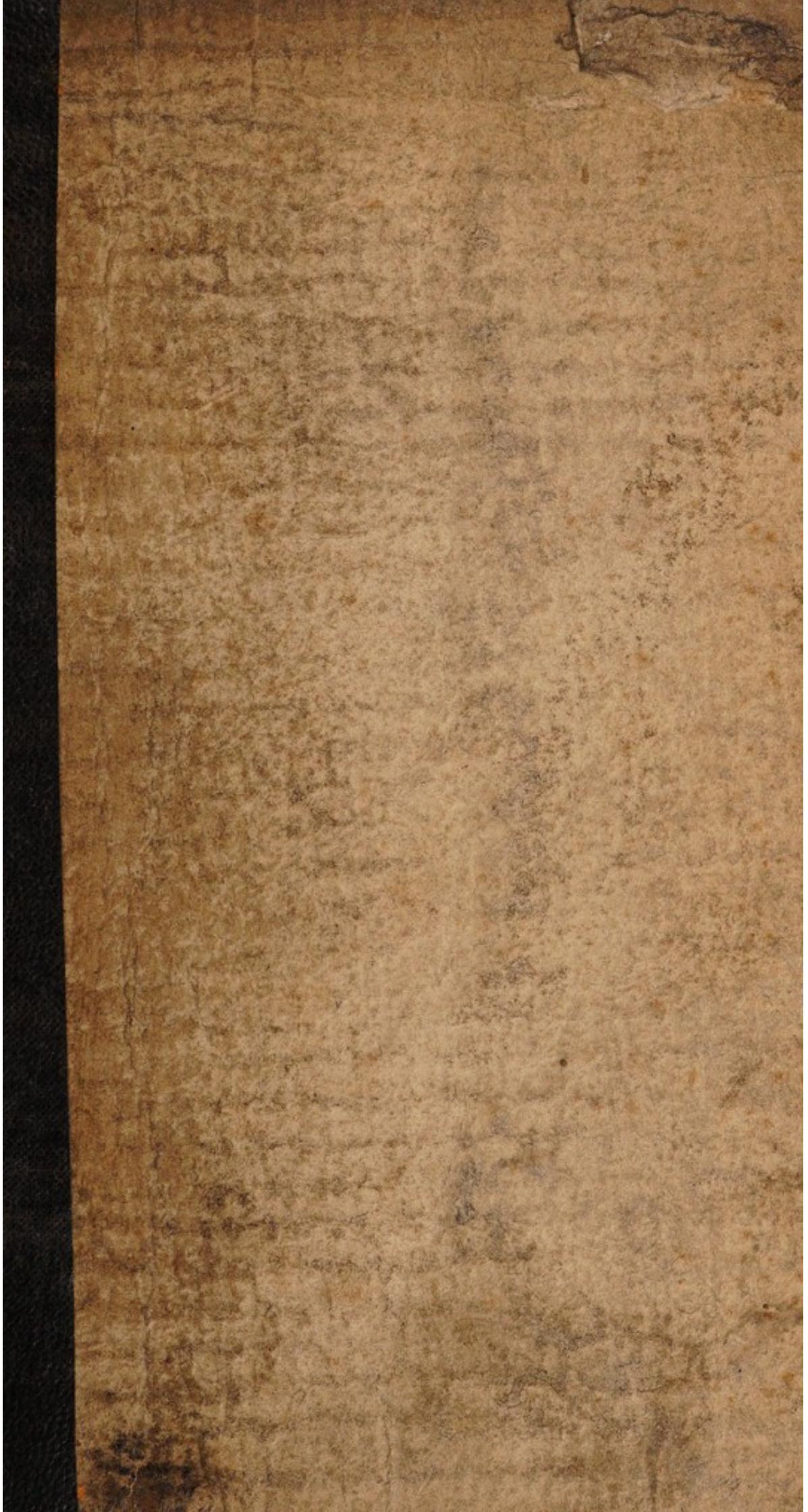
License and attribution

This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.



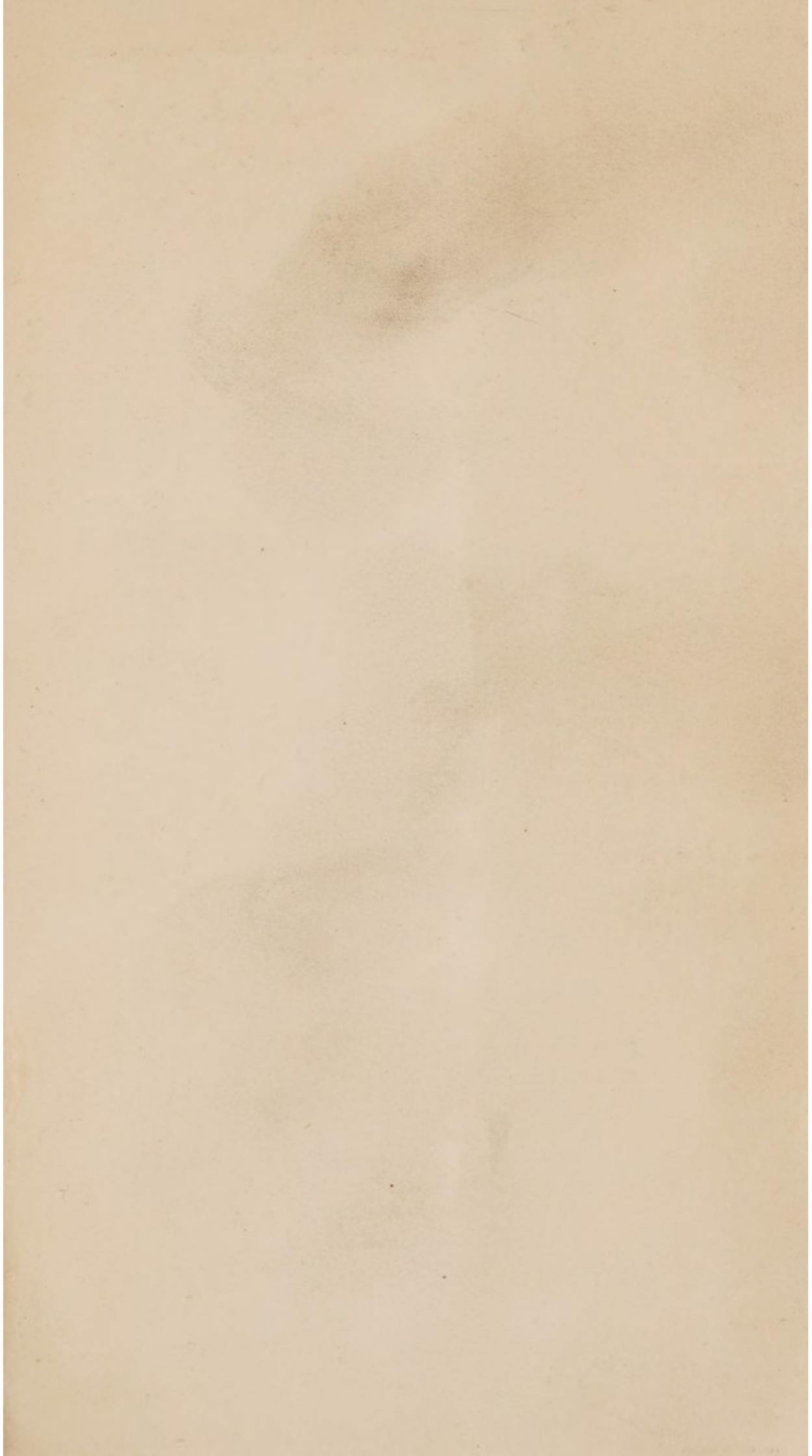
Wellcome Collection
183 Euston Road
London NW1 2BE UK
T +44 (0)20 7611 8722
E library@wellcomecollection.org
<https://wellcomecollection.org>

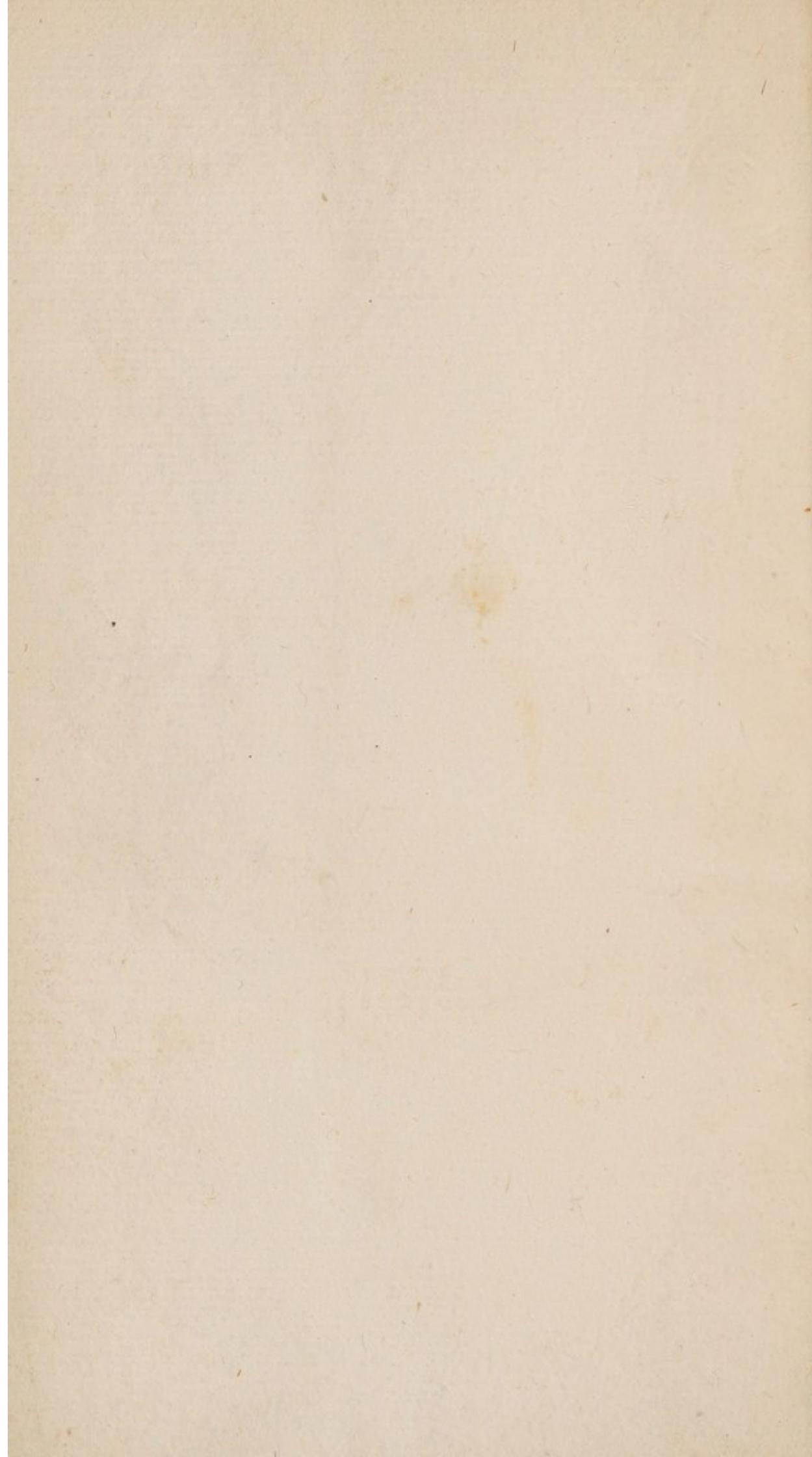


F. X. W
18

51510/A

~~Handwritten scribble~~





L'ONANISME.
DISSERTATION
SUR
LES MALADIES
PRODUITES
PAR LA MASTURBATION.

L'ONANISME

D'ESTRETTA

PAR

J. M. L. A. P. L. E. S.

PROFESSEUR

À LA FACULTÉ DE MÉDECINE

L'ONANISME.
DISSERTATION
S U R
LES MALADIES
PRODUITES
PAR LA MASTURBATION.

Par M. TISSOT, Docteur en Médecine,
de la Société Royale de Londres, de
l'Académie Médico-Physique de Basle,
& de la Société Oeconomique de Berne.

TROISIEME EDITION

Considérablement augmentée.

Proprius extinctum vivere criminibus. Gall.



A PARIS,
Chez DIDOT LE JEUNE. 16

M D C C L X V.

médier à des fautes d'ordre considérables, & donner une juste étendue à des articles qui n'étoient que des premiers linéaments, presque incapables de faire saisir ce que j'avois voulu dire.

Tant de corrections rendoient l'ouvrage à peu près neuf, & beaucoup plus long. La difficulté d'exécuter cette entreprise en langue vivante, & tous les désagrémens qu'elle entraînoit ne m'échapperent pas. Il n'y avoit qu'un motif aussi puissant que celui de l'utilité, dont

cette entreprise, bien exécutée (c'est sans doute dire mieux que je ne l'ai fait) pouvoit être à l'humanité, qui pût me décider; & c'est en effet le seul qui m'ait décidé. Il est triste de s'occuper des crimes de ses semblables; leur considération afflige & humilie; il est doux d'espérer qu'on contribuera à diminuer leur fréquence; & à adoucir les miseres qui en font les suites.

Ce qui a rendu ce travail beaucoup plus pénible qu'il ne l'eût été si j'eusse écrit en latin, c'est l'em-

barras d'exprimer des images dont les termes & les expressions sont déclarées indécentes par l'usage. Il m'en auroit infiniment coûté s'il eût fallu me dispenser de cette attention ; & cette disposition , dont j'ose me glorifier , m'a rendu le travail moins coûteux qu'il ne l'auroit été si malheureusement elle m'eût manqué ; cependant je l'ai encore trouvé hérissé de difficultés. J'ose assurer que je n'ai négligé aucune précaution pour donner à cet ouvrage toute la bienfiance dans les termes dont il

étoit susceptible. Il y a des écueils inséparables de la matiere ; comment les éviter ? Falloit-il se taire sur des objets aussi importants ? Non sans doute. Les Auteurs sacrés , les Peres de l'Eglise , qui presque tous écrivoient en langues vivantes , les Auteurs Ecclésiastiques , n'ont pas cru devoir garder le silence sur les crimes obscenes , parcequ'on ne pouvoit pas les désigner sans mots. J'ai cru devoir suivre leur exemple ; & j'oserai dire avec Saint Augustin , *Si ce que j'ai écrit scandalise quelque personne*

x P R E F A C E

*impudique , qu'elle accuse plutôt sa
turpitude , que les paroles dont j'ai été
obligé de me servir pour expliquer ma
pensée sur la génération des hommes.*

*J'espere que le lecteur pudique & sa-
ge me pardonnera aisément les expres-
sions que j'ai été obligé d'employer.*

*J'ajouterai , à ce que dit ce saint
homme , que j'espere mériter la re-
connoissance & l'approbation des
gens vertueux & éclairés , qui con-
noissent la turpitude de l'Univers ,
& qui loueront , sinon mes succès ,
au moins mon entreprise.*

Je n'ai pas touché, non plus que dans la première édition, la partie morale, & cela par la raison d'*Horace*.

— — Quod Medicorum est
Promittunt Medici.

Je me suis proposé d'écrire des maladies produites par la masturbation, & non point du crime de la masturbation; n'est-ce pas d'ailleurs assez en prouver le crime, que de démontrer qu'elle est un acte de suicide? Quand on connoît les hommes, on se persuade aisément qu'il est plus aisé de les détourner du

vice par la crainte d'un mal présent, que par des raisonnements fondés sur des principes dont on n'a pas assez de soin de leur inculquer toute la vérité. Je me suis appliqué ce qu'un homme, dont notre siècle se glorifiera chez la postérité la plus reculée, fait dire à un Religieux. *On nous fait entreprendre de prouver l'utilité de la priere à un homme qui ne croit pas en Dieu ; la nécessité du jeûne à un autre qui a nié toute sa vie l'immortalité de l'ame. L'entreprise est laborieuse, & les rieurs ne*

font pas pour nous (1). *Marphurius* doutoit de tout, *Scanarelle* lui donne des coups de bâton, & il crut.

Ces Zoïles de la Société & de la littérature, qui ne font rien, & qui blâment tout ce qu'on fait, oferont dire que cet ouvrage est plus propre à répandre le vice qu'à l'arrêter, & qu'il le fera connoître à ceux qui l'ignorent. Je ne leur répondrai point; on s'avilit en leur répondant. Mais il est des ames foibles, quoique vertueuses, sur lesquelles ces

(1) Lettres Persan. 49.

discours pourroient faire impression ; je leurs dois cette réflexion générale ; c'est que mon livre est à cet égard-là dans le cas de tous les livres de morale : il faut les interdire tous , si c'est multiplier un vice que d'en montrer les dangers. Les Livres Saints , ceux des Peres , ceux des Casuistes doivent tous être prohibés avant le mien. Quelle est d'ailleurs la jeune personne qui s'avisera de lire un ouvrage sur une matiere de Médecine dont elle ignore le nom ? Il est à souhaiter qu'il devienne familier

aux personnes appellées à diriger l'éducation ; il leur servira à démêler de bonne heure cette détestable habitude, & les mettra à même de prendre les précautions qu'elles jugeront nécessaires pour en prévenir les suites.

Ceux qui n'entendent pas le latin trouveront peut-être qu'il y a trop de vers en cette langue ; je leur répondrai qu'il n'y en a point qui ne soit lié à la matiere , puisqu'il n'y en a aucun qui ne m'ait été rappelé par la chaîne des idées. J'ai

cependant fait en sorte par-tout qu'on pût les sauter fans interrompre le fil du discours. Ceux qui les entendent m'en sauront gré : le voyageur au milieu des bruyeres est réjoui par la beauté d'une verdure. Enfin si c'est un tort , il est léger ; & dans un ouvrage aussi ingrat l'on peut permettre ce délassement à l'Auteur. S'il n'y en a pas de françois , ce qui auroit été plus naturel , c'est peut-être la faute des Poëtes plutôt que la mienne.

Cet ouvrage au reste n'a rien de

commun avec l'*Onania* Anglois, que le sujet ; & , à deux pages & demi près que j'en ai tirées, cette rapfodie ne m'a fourni aucun secours. Ceux qui liront les deux ouvrages sentiront, j'espere, la différence totale qu'il y a de l'un à l'autre : ceux qui ne liront que celui-ci auroient pû être trompés par le rapport des titres, & portés à supposer quelque ressemblance entre les deux livres ; heureusement il n'y en a aucune.

Les additions augmentent cette

nouvelle édition , presque d'un tiers , & je souhaite qu'elles soient accueillies favorablement par les personnes qui sont en état d'en juger. L'on me fera peut-être deux objections ; l'une , que j'ai ajouté un grand nombre d'observations & d'autorités qui ne sont presque que des répétitions de celles qui se trouvoient déjà dans la première ; l'autre , que dans quelques endroits je suis trop sorti de mon titre , & que j'ai envisagé le danger des plaisirs de l'amour sous un point de vue général. Je réponds à la première , que dans une matière comme celle - ci , où l'on

doit moins espérer de convaincre par des raisons, que d'effrayer par des exemples, l'on ne peut pas trop en accumuler. Je réponds à la seconde, 1°. que quand deux matières sont étroitement liées, plus on veut en isoler une, & moins bien on la traite; 2°. que j'ai été bien aise de rendre cet ouvrage d'une utilité plus générale.

Quelqu'un m'a dit que c'est cette lecture qui a fait horreur à un Professeur illustre. Je ne puis pas le croire; mais si le fait est vrai, je le prie de vouloir bien lire cette Préface, sur laquelle il n'avoit sans doute pas jetté les yeux.

En écrivant sur l'Inoculation je me suis proposé de propager la méthode la plus propre à arrêter les ravages d'une maladie meurtrière, & j'ai la satisfaction d'avoir opéré au moins quelque bien : en composant cet ouvrage, j'ai espéré d'arrêter les progrès d'une corruption plus ravageante peut-être que la petite vérole, & d'autant plus à craindre, que travaillant dans les ombres du mystère, elle mine sourdement, sans même que ceux qui font ses victimes se doutent de sa malignité. Il étoit important de la faire connoître ; & j'ai actuellement plusieurs

raisons pour croire que j'ai eu le bonheur d'être utile, que les yeux de la jeunesse se défilent, & qu'elle apprendra peu à peu à connoître le danger en même temps que le mal : ce seroit un des plus sûrs moyens de prévenir cette décadence dont on se plaint dans la nature humaine, & peut-être de lui rendre, dans quelques générations, la force qu'avoient nos aïeux, & que nous ne connoissons plus qu'historiquement, ou par les monuments qui nous en restent.

Veuille celui qui peut tout, répandre sur mes vues cette bénédic-

tion , fans laquelle nos foibles travaux ne peuvent rien ! *Paul* plante , *Apollon* arrose , c'est DIEU qui donne l'accroissement.

Lausanne le 5. Mai 1764.

T A B L E

D E S A R T I C L E S.

Introduction. pag. I

A R T I C L E P R E M I E R.

Les symptômes.

SECTION I. <i>Tableau tiré des Ouvrages des Médecins,</i>	5
SECT. II. <i>Observations communiquées,</i>	23
SECT. III. <i>Tableau tiré de l'Onania,</i>	26
SECT. IV. <i>Observations de l'Auteur,</i>	31
SECT. V. <i>Suites de la masturbation chez les femmes,</i>	57

A R T I C L E I I.

Les causes.

SECT. VI. <i>Importance de la liqueur sé- minale,</i>	67
SECT. VII. <i>Examen des circonstances qui accompagnent l'émission,</i>	80

T A B L E

SECT. VIII. Causes de danger, particulieres à la masturbation,	100
--	-----

A R T I C L E III.

La Curation.

SECT. IX. Moyens de guérison proposés par les autres Médecins,	121
SECT. X. Pratique de l'Auteur,	139
L'air,	144
Les aliments,	149
Le sommeil,	172
Les mouvements,	177
Les évacuations,	179
Les passions,	183
Les remedes,	186

A R T I C L E IV.

Maladies analogues.

SECT. XI. Les pollutions nocturnes,	222
Digression sur les maladies occasionnées par trop de semence,	225
SECT. XII. Gonorrhée simple,	249

Fin de la Table.

ESSAI



ESSAI
SUR
LES MALADIES
PRODUITES
PAR LA MASTURBATION.

INTRODUCTION.

NOs corps perdent continuellement ; & si nous ne pouvions pas réparer nos pertes, nous tomberions bientôt dans une foiblesse mortelle. Cette réparation se fait par les alimens, mais ces alimens doivent subir dans nos corps différentes préparations, que l'on comprend sous le nom de nutrition. Dès qu'elle ne se fait pas, ou qu'elle se fait mal, tous ces alimens deviennent inutiles, & n'empêchent pas qu'on ne tombe dans tous les maux que l'épuisement

A

entraîne. De toutes les causes qui peuvent empêcher la nutrition, il n'y en a peut être point de plus commune que les évacuations trop abondantes.

Telle est la fabrique de notre machine, & en général des machines animales, que, pour que les alimens acquierent ce degré de préparation nécessaire pour réparer le corps, il faut qu'il reste une certaine quantité d'humeurs déjà travaillées, naturalisées, si l'on veut me permettre ce terme. Si cette condition manque, la digestion & la coction des alimens reste imparfaite, & d'autant plus imparfaite, que l'humeur qui manque est plus travaillée, & d'une plus grande importance.

Une nourrice robuste, qu'on tueroit en lui tirant quelques livres de sang dans vingt-quatre heures, peut fournir la même quantité de lait à son enfant, quatre ou cinq cens jours de suite sans en être sensiblement incommodée, parce que le lait est de toutes les humeurs la moins travaillée, c'est une humeur qui est presqu'encore étrangère, au lieu que le sang est une humeur essentielle. Il en est une autre, la liqueur féminale, qui influe si fort sur les forces du corps, & sur la perfection des digestions qui

les réparent, que les Médecins de tous les siècles ont cru unanimément que la perte d'une once de cette humeur affoiblissoit plus que celle de quarante onces de sang. L'on peut se faire une idée de son importance, en observant les effets qu'elle opere dès qu'elle commence à se former; la voix, la physionomie, les traits même du visage changent; la barbe paroît; tout le corps prend souvent un autre air, parceque les muscles acquierent une grosseur & une fermeté qui forment une différence sensible entre le corps d'un adulte & celui d'un jeune homme qui n'a pas passé la puberté. L'on empêche tous ces développemens en emportant l'organe qui sert à la séparation de la liqueur qui les produit; & des observations vraies prouvent que l'amputation des testicules, dans l'âge de la virilité, a procuré la chute de la barbe, & le retour d'une voix enfantine (1). Peut-on douter, après cela, de la force de son action sur tout le corps, & ne pas sentir par-là même, combien de maux doit procurer la profusion d'une hu-

(1) *Boerhaave prælectiones ad institut.* §. 658. r. 5. p. 444. edit. Goett.

meur si précieuse ? Sa destination détermine le seul moyen légitime de l'évacuer. Les maladies en procurent quelquefois l'écoulement. Elle peut se perdre involontairement dans des songes lascifs. L'auteur de la Genèse nous a laissé l'histoire du crime d'*Onan*, sans doute pour nous transmettre celle de son châtement ; & nous apprenons par *Galien*, que *Diogenes* se souilla en commettant le même crime.

Si les dangereuses suites de la perte trop abondante de cette humeur ne dépendoient que de la quantité, ou étoient les mêmes à quantité égale, il importeroit peu, relativement au physique, que cette évacuation se fit de l'une ou de l'autre des façons que je viens d'indiquer. Mais la forme fait ici autant que le fond, qu'on me permette encore cette expression, mon sujet autorise des licences de cette espece. Une quantité trop considérable de semence perdue dans les voies de la nature jette dans des maux très fâcheux ; mais qui le sont bien davantage, quand la même quantité a été dissipée par des moyens contre nature. Les accidents que ceux qui s'épuisent dans un commerce na-

turel éprouvent, sont terribles : ceux que la masturbation entraîne, le sont bien plus. Ce sont ces derniers qui sont proprement l'objet de cet ouvrage ; mais la liaison intime qu'ils ont avec les premiers, empêche d'en séparer le tableau. C'est ce tableau commun qui formera mon premier article : il sera suivi de l'explication des causes, second article dans lequel j'exposerai celles qui rendent les suites de la masturbation plus dangereuses : les moyens de guérison, & des remarques sur quelques maladies analogues finiront l'ouvrage. Je joindrai par-tout les observations des meilleurs auteurs, à celles que j'ai faites moi-même.

ARTICLE PREMIER.

Les Symptômes.

SECTION PREMIERE.

Tableau tiré des Ouvrages des Médecins.

HIPPOCRATE, le plus ancien & le plus exact des observateurs, a déjà

A iij

décrit les maux produits par l'abus des plaisirs de l'amour, sous le nom de *consommption dorsale* (1). „ Cette maladie naît, dit-il, de la moëlle de l'épine du dos. Elle attaque les jeunes mariés ou les libidineux. Ils n'ont pas de fièvre; & quoiqu'ils mangent bien, ils maigrissent & se consumment. Ils croient sentir des fourmis qui descendent de la tête le long de l'épine. Toutes les fois qu'ils vont à la selle, ou qu'ils urinent, ils perdent abondamment une liqueur féminale très liquide. Ils sont inhabiles à la génération, & ils sont souvent occupés de l'acte vénérien dans leurs songes. Les promenades, sur-tout dans les routes pénibles, les essouffent, les affoiblissent, leur procurent des pesanteurs de tête, & des bruits d'oreille; enfin une fièvre aiguë (*Lipyria*) termine leurs jours”. Je parlerai dans un autre endroit de cette espèce de fièvre.

Quelques Médecins ont attribué à la même cause, & ont appelé *seconde consommation dorsale d'Hippocrate*, une

(1) De morbis, lib. II, c. XLIX, Foëf. p. 479.

maladie qu'il décrit ailleurs (1), & qui a quelque rapport avec cette première. Mais la conservation des forces, qu'il spécifie particulièrement, me paroît une preuve convaincante que cette maladie ne dépend point de la même cause que la première. Elle paroît plutôt être une affection rhumatismale.

„ Ces plaisirs, dit *Celse* dans son
 „ excellent livre sur la conservation
 „ de la santé, nuisent toujours aux
 „ personnes foibles, & leur fréquent
 „ usage affoiblit les forts” (2).

L'on ne peut rien voir de plus effrayant, que le tableau qu'*Aretée* nous a laissé des maux produits par une trop abondante évacuation de semence. „ Les
 „ jeunes gens, dit-il, prennent & l'air
 „ & les infirmités des vieillards; ils
 „ deviennent pâles, efféminés, en-
 „ gourdis, paresseux, lâches, stupi-
 „ des & même imbécilles; leurs corps
 „ se courbent, leurs jambes ne peu-
 „ vent plus les porter, ils ont un dé-
 „ goût général, ils sont inhabiles à
 „ tout; plusieurs tombent dans la pa-

(1) De glandulis, Foëf. p. 273.

(2) De re medica, lib. I, cap. IX. & I.

„ ralyfie ” (1). Dans un autre endroit il met les plaisirs de l'amour dans le nombre de six causes qui produisent la paralyfie (2).

Galien a vu la même cause occasionner des maladies du cerveau & des nerfs, & détruire les forces (3); & il rapporte ailleurs, qu'un homme qui n'étoit pas tout-à-fait guéri d'une violente maladie, mourut la même nuit qu'il paya le tribut conjugal à sa femme.

Pline le Naturaliste nous apprend que *Cornelius Gallus*, ancien Préteur, & *Titus Ætherius*, Chevalier Romain, moururent dans l'acte même du coit (4).

„ L'estomac se déränge, dit *Aëtius*,
 „ tout le corps s'affoiblit, l'on tombe
 „ dans la pâleur, la maigreur, le des-
 „ séchement, les yeux se cavent ” (5).

Ces témoignages des anciens les plus respectables sont confirmés par ceux d'une foule de modernes. *Sanctorius*, qui a examiné avec le plus grand soin toutes les causes qui agissent sur nos corps, a ob-

(1) De signis & caus. diut. morb. l. II. c. V.

(2) L. l. c. VII. p. 34. édit. *Boerhaave*.

(3) Comm. tert. in lib. III. *Hip.* de morb. vulg. oper. omn. t. III. p. 583.

(4) *Historia mundi*, Lib. VII. c. LIII. p. 124.

(5) *Tetrab.* III. Serm. III. c. XXXIV.

servé que celle-ci affoiblissoit l'estomac, ruinoit les digestions, empêchoit l'insensible transpiration dont les dérangements ont des suites si fâcheuses, produisoit des chaleurs de foie & de reins, dispoisoit au calcul, diminueoit la chaleur naturelle, & entraînoit ordinairement la perte ou l'affoiblissoit de la vue (1).

Lommius, dans ses beaux commentaires sur les passages de *Celse*, que j'ai cités, appuie le témoignage de son auteur par ses propres observations. „ Les
 „ émissions fréquentes de semence re-
 „ lâchent, desséchent, affoiblissent,
 „ énervent & produisent une foule de
 „ maux; des apoplexies, des léthar-
 „ gies, des épilépsies, des assoupisse-
 „ ments, des pertes de vue, des trem-
 „ blements, des paralysies, des spas-
 „ mes, & toutes les espèces de goutte
 „ les plus douloureuses ” (2).

L'on ne lit point sans horreur la description que nous a laissée *Tulpius*, ce célèbre Bourg-mestre & Médecin d'Amsterdam: „ Non-seulement, dit-il, la
 „ moëlle de l'épine maigrit, mais tout

(1) *Med. static. sect. 6. aph. 15. 19. 21. 23.*
 & 24.

(2) *Comment. de sanit. tuend. p. m. 37.*

„ le corps & l'esprit languissent égale-
 „ ment; l'homme périt misérablement.
 „ *Samuel Verspretius* fut attaqué d'une
 „ fluxion d'une humeur excessivement
 „ âcre qui se jetta d'abord sur le derriere
 „ de la tête & la nuque; elle passa de là
 „ sur l'épine, les lombes, les flancs &
 „ l'articulation de la cuisse, & fit souff-
 „ frir à ce malheureux des douleurs si
 „ vives, qu'il devint tout-à-fait défiguré,
 „ & tomba dans une petite fièvre qui le
 „ consumoit, mais pas assez vite à son
 „ gré; & son état étoit tel, qu'il invo-
 „ qua plus d'une fois la mort avant qu'el-
 „ le vint l'arracher à ses maux" (1),

Rien, dit un célèbre Médecin de Lou-
 vain, n'affoiblit autant, & n'abrège
 autant la vie (2).

Blancard a vû des gonorrhées simples,
 des consumptions, des hydropisies qui
 dépendoient de cette cause (3); & *Muys*
 a vû un homme encore d'un bon âge at-
 taqué d'une gangrene spontanée du pied,
 qu'il attribua à des excès vénériens (4).

(1) Obs. Med. l. III. c. XXIV.

(2) *Zypæus*, fundam. medic. Part. II. art. 6.

(3) Instit. medic. Part. II. c. XXVIII.

(4) *Praxis chirurgica*, Decur. I. obs. 4.

Les Mémoires des Curieux de la Nature parlent d'une perte de vue : l'observation mérite d'être rapportée en entier. L'on ignore, dit l'auteur, quelle sympathie les testicules ont avec tout le corps, mais sur-tout avec les yeux. *Salmuth* a vû un savant hypocondriaque devenir fou, & un autre homme se desflécher si prodigieusement le cerveau, qu'on l'entendoit vaciller dans le crâne; l'un & l'autre pour s'être livrés à des excès du même genre. J'ai vû moi-même un homme de cinquante-neuf ans, qui, trois semaines après avoir épousé une jeune femme, tomba tout-à-coup dans l'aveuglement, & mourut au bout de quatre mois (1).

„ La trop grande dissipation des esprits animaux affoiblit l'estomac, ôte
 „ l'appétit, & la nutrition n'ayant plus
 „ lieu, le mouvement du cœur s'affoi-
 „ blit, toutes les parties languissent,
 „ l'on tombe même dans l'épilepsie”(2).
 Nous ignorons, il est vrai, si les esprits animaux & la liqueur génitale sont la même chose; mais l'observation

(1) Decur. II. ann 5 Append. observ. 88. p 56.

(2) *Schelammer*, ars medendi universa Lib. II. sect. II. c. IV. §. 23.

nous a appris, comme on le verra plus bas, que ces deux fluides ont une très grande analogie, & que la perte de l'un ou de l'autre produit les mêmes maux. *M. Hoffman* a vû les plus fâcheux accidens suivre la dissipation de la semence.

„ Après de longues pollutions nocturnes, dit-il, non seulement les forces se perdent, le corps maigrit, le visage pâlit, mais de plus la mémoire s'affoiblit, une sensation continuelle de froid saisit tous les membres, la vue s'obscurecit, la voix devient rauque (1) : tout le corps se détruit peu-à-peu, le sommeil troublé par des rêves inquiétants ne répare point, & l'on éprouve des douleurs semblables à celles qu'on ressent après qu'on a été meurtri par des coups” (2).

Dans une consultation pour un jeune homme qui, entr'autres maux, s'étoit attiré par la masturbation une foiblesse totale des yeux, il dit „ qu'il a vû plusieurs exemples de gens qui, même dans l'âge fait, c'est-à-dire quand le corps jouit de toutes ses forces, s'étoient attiré non-seulement des

(1) Consult. Cent. 2. & 3. Cas. 102. T. III. p. 299.

(2) Même endroit, Cas. 103.

rougeurs & des douleurs extrême-
 ment vives dans les yeux mais en-
 core une si grande foiblesse de vue,
 qu'ils ne pouvoient lire ni écrire
 quoi que ce soit. J'ai même vû,
 ajoute t-il, deux gouttes sereines
 produites par cette cause" (1). L'on
 verra avec plaisir l'histoire même de la
 maladie qui donna lieu à cette consulta-
 tion „ Un jeune homme s'étant livré à la
 masturbation à l'âge de quinze ans,
 & l'ayant exercée très fréquemment
 jusqu'à vingt-trois, tomba pendant
 cette période dans une si grande foi-
 blesse de tête & des yeux, que sou-
 vent ces derniers étoient saisis de vio-
 lents spasmes dans le temps de l'é-
 mission de la semence. Dès qu'il vou-
 loit lire quelque chose, il éprouvoit
 un étourdissement semblable à celui
 de l'ivresse; la pupille se dilata ex-
 traordinairement; il souffroit dans
 l'œil des douleurs excessives; les
 paupieres étoient très pesantes, elles
 se colloient toutes les nuits; ses yeux
 étoient toujours baignés de larmes,
 & il s'amassoit dans les deux coins,

(1) Même endroit, Cas. 103.

„ qui étoient très douloureux , beau-
 „ coup d'une matiere blanchâtre.
 „ Quoiqu'il mangeât avec plaisir , il
 „ étoit réduit à une extrême maigreur ;
 „ & dès qu'il avoit mangé , il tomboit
 „ dans une espece d'ivresse ". Le mê-
 me auteur nous a conservé une au-
 tre observation , dont il avoit été le
 témoin oculaire , & que je crois de-
 voir placer ici. „ Un jeune homme de
 „ dix-huit ans , qui s'étoit livré fré-
 „ quemment à une servante , tomba
 „ tout-à-coup en foiblesse avec un trem-
 „ blement général de tous les mem-
 „ bres , le visage rouge , & le pouls très
 „ foible. On le tira de cet état au bout
 „ d'une heure , mais il resta dans une
 „ langueur générale. Le même accès
 „ revenoit très fréquemment avec une
 „ très forte angoisse , & lui procura au
 „ bout de huit jours une contraction
 „ & une tumeur du bras droit , avec
 „ une douleur au coude qui redoubloit
 „ toujours avec l'accès. Le mal alla
 „ pendant longtems en augmentant ,
 „ malgré beaucoup de remedes : enfin
 „ M. *Hoffman* le guérit (1).

[1] De morbis ex nimiâ venere, §. 18. oper.
 omn. suppl. secund. pars prim. p. 496.

M. *Boerhaave* peint ces maladies avec cette force & cette précision qui caractérisent tous ses tableaux. „ La „ trop grande perte de semence pro- „ duit la lassitude, la débilité, l'im- „ mobilité, des convulsions, la mai- „ greur, le desséchement, des douleurs „ dans les membranes du cerveau; „ émouffe les sens, & sur-tout la vue; „ donne lieu à la consommation dorsale, „ à l'indolence, & à diverses maladies „ qui ont de la liaison avec celles- „ là ” [1].

Les observations que ce grand homme communiquoit à ses auditeurs, en leur expliquant cet aphorisme, & qui portent sur les différents moyens d'évacuations, ne doivent pas être omises.

„ J'ai vû un malade dont la maladie „ commença par une lassitude & une „ foiblesse dans tout le corps, sur-tout „ vers les lombes; elle fut accompa- „ gnée du jeu des tendons, de spasmes „ périodiques & de la maigreur, de „ maniere à détruire tout le corps: il „ sentoit aussi de la douleur dans les „ membranes même du cervenu, dou-

[1] Institut. §. 776. de la trad. de M. D. L. M.

„ leur que les malades nomment ar-
 „ deur sèche, qui brûle continuellement
 „ en dedans les parties les plus nobles.
 „ J'ai vû auffi un jeune homme atta-
 „ qué de la consomption dorsale. Il
 „ étoit d'une fort jolie figure, & mal-
 „ gré qu'on l'eût souvent averti de ne
 „ se point trop livrer au plaisir, il s'y
 „ livra néanmoins, & il devint si dif-
 „ forme avant sa mort, que cette gros-
 „ seur charnue, qui paroît au-dessus
 „ des apophyses épineuses des lombes,
 „ s'étoit entièrement affaissée. Le cer-
 „ veau même dans ce cas paroît être
 „ consumé; en effet, les malades de-
 „ viennent stupides. Ils deviennent si
 „ roides, que je n'ai point vû une aussi
 „ grande immobilité du corps pro-
 „ duite par une autre cause. Les yeux
 „ même sont si hébétés qu'ils n'ont
 „ plus la facilité de voir” (1).

M. de Sénac peignoit, dans la pre-
 miere édition de ses essais, les dangers
 de la masturbation, & annonçoit aux
 victimes de cette infamie toutes les
 infirmités de la vieillesse la plus lan-

[1] Comment. sur le même endroit, T.
 VII. p. 214.

guiffante , à la fleur de leur âge. L'on peut voir dans les éditions fuivantes les raifons de la fuppreffion de ce morceau, & de quelques autres.

M. *Ludwig* , en décrivant les maux qui furviennent aux évacuations trop abondantes , n'oublie pas la fpermatique. „ Les jeunes gens de l'un ou de „ l'autre fexe , qui fe livrent à la lafciveté , ruinent leur fanté en difsipant „ des forces qui étoient destinées à „ amener leur corps à fon point de plus „ grande vigueur , & enfin ils tombent „ dans la cenfomption ” (1).

M. *de Gorter* donne un détail des accidents les plus triftes , dépendants de cette caufe , mais il feroit trop long de le copier : je renvoie à fon ouvrage même tous ceux qui entendent la langue dont il s'eft fervi (2).

Après avoir rapporté la description de la cenfomption dorsale d'*Hippocrate* , telle qu'on l'a lue plus haut , M. *van Swieten* ajoute : „ J'ai vû tous ces „ accidents , & plusieurs autres , dans „ les malheureux qui s'étoient livrés à „ de honteufes pollutions. J'ai em-

[1] *Instit. physiol.* §. 870. & 872.

[2] *De infensibil. perfp. cap. ult.*

„ ployé inutilement pendant trois ans
 „ tous les secours de la Médecine pour
 „ un jeune homme qui s'étoit attiré,
 „ par cette infame manœuvre, des
 „ douleurs vagues, étonnantes & gé-
 „ nérales, avec une sensation tantôt
 „ de chaleur, tantôt d'un froid très
 „ incommode par tout le corps, mais
 „ sur-tout aux lombes. Dans la suite
 „ ces douleurs ayant un peu diminué,
 „ il sentoit un si grand froid dans les
 „ cuisses & dans les jambes, quoiqu'au
 „ tact ces parties parussent conserver
 „ leur chaleur neturelle, qu'il se chauf-
 „ foit continuellement auprès du feu,
 „ même pendant les plus grandes cha-
 „ leurs de l'été. J'admiraï sur-tout
 „ pendant tout ce temps un mouvement
 „ continuel de rotation des testicules
 „ dans le scrotum, & le malade éprou-
 „ voit dans les lombes la sensation
 „ d'un mouvement semblable qui lui
 „ étoit très à charge” (1). Ce détail
 nous laisse ignorer si ce malheureux
 termina sa vie au bout de trois ans, ou
 s'il continua à languir pendant quelque
 tems, ce qui est bien plus fâcheux : il

[1] Aph. 586. T. II. p. 46.

n'y a cependant pas une troisième issue.

M. *Kloekof*, dans un très bon ouvrage sur les maladies de l'esprit qui dépendent du corps, confirme par ses observations celles qu'on vient de lire.

„ Une trop grande dissipation de se-
 „ mence affoiblit le ressort de toutes
 „ les parties solides; de-là naissent la
 „ foiblesse, la paresse, l'inertie, les
 „ phthies, les consumptions dorsales,
 „ l'engourdissement & la dépravation
 „ des sens, la stupidité, la folie, les
 „ évanouissements, les convulsions”(1).

M. *Hoffmann* avoit déjà remarqué que les jeunes gens qui se livrent à l'infame pratique de la masturbation perdoient peu à peu toutes les facultés de leur ame, sur-tout la mémoire, & devenoient tout-à-fait inhabiles à l'étude (2).

M. *Lewis* (3) décrit tous ces maux. Je ne transcrirai ici, de son ouvrage, que ce qui a rapport à ceux de l'ame.
 „ Tous les maux, qui naissent des excès
 „ avec les femmes, suivent plus

(1) De morb. anim. ab infirm. medul. cereb. p. 37.

(2) Oper. omn. fol. T. III. p. 295.

[3] A practical Essay upon the tabes dorsalis, Lond. 1748, & 3e. édit. 1758.

„ promptement encore, & dans un
 „ âge tendre, l'abominable pratique
 „ de la pollution de semence, qu'il
 „ feroit difficile de peindre avec des
 „ couleurs aussi affreuses qu'elle le
 „ mérite : pratique à laquelle les jeu-
 „ nes gens se livrent, sans connoître
 „ toute l'énormité du crime, & tous
 „ les maux qui en sont les suites phy-
 „ siques (1). L'ame se ressent de tous
 „ les maux du corps, mais sur-tout de
 „ ceux qui naissent de cette cause. La
 „ plus noire mélancolie, l'indifférence
 „ pour tous les plaisirs, (ne pourroit on
 „ pas dire l'averfion?) l'impossibilité
 „ de prendre part à ce qui fait le sujet
 „ de la conversation des compagnies
 „ dans lesquelles ils se trouvent sans y
 „ être; le sentiment de leur propre
 „ misere, & le désespoir d'en être les
 „ artisans volontaires, la nécessité de
 „ renoncer au bonheur du mariage,
 „ sont les idées bourrelantes qui con-
 „ traignent ces malheureux à se séparer
 „ du monde; fort heureux si elles ne
 „ les portent pas à terminer eux-mêmes
 „ leur carrière” (2).

[1] Ibid. p. 13.

[2] Ibid. p. 19.

De nouvelles observations confirmeront plus bas la vérité de cet effrayant tableau. Celui qu'a fait M. *Storck*, dans le bel ouvrage qu'il a publié sur l'histoire & le traitement des maladies, n'est pas moins terrible; mais je renvoie à l'ouvrage même, dont aucun Médecin ne peut se passer, ceux qui voudront le voir (1).

Avant que de passer aux observations qui m'ont été communiquées, je terminerai cette section par le beau morceau qui se trouve dans l'excellent ouvrage dont M. *Gaubius* a enrichi la Médecine. Non-seulement il peint les maux, mais il en indique les causes, avec cette force, cette vérité, cette sagacité & cette précision, qui n'appartiennent qu'au plus grand maître. C'est un morceau précieux, dont on me saura gré de conserver le coloris, en le rapportant tel que l'auteur l'a écrit. *Immoderata seminis profusio, non solum utilissimi humoris jacturâ, sed ipso eodem motu convulsivo, quo emittitur, frequentius repetito, imprimis lædit. In summam voluptatem universalis capit*

[1] *Medicus annuus*, T. II. p. 215. &c.

virium resolutio, quæ crebro ferri nequit, quin enervet. Colatoria autem corporis quo magis emulgentur, eo plus humorum aliunde ad se trahunt, succisque sic ad genitalia derivatis, reliquæ partes depauperantur. Inde ex nimia venere lassitudo, debilitas, immobilitas, incessus delumbis, encephali dolores, convulsiones sensuum omnium, maxime visus, hebetudo, cæcitas, fatuitas, circulatio febrilis, exsiccatio, macies, tabes & pulmonica & dorsalis, effeminatio. Augentur hæc mala atque insanabilia sunt ob perpetuum in venerem pruritum, quem mens, non minùs quàm corpus, tandem contrahit, quoque efficitur, ut & dormientes obscena phantasmata exercean, & in tentiginem pronæ partes quavis occasione impetum concipiant, onerique & stimulo sit quamlibet exigua reparati spermatis copia, levissimo conatu, & vel sine hoc, de relaxatis oculis relapsura. Quo circa liquet, quare adolescentiæ florem adeo pessundet iste excessus (1).

[1] Institutiones Pathologiæ Medicinalis, auctore H. D. Gaubio, Lugd. Bat. 1758.

SECTION II.

Observations communiquées.

JE ne suivrai d'autre ordre que celui des dates de réception. J'ai vû, me dit mon illustre ami, M. *Zimmermann*, un homme de vingt-trois ans qui devint épileptique, après s'être affoibli le corps par de fréquentes manustuprations. Toutes les fois qu'il avoit des pollutions nocturnes il tomboit dans un accès d'épilepsie parfait. La même chose lui arrivoit après les manustuprations, dont il ne s'abstenoit point, malgré les accidents & tout ce que l'on pouvoit lui dire. Quand l'accès étoit passé, il éprouvoit des douleurs très fortes aux reins & autour du coccyx. Cependant ayant enfin cessé cette manœuvre pendant quelque temps, je le guéris des pollutions, & j'espérai même de le guérir de l'épilepsie, dont les accès avoient déjà disparu. Il avoit repris les forces, l'appétit, le sommeil, & une très belle couleur, après avoir ressemblé à un cadavre. Mais, étant revenu à ses masturbations, qui étoient

toujours suivies d'une attaque, il eut enfin les accès dans les rues mêmes, & on le trouva mort un matin dans sa chambre, tombé hors de son lit, & baigné dans son sang. Qu'on me permette ici une question qui se présenta à moi quand je lus cette observation : ceux qui se tuent d'un coup de pistolet, qui se noient volontairement, ou qui s'égorgent, sont-ils plus comptables de leur mort, sont-ils plus suicides, que cet homme-ci ? Sans entrer dans le détail, mon ami ajoute qu'il en connoît un autre qui est dans le même cas : j'ai appris depuis, qu'il avoit fini de la même manière. J'ai connu, c'est encore M. *Zimmermann* qui parle, un homme d'un très beau génie, & d'un sçavoir presque universel, à qui de fréquentes pollutions avoient fait perdre toute l'activité de son esprit, & dont le corps étoit exactement dans l'état de celui du malade qui consulta M. *Boerhaave* (1), & que je rapporterai ailleurs.

Je dois les deux faits suivans à M. *Rast* le fils, célèbre Médecin de Lyon, avec qui j'ai eu le plaisir de passer quelques

[1] Consult. Med. t. II. p. 36.

ques mois à Montpellier. Un jeune homme de Montpellier, étudiant en Médecine, mourut par l'excès de ces sortes de débauches. L'idée de son crime avoit tellement frappé son esprit, qu'il mourut dans une espee de désespoir, croyant voir l'enfer ouvert à ses côtés, prêt à le recevoir. Un enfant de cette Ville, âgé de six ou sept ans, instruit, je crois, par une servante, se pollua si souvent, que la fièvre lente qui survint l'emmena bientôt. Sa fureur pour cet acte étoit si grande, qu'on ne put l'en empêcher jusqu'aux derniers jours de sa vie. Lorsqu'on lui représentoit qu'il hâtoit sa mort, il se consoloit, en disant qu'il iroit plutôt trouver son pere, mort depuis quelques mois.

M. *Mieg*, célèbre Médecin de Basle, connu dans le monde savant par d'excellentes dissertations, & à qui sa patrie a l'obligation de l'inoculation, qu'il continue avec autant de succès que d'habileté, m'a communiqué une lettre de M. le Professeur *Stehelin*, nom cher aux lettres, dans laquelle j'ai trouvé plusieurs observations intéressantes & utiles. J'en réserve quelques-unes pour la suite de cet Ouvrage, où elles

seront mieux placées, c'est ici le lieu des deux autres. Le fils de M***, âgé de quatorze à quinze ans, est mort de convulsions, & d'une espece d'épileptie, dont l'origine venoit uniquement de la masturbation : il a été traité inutilement par les Médecins les plus expérimentés de notre Ville. Je connois aussi une jeune Demoiselle de douze à treize ans qui, par cette détestable manœuvre, s'est attiré une consomption, avec le ventre gros & tendu, une perte blanche, & une incontenance d'urine. Quoique les remedes l'aient soulagée, elle languit toujours, & je crains des suites funestes.

SECTION III.

Tableau tiré de l'Onania.

DEPUIS la publication de cet Ouvrage, j'ai appris, par le canal le plus respectable, que l'on ne devoit pas ajouter une entiere créance aux faits de la collection Angloise, & que cette raison, quelques calomnies, des obscénités, & la supposition d'un privilege

Impérial avoient fait prohiber la traduction Allemande dans l'Empire. Ces motifs m'auroient déterminé à supprimer tout ce que j'ai tiré de cet Ouvrage, mais quelques considérations m'ont engagé à le conserver sous la modification de cet avis. La premiere est, que quelques-unes de ces raisons ne regardent que l'édition Allemande. La seconde, que quoiqu'il puisse s'y trouver quelques faits supposés, & que quelques uns paroissent même porter ce caractere, il est cependant prouvé que le plus grand nombre n'est que trop vrai. Enfin, une troisieme considération qui m'a décidé, c'est ce que je trouve dans la même lettre de M. *Stebelin* J'ai reçu, dit-il, une lettre de M. *Hoffman* de Mastrich, dans laquelle il me marque avoir vû un masturbateur qui s'étoit déjà attiré une consommation dorsale, qu'il traita sans succès, & qui fut guéri par les remedes de l'Onania, dont le Docteur *Bekkers*, à Londres, doit être l'Auteur, & si bien guéri, qu'il est redevenu gros & gras, & qu'il a quatre enfants.

L'Onania Anglois est un vrai chaos. l'ouvrage le plus indigeste qui se soit

écrit depuis long-temps. On ne peut lire que les observations ; toutes les réflexions de l'Auteur ne sont que des trivialités théologiques & morales. Je ne tirerai de tout cet ouvrage, qui est assez long, qu'un tableau des accidents les plus ordinaires, dont les malades se plaignent : la vivacité, l'expression énergique de la douleur & du repentir qui se trouvent dans un petit nombre de lettres, & qui ne peuvent point se trouver dans l'extrait, ne doivent pas affoiblir l'impression d'horreur que leur lecture inspire, parceque cette impression dépend des faits ; & les lecteurs m'auront l'obligation de leur épargner la lecture d'un bien plus grand nombre d'autres lettres sans tour & sans style. Je rangerai sous six chefs les maux dont se plaignent les malades Anglois, en commençant par les plus fâcheux, ceux de l'ame.

1°. Toutes les facultés intellectuelles s'affoiblissent, la mémoire se perd, les idées s'obscurcissent, les malades tombent même quelquefois dans une légère démence ; ils ont sans cesse une espece d'inquiétude intérieure, une angoisse continuelle, un reproche de leur

conscience, si vif, qu'ils versent souvent des larmes. Ils sont sujets à des vertiges; tous leurs sens, mais surtout la vue & l'ouïe, s'affoiblissent; leur sommeil, s'ils peuvent dormir, est troublé par des rêves fâcheux.

2°. Les forces du corps manquent entièrement; l'accroissement de ceux qui se livrent à ces abominations avant qu'il soit fini, est considérablement dérangé. Les uns ne dorment point du tout, les autres sont dans un assoupissement presque continu. Presque tous deviennent hypocondriaques ou hystériques, & sont accablés de tous les accidents qui accompagnent les fâcheuses maladies, tristesse, soupirs, larmes, palpitations, suffocations, défaillances. L'on en a vû cracher des matieres calcaires. La toux, la fièvre lente, la consommation sont les châtimens que d'autres trouvent dans leurs propres crimes.

3°. Les douleurs les plus vives sont un autre objet des plaintes des malades; l'un se plaint de la tête, l'autre de la poitrine, de l'estomac, des intestins, de douleurs de rhumatisme extérieures, quelquefois d'un engourdissement

douloureux dans toutes les parties de leur corps, dès qu'on les comprime le plus légèrement.

4°. L'on voit non-seulement des boutons au visage, c'est un symptôme des plus communs, mais même de vraies pustules suppurantes sur le visage, dans le nez, sur la poitrine, sur les cuisses; des démangeaisons cruelles de ces mêmes parties. Un des malades se plaignoit même d'excroissances charnues sur le front.

5°. Les organes de la génération éprouvent aussi leur part des misères dont ils sont la cause première. Plusieurs malades deviennent incapables d'érection; chez d'autres, la liqueur féminale se répand au moment du plus léger prurit, & de la plus foible érection, ou dans les efforts qu'ils font pour aller à la selle. Un grand nombre est attaqué d'une gonorrhée habituelle qui abat entièrement les forces, & dont la matière ressemble souvent, ou à une sanie foetide, ou à une mucosité sale. D'autres sont tourmentés par des priapismes douloureux. Les dysuries, les stranguries, les ardeurs d'urine, l'affoiblissement de son jet sont cruellement souff-

frir quelques malades. Il y en a qui ont des tumeurs très douloureuses aux testicules, à la verge, à la vessie, au cordon spermatique. Enfin, ou l'impossibilité du coït, ou la dépravation de la liqueur génitale, rendent stériles presque tous ceux qui se sont livrés long-temps à ce crime.

6°. Les fonctions des intestins sont quelquefois totalement dérangées, & quelques malades se plaignent de constipations opiniâtres, d'autres d'hémorrhoides, ou d'un écoulement de matière fœtide par le fondement. Cette dernière observation me rappelle le jeune homme dont parle *M. Hoffman*, qui, après chaque masturbation, étoit attaqué de la diarrhée, nouvelle cause de la perte de ses forces.

SECTION IV.

Observations de l'Auteur.

LE tableau, qu'offre ma première observation, est terrible; j'en fus effrayé moi-même la première fois que je vis l'infortuné qui en est le sujet. Je sentis

alors , plus que je n'avois fait encore , la nécessité de montrer aux jeunes gens toutes les horreurs du précipice dans lequel ils se jettent volontairement.

L. D****. Horloger , avoit été sage , & avoit joui d'une bonne santé jusqu'à l'âge de dix - sept ans ; à cette époque il se livra à la masturbation , qu'il réitéroit tous les jours , souvent jusqu'à trois fois , & l'éjaculation étoit toujours précédée & accompagnée d'une légère perte de connoissance , & d'un mouvement convulsif dans les muscles extenseurs de la tête , qui la retiroient fortement en arriere , pendant que le col se gonflait extraordinairement. Il ne s'étoit pas écoulé un an , qu'il commença à sentir une grande foiblesse après chaque acte ; cet avis ne fut pas suffisant pour le retirer du borbier ; son ame déjà toute livrée à ces ordures n'étoit plus capable d'autres idées , & les réitérations de son crime devinrent tous les jours plus fréquentes , jusqu'à ce qu'il se trouva dans un état , qui lui fit craindre la mort. Sage trop tard , le mal avoit déjà fait tant de progrès , qu'il ne pouvoit être guéri ; & les parties génitales

étoient devenues si irritables & si foibles , qu'il n'étoit plus besoin d'un nouvel acte de la part de cet infortuné , pour faire épancher la semence. L'irritation la plus légère procuroit sur le champ une direction imparfaite , qui étoit immédiatement suivie d'une évacuation de cette liqueur , qui augmentoit journellement sa foiblesse. Ce spasme , qu'il n'éprouvoit auparavant que dans le temps de la consommation de l'acte , & qui cessoit en même temps , étoit devenu habituel , & l'attaquoit souvent sans aucune cause apparente , & d'une façon si violente , que pendant tout le temps de l'accès , qui duroit quelquefois quinze heures , & jamais moins de huit , il éprouvoit dans toute la partie postérieure du col , des douleurs si violentes , qu'il pouffoit ordinairement , non pas des cris , mais des hurlemens ; & il lui étoit impossible pendant tout ce temps-là , d'avaler rien de liquide ou de solide. Sa voix étoit devenue enrouée , mais je n'ai pas remarqué qu'elle le fût d'avantage dans le temps de l'accès. Il perdit totalement ses forces ; obligé de renoncer à sa profession , incapable de tout , ac-

cablé de misère, il languit presque sans secours pendant quelques mois; d'autant plus à plaindre, qu'un reste de mémoire, qui ne tarda pas à s'évanouir, ne servoit qu'à lui rappeler sans cesse les causes de son malheur, & à l'augmenter de toute l'horreur des remords. J'appris son état, je me rendis chez lui; je trouvai moins un être vivant qu'un cadavre gisant sur la paille, maigre, pâle, sale, répandant une odeur infecte, presque incapable d'aucun mouvement. Il perdoit souvent par le nez un sang pâle & aqueux, une bave lui sortoit continuellement de la bouche; attaqué de la diarrhée, il rendoit ses excréments dans son lit sans s'en appercevoir; le flux de semence étoit continuel; ses yeux chafieux, troubles, éteints n'avoient plus la faculté de se mouvoir; le pouls étoit extrêmement petit, vite & fréquent; la respiration très gênée, la maigreur excessive, excepté aux pieds qui commençoient à être œdémateux. Le désordre de l'esprit n'étoit pas moindre; sans idées, sans mémoire, incapable de lier deux phrases, sans réflexion, sans inquiétude sur son sort,

fans autre sentiment que celui de la douleur , qui revenoit avec tous les accès au moins tous les trois jours. Etre bien au dessous de la brute , spectacle dont on ne peut pas concevoir l'horreur , l'on avoit peine à reconnoître qu'il avoit appartenu autrefois à l'espèce humaine. Je parvins assez promptement , à l'aide des remèdes fortifiants , à détruire ces violents accès spasmodiques , qui ne le rappelloient si cruellement au sentiment que par les douleurs ; content de l'avoir soulagé à cet égard , je discontinuai des remèdes qui ne pouvoient pas améliorer son état , il mourut au bout de quelques semaines , en Juin 1757 , œdémateux partout le corps.

Tous ceux qui se livrent à cette odieuse & criminelle habitude ne sont pas aussi cruellement punis ; mais il n'en est point qui ne s'en ressentent du plus au moins. La fréquence des actes , la variété des tempéraments , plusieurs circonstances étrangères occasionnent des différences considérables. Les maux , que j'ai vus le plus souvent , sont , 1°. Un dérangement total de l'estomac , qui s'annonce chez les uns

par des pertes d'appétit ou par des appétits irréguliers , chez les autres , par des douleurs vives , sur-tout dans le temps de la digestion , par des vomissemens habituels , qui résistent à tous les remedes , tant que l'on reste dans ses mauvaises habitudes. 2°. Un affoiblissement des organes de la respiration , d'où résultent souvent des toux seches , presque toujours des enrouemens , des foibleffes de voix , des essoufflemens dès qu'on se donne un mouvement un peu violent. 3°. Un relâchement total du genre nerveux.

Il n'est pas nécessaire de connoître beaucoup l'œconomie animale , pour sentir que ces trois causes peuvent produire toutes les maladies de langueur , & l'expérience prouve qu'elles les produisent tous les jours. Les premiers accidens qui en résultent, dans les masturbateurs , sont , outre ceux que je viens d'indiquer , une diminution considérable dans les forces , une pâleur plus ou moins considérable , quelquefois une légère jaunisse , mais continuelle , souvent des boutons qui ne passent que pour faire place à d'autres , & se reproduire continuellement partout le visage , mais sur-tout au front , aux tempes & près du nez.

une maigreur considérable; une sensibilité étonnante aux changements des saisons, sur-tout au froid; une langueur dans les yeux, un affoiblissement de la vue, une diminution considérable de toutes les facultés, sur-tout de la mémoire. „ Je sens bien, m'écrivoit „ un patient, que cette mauvaise manœuvre m'a diminué la force des facultés, & sur-tout la mémoire” (*). Qu'il me soit permis d'insérer ici les fragments de quelques lettres, qui réunis formeront un tableau assez complet des désordres physiques que produit la masturbation, & dont la langue dans laquelle j'écrivois, m'empêcha de faire usage dans la première édition de cet ouvrage. „ J'eus le malheur, comme „ bien d'autres jeunes gens, (c'est dans „ l'âge mûr qu'il m'écrit) de me laisser „ aller à une habitude aussi pernicieuse „ pour le corps que pour l'ame; l'âge „ aidé de la raison a corrigé depuis „ quelque tems ce misérable penchant, „ mais le mal est fait. A' l'affection & „ sensibilité extraordinaires du genre „ nerveux, & aux accidents qu'elle

(*) En date du 15. Septembre 1755.

„ occasionne , se joignent une foiblesse ,
„ un malaise , un ennui , une détresse
„ qui semblent m'assiéger comme à l'en-
„ vi ; je suis miné par une perte de se-
„ mence presque continuelle ; mon visa-
„ ge devient presque cadavereux , tant
„ il est pâle & plombé. La foiblesse de
„ mon corps rend tous mes mouve-
„ ments difficiles ; celle de mes jambes
„ est souvent telle , que j'ai beaucoup
„ de peine à me tenir debout , & que
„ je n'ose pas me hasarder à sortir de
„ ma chambre. Les digestions se font
„ si mal , que la nourriture se repré-
„ sente aussi en nature , trois ou quatre
„ heures après l'avoir prise , que si je ne
„ venois que de la mettre dans mon esto-
„ mac. Ma poitrine se remplit de phleg-
„ mes , dont la présence me jette dans
„ un état d'angoisse , & l'expectoration
„ dans un état d'épuisement. Voilà un
„ tableau raccourci de mes miseres ,
„ qui sont encore augmentées par la
„ triste certitude que j'ai acquise , que
„ le jour qui suit fera encore plus fâ-
„ cheux que le précédent ; en un mot
„ je ne crois pas que jamais créature
„ humaine ait été affligée de tant de
„ maux que je le suis. Sans un secours

„ particulier de la providence j'aurois
 „ bien de la peine à supporter un far-
 „ deau si pesant.

Je lus en frémissant, dans la lettre
 d'un autre malade, ces mots terribles,
 qui me rappellerent ceux de l'Onania.
 „ Si la Religion ne me retenois pas,
 „ j'aurois déjà terminé une vie, d'au-
 „ tant plus cruelle, qu'elle l'est par
 „ ma propre faute. ” Il n'est point au
 monde en effet d'état pire que celui de
 l'angoisse; la douleur n'est rien en com-
 paraison, & quand elle se joint à une
 foule d'autres maux, il n'est point éton-
 nant qu'un malade désire la mort comme
 son plus grand bien, & regarde la vie
 comme un malheur réel, si l'on peut
 appeller vie un état aussi triste.

Vivere quum nequeam, sit mihi posse mori;
 Dulce mori miseris, sed mors optata re-
 cedit. M.

La description suivante est plus cour-
 te, & moins terrible. „ J'ai eu le
 „ malheur dès ma tendre jeunesse, je
 „ crois entre huit & dix ans, de con-
 „ tracter cette pernicieuse habitude,
 „ qui, de bonne heure, a ruiné mon
 „ tempérament; mais sur-tout depuis

„ quelques années je suis dans un ac-
„ cablement extraordinaire ; j'ai les
„ nerfs extrêmement foibles, mes
„ mains sont sans force, toujours trem-
„ blantes, & dans une sueur conti-
„ nue ; j'ai de violents maux d'esto-
„ mac, des douleurs dans les bras, dans
„ les jambes, quelquefois aux reins &
„ à la poitrine, souvent de la toux ;
„ mes yeux sont toujours foibles &
„ cassés, mon appetit est dévorant, &
„ cependant je maigris beaucoup, &
„ j'ai tous les jours plus mauvais vi-
„ sage. ” L'on verra dans la section
du traitement le succès des remedes
dans ce cas. Je ne détaillerai pas la cure
du premier à cause de sa longueur,
„ La nature, écrivoit un troisieme,
„ m'ouvrit les yeux sur la cause de la
„ langueur dans laquelle je me trou-
„ vois, & sur le danger de l'abyme
„ où je me précipitois, soit par des
„ boutons ou vessies qui survenoient
„ à la partie qui servoit d'instrument
„ à mon crime, soit aussi par la foi-
„ blessé que je prouvois au milieu du
„ crime même, & qui ne me permet-
„ toit pas de douter quelle étoit sa
„ cause.

Je pourrois ajouter ici un grand nombre de relations de maladies pour lesquelles j'ai été consulté depuis la seconde édition de cet ouvrage, mais ce seroit des répétitions inutiles, & je me borne à deux ou trois des plus récentes.

Un homme, qui est dans la fleur de son âge, m'écrivoit il n'y a que peu de jours : „ J'ai contracté fort jeune „ une affreuse coutume, qui a ruiné „ me santé; je suis accablé d'embar- „ ras & de tournoiemens de tête, qui „ m'ont fait craindre l'apoplexie, & „ pour lesquels on m'a saigné; mais „ on s'apperçut d'abord que l'on avoit „ eu tort. J'ai la poitrine serrée, & „ par conséquent la respiration gênée; „ j'ai fréquemment des douleurs d'es- „ tomac, & je souffre successivement „ presque partout le corps; je suis tout „ le jour assoupi & inquiet: pendant „ la nuit mon sommeil est troublé & „ agité, & il ne me répare point; „ j'ai souvent des démangeaisons; je „ suis pâle; j'ai les yeux affoiblis & „ douloureux, le teint jaune, la bou- „ che mauvaise, &c.

„ Je ne puis faire, m'écrivoit un

„ second, deux cents pas sans me re-
 „ poser ; ma foiblesse est extrême ; j'ai
 „ des douleurs continuelles dans tout
 „ le corps, mais sur-tout dans les épau-
 „ les ; je souffre beaucoup des maux
 „ de poitrine ; j'ai conservé de l'appé-
 „ tit, mais c'est un malheur, puisque
 „ j'ai des douleurs d'estomac dès que
 „ j'ai mangé : & que je rends tout ce
 „ que je mange : si je lis une page ou
 „ deux, mes yeux se remplissent de
 „ larmes, & me font souffrir ; j'ai sou-
 „ vent des soupirs très involontaires.
 „ *Filo xylyno flaccidius veretrum, om-*
 „ *nisque erectionis impotens, semen qui-*
 „ *dem, manu sollicitatum, effluere finit,*
 „ *nequaquam vero ejaculat, adeo ceterum*
 „ *imminutum & retractum ut oculi de*
 „ *sexu vix judicare possint.*” L'on trou-
 vera les détails & les succès du traite-
 ment dans la suite de cet ouvrage ; je
 la donnerai, parceque c'est le plus affoi-
 bli, & le plus docile des malades que
 j'ai vus.

Un troisieme, qui s'étoit livré à cette
 horrible manœuvre, à l'âge de douze
 ans, paroissoit plus attaqué dans les
 facultés intellectuelles, que dans la fan-
 té corporelle. „ Je sens ma chaleur

„ diminuer sensiblement ; le sentiment
 „ est considérablement émouffé chez
 „ moi, le feu de l'imagination extrê-
 „ mement ralenti , le sentiment de
 „ l'existence infiniment moins vif ; tout
 „ ce qui se passe à présent me paroît
 „ presque un songe ; j'ai plus de peine
 „ à concevoir , & moins de présence
 „ d'esprit ; en un mot je me sens dé-
 „ périr , quoique je conserve du som-
 „ meil, de l'appétit, & assez bon vi-
 „ sage. ”

Une suite qui n'est pas rare, c'est l'hypocondrialgie ; & si les hypocondriaques se livrent à cette pratique, elle empire tous les accidents du mal, & le rend totalement incurable. J'ai vû les inquiétudes, les agitations, les anxiétés les plus cruelles, être l'effet de ces deux causes réunies ; & des observations réitérées m'ont prouvé, que dans les hypocondriaques, qui sont sujets à avoir quelquefois des attaques de délire ou de manie, la masturbation hâte toujours les accès. Le cerveau affoibli par cette double cause perd successivement toutes ses facultés ; & les malades tombent enfin dans une imbécillité qui n'est suspendue que par quel-

ques attaques de phrénésie. Les Mémoires des Curieux de la Nature parlent d'un homme mélancholique, qui, suivant le conseil d'Horace, cherchoit quelquefois à dissiper ses tristesses par le vin, & qui s'étant trop livré à un autre genre de plaisirs dans les premiers jours d'un second mariage, tomba dans une manie si terrible, qu'il fallut l'enchaîner. (1)

Jakin nous a conservé, dans ses commentaires sur *Rhazes*, l'histoire d'un mélancholique, que des excès dans le même genre jetterent dans une consommation accompagnée de manie, qui le tuerent en peu de jours (2).

L'on fait que les paroxysmes épileptiques, accompagnés d'une effusion de liqueur séminale, laissent plus d'épuisement encore, & sur-tout plus d'étourdissement que les autres. Le coït excite les accès de ce mal dans ce qui y sont sujets, & c'est à cette cause que *M. van Swieten* attribue le grand accablement dans lequel les malades tom-

(1) Decur. II. ann. 4. obs. 166. p. 327..

(2) *Sobenokizes*, l. 1. obs. 2. De mania, p.

bent, si les accès sont fréquents (1). M. *Didier* avoit connu un marchand de Montpellier, qui ne sacrifioit jamais à Vénus, sans avoir, d'abord après, une attaque d'épilepsie (2).

Galien rapporte une observation semblable (3), & *Henri van Heers* témoigne la même chose (4). J'ai eu occasion de m'en convaincre moi-même. M. *van Swieten* a connu un épileptique qui fut attaqué de l'accès la nuit de ses noces (5). M. *Hoffman* connoissoit une femme très lubrique, qui avoit le plus souvent un accès d'épilepsie après chaque acte venerien. L'on peut placer ici ce que dit M. *Boerhaave* dans son traité des maladies des nerfs, que dans l'ardeur vénérienne tous les nerfs sont affectés, quelquefois jusques à mort. Il rapporte l'exemple d'une femme qui tomboit, à chaque coit, dans une syncope assez longue, & celui d'un homme qui mourut dans le premier

(1) §. 1077. t. 3. p. 429.

(2) *Quest. Medic. an epilepsia mercurius vitæ.*

(3) *De locis affectis; l. 5. c. 6.*

(4) *Observationes Medicæ oppidò raræ, obs. 18.*

(5) §. 1075. t. 3. p. 412.

coût; la force du spasme l'avoit jetté sur le champ dans une paralysie totale (1); & je trouve, dans l'excellent ouvrage dont M. de Sauvages vient d'enrichir la Médecine, l'observation très singulière, & peut être unique, d'un homme, qui au milieu de l'acte étoit attaqué (& le mal a duré douze ans) d'un spasme qui lui roidissoit tout le corps, avec perte de sentiment & de connoissance. *Ita ut illum præ oneris impotentiâ in alteram lecti partem excutere cogeretur uxor, & evacuatio spermatis lenta flaccidoque veretro demum succedebat, remittente corporis rigiditate* (2). Je connois plusieurs faits analogues, M. de Haller en a indiqué un grand nombre dans ses remarques sur les instituts de M. Boerhaave (3), & l'on en trouve plusieurs autres chez les observateurs.

L'on a vû plus haut que la masturbation procuroit l'épilepsie, & cela arrive plus souvent peut être qu'on ne le croit; est-il étonnant que ses actes rappellent les accès, comme je l'ai vû plus d'une fois dans ceux qui y sont déjà sujets?

(1) De morb. nerv. p. 462.

(2) Nosologia methodica, seu classes morborum, t. 5. p. 230.

(3) Ad §. 658. n. f. * t. 5. p. 445.

Est-il étonnant qu'elle rende cette maladie incurable ?

Cette rigidité totale de tout le corps, dont parle M. *Boerhaave*, est un des symptômes les plus rares ; je ne l'avois vûe qu'une fois, quand on imprima la dernière édition de cet ouvrage, mais dans le degré le plus complet. Le mal avoit commencé par une roideur du col & de l'épine ; il gagna successivement tous les membres, & je vis cet infortuné jeune homme, quelque tems avant sa mort, ne pouvant avoir d'autre situation, que d'être couché à la renverse dans un lit, sans pouvoir remuer ni les pieds, ni les mains, incapable de tout autre mouvement, & réduit à ne prendre d'aliments, que ceux qu'on lui mettoit dans la bouche : il vécut quelques semaines dans ce triste état, & mourut, ou plutôt s'éteignit, presque sans souffrance.

J'ai vû depuis un autre exemple terrible de cette rigidité totale & mortelle, qui mérite bien d'être rapporté. Je fus demandé, le 10. Février 1760. pour voir, à la campagne, un homme de quarante ans qui avoit été très-fort & très-robuste, mais qui avoit fait beau-

coup d'excès en femmes & en vin, & qui s'étoit souvent exercé à ce qu'on appelle des tours de force. Son mal avoit commencé, il y avoit plusieurs mois, par une foiblesse dans les jambes qui le faisoit chanceler en marchant, comme s'il avoit trop bu; il tomboit quelque fois, même en se promenant dans la plaine; il ne pouvoit descendre les degrés qu'avec beaucoup de peine, & il n'osoit presque plus sortir de son appartement. Ses mains trembloient beaucoup; il ne pouvoit écrire quelques mots qu'avec beaucoup de difficulté, & il les écrivoit très mal, mais il dictoit aisément; quoique sa langue, qui n'avoit jamais eu une bien grande volubilité, commençât à en avoir un peu moins. Sa mémoire le servoit bien; & la seule chose qui put faire soupçonner quelque lésion dans les facultés, c'est qu'il étoit moins attentif au *jeu de Dames*, & que sa physionomie étoit assez changée; il avoit de l'appetit, & il dormoit, mais il avoit un peu de peine à se tourner dans le lit.

Il me parut que les excès en femmes & en vin étoient la cause première du mal, & je pensois que les tours de
force

force qu'il avoit souvent faits , pouvoient être la cause de ce que les muscles étoient plus particulièrement attaqués. La saison étoit peu favorable aux remèdes , mais il falloit cependant chercher à arrêter les progrès du mal ; je lui conseillai des frictions de tout le corps avec de la flanelle & quelques fortifiants ; je me proposois d'en augmenter les doses , & de leur joindre l'usage du bain froid , dans le commencement de l'été ; au bout de quelques semaines le tremblement des mains paroissoit un peu diminué. Il y eut une consultation au mois d'Avril : on attribua le mal à ce que le malade avoit écrit pendant quelques mois , il y avoit deux ans , dans une chambre nouvellement recrépie ; on employa des bains tièdes , des frictions graisseuses , des poudres qu'on dit être diaphorétiques & antispasmodiques , il ne survint aucun changement. Au mois de Juin une seconde consultation décida qu'il iroit prendre les eaux de Leuk en Valais : au retour il avoit plus de tremblement & plus de roideur. Depuis lors (Septembre 1760), jusques au mois de Janvier 1764 , je ne l'ai

revê que trois ou quatre fois. En 1762, sur la foi de je ne fais quelle annonce, il fit venir de Francfort les remèdes de l'*Onania*, qui n'opérèrent rien. Il en prit, l'année dernière, d'un Médecin étranger avec aussi peu de succès. Le mal a fait, dès le commencement, des progrès lents, mais journaliers; & plusieurs mois avant sa mort il ne pouvoit plus se soutenir sur ses jambes; il ne pouvoit plus remuer seul les bras ni les mains; l'embarras de la langue augmenta, & il perdit tellement la voix, qu'on ne pouvoit l'entendre qu'avec beaucoup de peine; les muscles extenseurs de la tête la laissoient continuellement tomber sur la poitrine; il avoit toujours de l'inquiétude dans les reins; le sommeil & l'appétit diminuerent successivement: les derniers mois de sa vie il avoit beaucoup de peine à avaler; depuis Noël il survint de l'oppression, avec une fièvre irrégulière; les yeux s'éteignirent singulièrement: il passoit, quand je le revis, au mois de Janvier, tout le jour & une grande partie de la nuit sur un fauteuil, penché en arrière, les jambes étendues sur une chaise, la tête tom-

bant à chaque instant sur la poitrine ayant toujours une personne debout auprès de lui , sans cesse occupée à le changer d'attitude , à lui relever la tête , à l'alimenter , à lui donner du tabac , à le moucher , & à écouter attentivement tout ce qu'il disoit. Les derniers jours de sa vie il étoit réduit à prononcer lettre par lettre , & on les écrivoit à mesure qu'il les prononçoit. Voyant que je ne lui donnois aucune espérance , & que je n'employois que quelques lénitifs pour l'oppression & la fièvre , pressé par le desir de vivre , il fit à un de ses amis , pour venir me la faire tout de suite , la confidence de la cause à laquelle il attribuoit tous ses maux , en lui avouant que c'étoit la masturbation ; qu'il avoit commencé cette infamie il y avoit plusieurs années ; qu'il l'avoit continuée aussi long-temps qu'il l'avoit pû , & qu'il avoit senti croître ses maux à mesure qu'il s'y livroit. Il me confirma cet aveu quelques jours après , & c'est ce qui l'avoit déjà déterminé à employer les remedes de l'Onania.

L'excès dans les plaisirs de l'amour ne produit pas seulement des maladies

de langueur ; il jette quelquefois dans des maladies aiguës , & toujours il dérange celles qui dépendent d'une autre cause ; il produit très aisément la malignité, qui n'est, selon moi, que le défaut de forces dans la nature. *Hippocrate* nous a déjà laissé, dans ses histoires des maladies épidémiques, l'observation d'un jeune homme qui, après des excès vénériens & vineux, fut attaqué d'une fièvre accompagnée des symptômes les plus fâcheux, les plus irréguliers, & enfin mortelle (*).

Tout ce que *M. Hoffman* dit sur cette matière mérite d'être rapporté. Après avoir parlé du danger des plaisirs de l'amour, pour les blessés, il examine celui que courent les personnes qui ont la fièvre en s'y livrant, & il commence par citer une observation de *Fabrice de Hilden*, qui dit qu'un homme ayant eu commerce avec une femme, le dixième jour d'une pleurésie qui avoit été terminée le septième par des sueurs abondantes, fut attaqué par une forte fièvre & un tremblement considérable, & mourut le treizième

(*) *Epid. I. 3. sect. æg. 16. Foës. p. 1117.*

jour. Il donne ensuite l'histoire d'un homme de cinquante ans, goutteux, & livré aux femmes & au vin, qui, dans les premiers jours de la convalescence d'une fausse pleurésie, fut attaqué, immédiatement après le coit, d'un tremblement général, avec une rougeur excessive au visage, la fièvre, & tous les symptômes de la maladie dont il relevoit, mais beaucoup plus violemment que la première fois, & il fut dans un bien plus grand danger. Il parle d'un homme qui ne se livroit jamais à des excès vénériens sans avoir une fièvre d'accès pendant plusieurs jours. Il finit par une observation de *Bartholin* qui vit un nouveau marié attaqué le lendemain de ses noces, après des excès conjugaux, d'une fièvre aiguë, avec un grand abattement; des défaillances, des soulèvements d'estomac, une soif immodérée, des rêveries, l'insomnie & beaucoup d'inquiétudes: il guérit par le repos & quelques fortifiants (1).

N. *Chefneau* vit deux jeunes mariés attaqués, la première semaine de leur

[*] De morb. ex nim. vener. §. 20, 21.

nôce, d'une violente fièvre continue ; avec une rougeur & un gonflement considérable du visage : l'un des deux avoit une violente douleur au croupion : ils périrent l'un & l'autre au bout de peu de jours (1).

M. *Vandermonde* décrit une fièvre produite par la même cause, qui fut aussi très longue, & accompagnée des accidents les plus effrayants, mais dont l'issue fut plus heureuse que dans le malade d'*Hippocrate*. Je ne rapporterai pas ici la description qu'il en donne, parcequ'elle est un peu longue, mais je conseille aux Médecins de la lire dans l'ouvrage même, qui aujourd'hui se trouve partout ; je parlerai plus bas du traitement. M. *de Sauvages* peint cette maladie sous le nom de *fièvre ardente des épuisés* ; le pouls est tantôt fort & plein, tantôt foible & petit, les urines sont rouges, la peau sèche & chaude, la soif considérable ; ils ont des nausées, & ne peuvent point dormir (2).

J'ai vû, en 1761 & 1762, deux

[1] Nic. *Chefneau*, observ. medic. lib. quinque, l. 5. obs. 36. 37.

(2) Nosolog. 1. 2. p. 262.

jeunes hommes très sains, très forts, très vigoureux, qui furent attaqués, l'un le lendemain, l'autre la seconde nuit de leurs nœces, sans aucun frisson, d'une fièvre très forte, avec le pouls vite & dur, des rêveries, beaucoup de légers mouvemens convulsifs, une inquiétude insoutenable, & la peau très sèche; le second avoit beaucoup d'altération, & beaucoup de peine à uriner. Je pensai d'abord que l'excès du vin pouvoit aussi avoir quelque part à ces accidents, mais je fus pleinement dissuadé, au moins pour le second. Ils furent guéris l'un & l'autre au bout de deux jours, circonstance qui, jointe à l'époque de la maladie, & à ses caractères, ne laisse aucun doute sur sa cause.

De tristes observations m'ont appris que les maladies aiguës dans les masturbateurs étoient très dangereuses; leur marche est ordinairement irrégulière, leurs symptômes bizarres, leurs périodes dérangées; l'on ne trouve point de ressources dans le tempérament, l'art est obligé de tout faire; & comme il ne procure jamais de crises parfaites quand, après beaucoup de

peine , la maladie est surmontée , le malade reste dans un état de langueur plutôt que de convalescence , qui exige une continuation des soins les plus assidus , pour empêcher qu'il ne tombe dans quelque maladie chronique ; & je vois que *Fonseca* avoit-déjà averti de ce danger. Plusieurs jeunes gens , dit-il , même très robustes , sont attaqués après des excès avec les femmes , dans une même nuit , ou d'une fièvre aiguë qui les tue , ou ils tombent dans des maladies fâcheuses , dont ils ont beaucoup de peine à guérir ; car quand le corps est affoibli par des excès vénériens , s'il est attaqué par quelque maladie aiguë , il n'y a point de remède (1).

Un jeune garçon qui n'avoit pas encore seize ans s'étoit livré à la masturbation avec tant de fureur , qu'enfin au lieu de sperme il n'avoit amené que du sang , dont la sortie fut bientôt suivie de douleurs excessives , & d'une inflammation de tous les organes de la génération ; me trouvant par hazard à la campagne , on me consulta ;

(1) De sanitate tuenda. p. 110.

j'ordonnai des cataplasmes extrêmement émollients, qui produisirent l'effet que j'en attendois; mais j'ai appris depuis, qu'il étoit mort peu de temps après de la petite vérole; & je ne doute point que les atteintes qu'il avoit portées à son tempérament, par ses infames fureurs, n'aient beaucoup contribué à rendre cette maladie mortelle. Quel avis aux jeunes gens!

Tous ceux qui ont souvent occasion de traiter le mal vénérien savent que dans les sujets usés par la fréquence des débauches, il devient fréquemment mortel. J'ai vû les plus affreux spectacles en ce genre.

SECTION V.

Suites de la masturbation chez les femmes.

LES observations précédentes, paroissent toutes, si l'on en excepte celle de M. *Stehelin*, regarder principalement les hommes; ce seroit traiter incomplètement cette matière, que de ne pas avertir le sexe, qu'en courant

la même carrière de mauvaises œuvres, il s'expose aux mêmes dangers ; que plus d'une fois il s'est attiré tous les maux que je viens de décrire, & que tous les jours les femmes livrées à cette luxure périssent misérablement ses victimes. L'*Onania* Anglois est rempli d'aveux, qu'on ne lit point sans être saisi d'horreur & de compassion ; le mal paroît même avoir plus d'activité dans le sexe que chez les hommes. Outre tous les symptômes que j'ai déjà rapportés, les femmes sont plus particulièrement exposées à des accès d'hystérie ou de vapeurs, affreux ; à des jaunisses incurables ; à des crampes cruelles de l'estomac & du dos ; à de vives douleurs de nez ; à des pertes blanches, dont l'âcreté est une source continuelle de douleurs les plus cuisantes ; à des chûtes, à des ulcérations de matrice, & à toutes les infirmités que ces deux maux entraînent ; à des prolongements & à des dartres du clitoris ; à des fureurs utérines qui, leur enlevant à la fois la pudeur & la raison, les mettent au niveau des brutes les plus lascives, jusqu'à ce qu'une mort désespérée les arrache aux douleurs & à l'infamie,

Le visage, ce miroir fidele de l'état de l'ame & du corps, est le premier à nous faire appercevoir des dérangements intérieurs. L'embonpoint & le coloris, dont la réunion forme cet air de jeunesse, qui seul peut tenir lieu de beauté, & sans lequel la beauté ne produit plus d'autre impression, que celle d'une admiration froide; l'embonpoint, dis-je, & le coloris disparaissent les premiers; la maigreur, le plombé du teint, la rudesse de la peau leur succèdent immédiatement; les yeux perdent leur éclat, se ternissent, & peignent par leur langueur celle de toute la machine; les levres perdent leur vermillon, les dents leur blancheur, & enfin il n'est pas rare que la figure reçoive un échec considérable par la déformation totale de la taille. Le *rachitis*, ce qu'on appelle communément la noueure, n'est pas une maladie qui, comme l'a écrit le grand *Boerhaave*, n'attaque jamais depuis l'âge de trois ans. L'on voit communément des jeunes gens de l'un & de l'autre sexe, mais sur-tout parmi les femmes, qui, après avoir été bien faits jusqu'à 8, 10, 12, 14, même 16

ans , tombent peu à peu dans un dérangement de la taille par la courbure de l'épine , & le désordre devient quelquefois très considérable. Ce n'est pas ici la place des détails de cette maladie , ni de l'énumération des causes qui la produisent. *Hippocrate* en a déjà indiqué deux (1). J'aurai peut-être occasion de communiquer dans un autre ouvrage ce que plusieurs observations m'ont appris là-dessus ; mais ce que je dois dire ici , c'est que parmi ces causes la masturbation occupe un des premiers rangs.

M. Hoffman avoit déjà dit que les jeunes gens qui se livrent aux plaisirs de l'amour , avant que d'avoir fait leur crue , maigrissoient & décroissoient au lieu de croître (2) ; & l'on sent qu'une cause qui peut empêcher l'accroissement , doit à plus forte raison en troubler l'ordre , & produire ces inégalités dans sa marche , qui contribuent à la maladie dont je parle.

Un symptôme commun au deux

(1) Aphor. sect. 6. 46.

(2) De ætate conjugio opportuna , §. 10. supplement. secund. p. 340. Toute cette dissertation mérite d'être lue , quoiqu'elle pût être mieux faite.

sexes , & que je place dans cet article , parce qu'il est plus fréquent chez les femmes , c'est l'indifférence que cette infamie laisse pour les plaisirs légitimes de l'hymen , lors même que les desirs & les forces ne sont pas éteints : indifférence qui non seulement fait bien des célibataires , mais qui souvent poursuit jusques dans le lit nuptial. Une femme avoue , dans la collection du Docteur *Bekkers* , que cette manœuvre a pris tant d'empire sur ses sens , qu'elle déteste les moyens légitimes d'amortir l'aiguillon de la chair. Je connois un homme qui , instruit à ces abominations par son précepteur , éprouva le même dégoût dans les commencements de son mariage , & l'angoisse de cette situation jointe à l'épuisement dû à ses manœuvres , le jeta dans une profonde mélancholie , qui céda cependant à l'usage des remèdes nervins & fortifiants.

Avant que d'aller plus loin , qu'on me permette d'inviter les peres & les meres à réfléchir sur l'occasion du malheur de ce dernier malade , & il en est plus d'un dans le même cas. Si l'on peut être trompé à ce point dans le

choix de ceux à qui l'on confie le soin important de former l'esprit & le cœur des jeunes gens; que ne doit-on pas craindre, & de ceux qui n'étant destinés qu'à développer leurs talents corporels sont examinés moins rigoureusement sur les mœurs, & des domestiques qu'on engage souvent sans s'informer s'ils en ont? Le jeune enfant dont j'ai parlé, d'après M. *Raft*, fut instruit au mal, comme on l'a vu, par une servante; la collection Angloise est pleine d'exemples pareils; & je ne pourrois produire qu'un trop grand nombre de jeunes plantes perdues par le jardinier auquel on avoit confié le soin de leur tournure. Il est dans cette espece de culture, des jardiniers des deux sexes. Quels remedes, me dira-t-on, à ces maux? La réponse sort de ma sphere, je la ferai courte. Apporter la plus grande attention au choix d'un précepteur, & veiller sur lui & sur son élève avec cette vigilance qui, dans un pere de famille attentif & éclairé, découvre ce qui se fait dans les endroits les plus obscurs de sa maison, de cette vigilance qui découvre le bois du cerf échappé à tous les autres yeux, & qui est tou-

jours possible quand on veut fortement l'avoir.

Docuit enim fabula dominum videre plurimum in rebus suis. *Phed.*

Ne laisser jamais les jeunes gens seuls avec les Maîtres suspects ; empêcher tout commerce avec les domestiques.

Il n'y a pas long-temps qu'une fille âgée de dix-huit ans, qui avoit joui d'une très bonne santé, tomba dans une foiblesse étonnante ; ses forces diminuoient journellement, elle étoit tout le jour accablée par l'assoupissement, & la nuit par l'insomnie ; elle n'avoit plus d'appétit, & une enflure œdémateuse s'étoit répandue par tout le corps : elle consulta un habile Chirurgien, qui, après s'être assuré qu'il n'y avoit point de dérangements dans les règles, soupçonna la masturbation. L'effet que produisit sa première question lui confirma la justesse de son soupçon, & l'aveu de la malade le changea en certitude ; il lui fit sentir le danger de cette manœuvre, dont la cessation & quelques remèdes ont arrêté en très peu de jours les progrès du mal, & produit même quelque amendement.

Outre la masturbation ou la fouillure manuelle, il est une autre fouillure qu'on pourroit appeller *clitoridienne*, dont l'origine connue remonte jusqu'à la seconde *Sapho*.

Lesbides infamem quæ me fecistis, amatæ :

& qui trop commune parmi les femmes de Rome, à l'époque où toutes les mœurs s'y perdirent, fut plus d'une fois l'objet des Epigrammes & des Satyres de ce siècle.

Lenonum ancillas posita Laufella corona
Provocat, & tollit pendentis præmia coxæ.
Ipsa Medullina frictum crissantis adorat.
Palmam inter dominas virtus natalibus æ-
quat (1).

La nature, dans ses yeux, donne à quelques femmes une demi-ressemblance aux hommes, qui, mal examinée, a fait croire pendant bien des siècles à la chimere des hermaphrodites. La taille surnaturelle d'une partie très petite à l'ordinaire, & sur laquelle M. *Tronchin* a donné une savante Dissertation,

(1) *Juven Sat. VI. v. 321.*

opere tout le miracle, & l'abus odieux de cette partie, tout le mal. Glorieuses, peut-être, de cette espece de ressemblance, il s'est trouvé de ces femmes imparfaites qui se sont emparées des fonctions viriles. (1). Le danger n'est cependant pas moindre que dans les autres moyens de souillure; les suites en sont également affreuses. Toutes ces routes mènent à l'épuisement, aux langueurs, aux douleurs, à la mort. Ce dernier genre mérite d'autant plus d'attention, qu'il est fréquent de nos jours, & qu'il seroit aisé de trouver plus d'une *Lauf-fella* & d'une *Medullina*, qui, comme ces Romaines, estiment assez les dons de la Nature, pour croire qu'ils doivent faire disparoître les différences arbitraires de la naissance.

L'on a vu souvent des femmes aimer des filles avec autant d'empresse-

(1) *Illas dixit Græcia Tribades, Gallis dicuntur Ribaudes: monstrum quotidie nascens, & cui eo confidentiis sese tradunt puellæ, quòd abest fœcunditas, & ut dixit Juvenalis,*

quòd abortivo non est opus,

fement que les hommes les plus passionnés, concevoir même la jalousie la plus vive, contre ceux qui paroissent avoir de l'affection pour elles.

Il est temps de finir de si tristes détails, je me lasse de peindre les turpitudes & les miseres de l'humanité. Je n'accumulerai pas ici un plus grand nombre de faits ; ceux qui me restent trouveront naturellement leur place ailleurs, & je passe à l'examen des causes, après cette observation générale ; c'est que les jeunes gens nés avec une constitution foible, ont, à parité de crimes, bien plus de maux à redouter, que ceux qui sont nés vigoureux. Aucun n'évite le châtement, tous ne l'éprouvent pas également sévère. Ceux sur-tout qui ont à craindre l'hérédité de quelques maladies paternelles ou maternelles, qui sont menacés de la goutte, du calcul, de l'héctisie, des écrouelles, qui ont eu quelques atteintes de toux, d'asthme, de crachements de sang, de migraines, d'épilepsie, qui ont du penchant à cette espece de noueure dont j'ai parlé plus haut ; tous ces infortunés, dis-je, doivent être intimément persuadés, que chaque acte de ces débauches porte

une forte atteinte à leur constitution, hâte à coup sûr, l'apparition des maux qu'ils craignent, en rendra les accès infiniment plus fâcheux, & les jettera, à la fleur de leur âge, dans toutes les infirmités de la vieillesse la plus languissante.

Tartareas vivum constat inire vias.

ARTICLE II.

Les Causes.

SECTION VI.

Importance de la liqueur séminale.

Comment une trop grande émission de semence produit elle tous les maux que je viens de décrire? C'est ce que je dois examiner actuellement. On peut réduire ces causes à deux, la privation de cette liqueur, & les cir-

constances qui en accompagnent l'émission. Le détail anatomique des organes qui la séparent, les conjectures plus ou moins probables sur la façon dont se fait cette séparation, les observations sur ses qualités sensibles, seroient autant d'objets déplacés dans cet ouvrage. Il ne s'agit que de prouver son utilité par les témoignages des Medecins les plus respectables, j'en ai déjà rapporté quelques-uns, & de déterminer ses effets sur le corps. La section suivante sera destinée à l'examen des effets que doivent produire les circonstances qui accompagnent l'émission.

Hippocrate a cru qu'elle se séparoit de tout le corps, mais sur-tout de la tête. La semence de l'homme vient, dit-il, de toutes les humeurs de son corps, elle en est la partie la plus importante. Ce qui le prouve c'est la foiblesse qu'éprouvent ceux qui en perdent par l'union charnelle, quelque petite que soit la dose qu'ils en perdent. Il y a des veines & des nerfs qui de toutes les parties du corps vont se rendre aux parties génitales; quand celles-ci se trouvent remplies & échauffées, elles éprouvent un prurit, qui se communiquant dans tout le corps, y porte une

impression de chaleur & de plaisir ; les humeurs entrent dans une espece de fermentation, qui en sépare ce qu'il y a de plus précieux & de plus balsamique, & cette partie ainsi séparée du reste, est portée par la moëlle de l'épine aux organes génitaux (1). Galien adopte ces idées. Cette humeur, dit-il, n'est que la partie la plus subtile de toutes les autres, elle a ses veines & ses nerfs qui la portent de tout le corps aux testicules (2). En perdant la semence, dit-il ailleurs, on perd en même tems l'esprit vital ; ainsi il n'est point étonnant qu'un coït trop fréquent énerve, puisqu'il prive le corps de ce qu'il a de plus pur (3). Le même Auteur nous a conservé dans son histoire de la Philosophie, les opinions des différents Philosophes anciens sur ce sujet : qu'on me permette de les rapporter ici. *Aristote*, dont les Ouvrages physiques seront estimés tant qu'on connoîtra le prix des observations, & le mérite de la difficulté qu'il y a à en ouvrir la carrière, l'appelle l'excrément du dernier aliment, (ce qui

(1) De Genitura, Foëf. p. 231.

(2) De Spermate, l. 1. c. 1. t. 8. p. 135.

(3) De Semine, l. 1. c. 25, t. 1. p. 1281.

signifie en termes plus clairs, la partie la plus perfectionnée de nos aliments,) qui a la faculté de reproduire des corps semblables à celui qui l'a produit. Pythagore dit que c'est la fleur du sang le plus pur. Alcmaeon son élève, Physicien & Médecin distingué, l'un des premiers qui aient connu l'importance de disséquer les animaux, & celui des Philosophes payens qui paroît avoir eu les idées les plus vraies de la nature de l'âme, Alcmaeon, dis je, la regardoit comme une portion du cerveau, & il n'y a que deux ou trois ans, qu'un Médecin célèbre a adopté & amplifié ce système; il indiqua les passages par lesquels le cerveau va aux testicules, qu'il regarde comme des ganglions, & non pas comme des glandes, & c'est par la dissipation du cerveau qu'il explique tous les phénomènes de l'épuisement vénérien.

Platon envisageoit cette liqueur comme un écoulement de la moëlle de l'épine. Démocrite pensoit comme Hippocrate & Galien. Epicure, cet homme respectable, qui a connu mieux que personne que l'homme n'étoit heureux que par les plaisirs, mais qui en mê-

me temps a fixé ces plaisirs par des règles que le héros chrétien ne désavoueroit pas; *Epicure* dont la doctrine a été si cruellement défigurée & dénigrée par les Stoiciens, que ceux qui ne l'ont connue que par leur canal s'y sont laissé surprendre, & ont pris pour un débauché, dit *M. de Fenelon*, un homme d'une continence exemplaire, & dont les mœurs ont toujours été très réglées, j'ajouterai, dont les principes font la censure la plus sévère des dogmes de ses prétendus sectateurs modernes, qui ne connoissant de lui, que son nom, en abusent indignement pour autoriser des systèmes d'infamie, qu'il abhorreroit, & dont les sages, qui aiment le vrai, ne doivent pas permettre qu'on déshonore la mémoire, si tant est que des gens perdus puissent déshonorer quelqu'un; *Epicure*, dis-je, regardoit la semence comme *une parcelle de l'ame & du corps*, & fondeoit sur cette idée, les préceptes qu'il donnoit de la conserver soigneusement.

Quoique plusieurs de ces sentiments différent en quelque chose, tous prouvent combien l'on a cru cette humeur précieuse.

L'on a demandé, est-elle analogue à quelqu'autre humeur ? Est-elle la même, que ce liquide, qui, sous le nom d'esprits animaux, parcourt les nerfs, concourt à toutes les fonctions un peu importantes de la machine animale, & dont la dépravation produit une infinité de maux, si fréquents & si bizarres ? Pour répondre positivement à cette question, il faudroit connoître intimément la nature de ces deux humeurs. Nous sommes loin de ce degré de connoissance, & nous n'avons à proposer que d'ingénieuses & de probables conjectures.

L'on comprend aisément, dit M. Hoffman, comment il y a un rapport si étroit entre le cerveau & les testicules ; puisque ces deux organes séparent, du sang, la lymphe la plus subtile & la plus exquisite, qui est destinée à donner la force & le mouvement aux parties, & à servir même aux fonctions de l'ame. Aussi il est impossible, qu'une dissipation trop abondante de ces liqueurs ne détruise pas les forces de l'ame & du corps (1). Le liquide séminal, dit-il ailleurs, se distribue, com-

116

[1] Même endroit, Cas. 102. p. 293.

me les esprits animaux séparés par le cerveau, dans tous les nerfs du corps : il paroît être de la même nature ; de là vient, que plus on en dissipe, moins il se sépare de ces esprits. M. de Gorter est dans la même idée : le sperme est la plus parfaite & la plus importante des liqueurs animales, la plus travaillée, le résultat de toutes les digestions ; son intime rapport avec les esprits animaux prouve, que, comme eux, elle tire son origine des humeurs les plus parfaites (1). En un mot il paroît par ces témoignages, & par une foule d'autres qu'il seroit inutile de citer, que c'est une liqueur extrêmement importante, qu'on pourroit appeller l'huile essentielle des liqueurs animales : ou plus exactement peut être, l'esprit recteur, dont la dissipation laisse les autres humeurs foibles, & en quelque façon, éventées.

Quelle que soit, dira-t-on, l'importance de cette humeur, puisqu'elle est

(1) De perspiratione insensibili, c. 17. §. 5. p. 219.

En 1720 le Docteur G. A. Jacques soutint à Paris une these sur cette question, *An humorum præstantior semen?* & suivant l'usage, il répondit affirmativement.

séparée des autres, qu'elle est déposée dans ses réservoirs, de quel usage peut-elle être au corps ? L'on accorde, qu'une trop grande évacuation des humeurs qui circulent actuellement dans les vaisseaux, qui par-là même fournissent à la nutrition, telles que le sang, la sérosité, la lymphe &c. doit affoiblir ; mais il est plus difficile de comprendre comment une humeur, qui ne circule plus, qui est isolée, peut produire cet effet. Je répons d'abord, que des exemples semblables, & trop fréquens pour n'être pas généralement connus, auroient du prévenir cette objection. Il n'y a personne qui n'ait vû, qu'une évacuation de lait, pour me borner à celle-ci, quoique médiocre & peu longue, affoiblit, à un point dont les influences se font quelquefois ressentir pendant le reste de la vie, une nourrice dont la santé n'est pas vigoureuse, & que la plus robuste succombe au bout d'un certain terme. La raison en est sensible : en vuidant trop souvent les réservoirs destinés à recevoir quelque liqueur, l'on détermine les humeurs, par une suite nécessaire des loix de la machine, à y affluer en plus grande abondance : cette sécrétion devient excessive ; toutes les au-

tres en souffrent , sur-tout la nutrition , qui n'est qu'une espece de sécretion ; l'animal languit & s'affoiblit. Mais, en second lieu, il y a pour la semence une réponse, qui n'a pas lieu pour le lait : le lait est une liqueur simplement nutritive, dont la trop grande sécrétion ne nuit qu'en diminuant trop la quantité des humeurs : la semence est une liqueur active, dont la présence produit des effets nécessaires au jeu des organes, qui cessent si on l'évacue : une liqueur, par là même, dont l'émission superflue nuit par un double endroit. Je m'explique : il est des humeurs, telles sont la sueur & la transpiration, qui abandonnent le corps au moment où elles sont séparées des autres humeurs, & expulsées des vaisseaux de la circulation. Il en est d'autres, telle est l'urine, qui, après cette séparation & cette expulsion, sont retenues pendant un certain tems dans des réservoirs destinés à cela, & dont elles ne sortent, que quand elles sont en assez grande quantité pour exciter, sur ces réservoirs, une irritation, qui les force mécaniquement à se vider. Il en est de troisiemes, qui sont séparées & retenues, comme les secondes, dans

des réservoirs, non point dans la vue d'être, du moins entièrement, évacuées; mais pour acquérir, dans ces réservoirs, une perfection qui les rend propres à de nouvelles fonctions, quand elles rentrent dans la masse des humeurs. Telle est, entre plusieurs autres la liqueur génitale. Séparée dans les testicules, elle passe de-là par un canal assez long, dans les vésicules séminales, & est constamment pompée par les vaisseaux absorbans, &, de proche en proche, rendue à la masse totale des humeurs. C'est une vérité que l'on démontre par bien des preuves: une seule suffit. Dans un homme sain, la séparation de cette liqueur se fait continuellement dans les testicules; elle se rend dans ses réservoirs, dont l'étendue est très bornée, & ne peut peut-être pas en contenir tout ce qui se sépare dans un jour; cependant il est des hommes continents, qui n'en évacuent point pendant des années entières. Que deviendrait-elle si elle ne rentroit pas continuellement dans les vaisseaux de la circulation? Rentrée qui est extrêmement facilitée par la structure de tous les organes qui servent à la séparation, à la route & à la conservation de cette hu-

meur. Les veines y sont beaucoup plus considérables que les artères, & cela dans une proportion qui ne se trouve point aussi grande ailleurs (1). Aussi il est probable que ce ~~rap~~ompement ne se fait pas seulement dans les vésicules séminales, mais qu'il a déjà lieu dans les testicules, dans les épидидimes, qui sont une espece de premier réservoir adhérent aux testicules, & dans le canal déférent, qui est celui par lequel la semence va du testicule à la vésicule séminale.

Galien avoit sçû que les humeurs s'enrichissent de la semence retenue, quoiqu'il en ignorât le mécanisme : *Tout en est plein*, dit-il, *chez ceux qui ne commercent pas avec les femmes ; l'on n'en trouve point chez ceux qui se livrent souvent à ce commerce.* Il se donne ensuite beaucoup de peine pour découvrir comment une petite quantité de cette

[1] J'adopte, ou je paroîs adopter ici le système commun que les veines ordinaires absorbent ; dans le système de *M. Hunter*, qui croit que l'absorption ne se fait que par les veines lymphatiques, les parties génitales sont également propres à une très grande absorption, puisque les vaisseaux de cette espece y sont très abondants.

humeur peut donner autant de force au corps ; enfin il décide, qu'elle est d'une vertu exquise, & qu'ainsi elle peut communiquer très promptement de sa force à toutes les parties du corps (1). Il prouve ensuite par plusieurs exemples, qu'une petite cause produit souvent de grands effets, & conclut enfin, est-il donc étonnant que les testicules fournissent une liqueur propre à répandre une nouvelle vigueur sur tout le corps ? Le cerveau produit bien les sensations & les mouvements, & le cœur donne aux artères la force de battre. Je finirai cette section par rapporter ce que dit de la semence l'un des plus grands hommes de ce siècle. La semence est gardée dans les vésicules séminaires jusqu'à ce que l'homme en fasse usage, ou que les écoulements nocturnes l'en privent. Pendant tout ce temps-là, la quantité qui s'y en trouve, excite l'animal à l'acte vénérien ; mais la plus grande quantité de cette semence, la plus volatile, la plus odorante, celle qui a le plus de force est repompée dans le sang, & elle y produit, en y entrant, des changements bien surprenants ; la barbe, les poils, les cor-

(1) De semine, l. 1. c. 34. t. 1. p. 1279.

nes; elle change la voix & les mœurs; car l'âge ne produit pas dans les animaux ces changements, c'est la semence seule qui les opere, & on ne les remarque jamais dans les eunuques (1).

Comment la semence opere-t-elle ces effets? C'est là un de ces problèmes dont la solution n'est peut-être pas encore mûre. Ce qu'on peut cependant dire, avec beaucoup de probabilité, c'est que cette liqueur est un *stimulus*, un aiguillon qui irrite les parties qu'il touche; son odeur forte, & l'irritation évidente qu'elle exerce sur les organes de la génération, ne laissent aucun doute là-dessus; & l'on comprend que ces particules âcres, étant continuellement repompées & remêlées aux humeurs, aiguillonnent légèrement, mais sans interruption, les vaisseaux qui, par-là même, se contractent avec plus de force; leur action sur les fluides est plus

(1) *Haller*, Prim. lin. phys. §. 79c. L'on peut consulter sur ces matieres *Wharion de glandulis*, *Russel de œconomia natura in glandul. morb.* p. 92. *Skneider de regressu seminis ad massam sanguineam*, Supplem. aux actes des Savans de Leipsic, t. 5 p. 252. & une foule d'autres Auteurs physiologistes.

efficace ; la circulation est plus animée ; la nutrition plus exacte ; toutes les autres fonctions se font d'une manière plus parfaite : quand ce secours manque, plusieurs fonctions ne se développent jamais, c'est le cas des eunuques (1), toutes se font mal.

Il se présente ici une question assez naturelle ; c'est, pourquoi les eunuques n'éprouvent pas les mêmes maux, que ceux qui s'épuisent par les débauches vénériennes ? Il n'est gueres possible de répondre exactement à cette question, qu'à la fin de la section suivante.

SECTION VII.

Examen des circonstances qui accompagnent l'émission.

IL y a plusieurs évacuations qui se font sans qu'on s'en apperçoive : toutes les autres se font, dans l'état de parfaite santé, avec une facilité qui fait qu'elles n'ont aucune influence sur le reste de la machine ; le plus léger mou-

(1) Ceux qui voudront lire un très bon ouvrage sur ces hommes imparfaits, doivent se procurer *Witnos de castratis*.

vement dans l'organe qui en renferme la matiere, suffit à l'expulsion. Il n'en est pas de même de l'évacuation du sperme. Il ne faut rien moins que des ébranlemens généraux, une convulsion de toutes les parties, une augmentation de vitesse dans le mouvement de toutes les humeurs, pour la déplacer & lui donner issue. Est-ce trop hasarder de dire qu'on peut regarder ce concours nécessaire de toute la machine, au moment de son évacuation, comme une preuve sensible de l'influence qu'il a sur tout le corps. Le coït, dit *Democrite*, est une espece d'épilepsie. C'est, dit M. de Haller, *une action très violente, qui est très voisine de la convulsion, & qui, par là même affoiblit étonnamment, & nuit à tout le système nerveux.* L'on a vû dans les observations que j'ai rapportées plus haut, & dans quelques unes de celles que j'ai citées, l'émission accompagnée de vraies convulsions, d'une espece d'épilepsie; & la même observation fournit les preuves évidentes de l'influence que ces mouvements violents eurent sur la santé du malheureux qui en est le sujet. La promptitude avec laquelle l'affoiblissement suit l'acte, a

paru à bien des gens, & avec raison une preuve que ce ne pouvoit être la seule privation de semence qui l'occasionnoit ; mais ce qui prouve démonstrativement combien le spasme doit affoiblir, c'est l'affoiblissement qu'éprouvent tous les malades qui ont des accès de maladies convulsives : celui qui suit les accès d'épilepsie est quelquefois excessif.

Ce n'est qu'au spasme qu'on peut attribuer l'effet que le coït produisit sur *l'Annan* d'une ville de Suisse, dont *F. Platerus* nous a conservé l'histoire, & qui, s'étant remarié déjà vieux, fut saisi en voulant célébrer ses noces, d'une suffocation si violente, qu'il fut obligé de cesser. Le même accident le reprit toutes les fois qu'il tenta le même essai. Il s'adressa à une foule de Charlatans ; l'un lui promit, après lui avoir fait prendre plusieurs remèdes, qu'il n'avoit plus aucun danger à courir. Il hazarda une nouvelle tentative sur la parole de son *Æsculape* ; le succès en fut d'abord le même ; mais plein de confiance, il voulut aller jusques au bout, & mourut dans l'acte même, entre les bras de sa femme (1).

(1) *Felic. Plateri*, Observat. lib. prim. suffocatio ex congressu, p. 174.

Les palpitations violentes qui accompagnent quelquefois le coït, sont aussi un symptôme convulsif. *Hippocrate* parle d'un jeune homme à qui des excès en vin & en femmes avoient occasionné, entre autres symptômes, des palpitations continuelles (1); & *Dolaëus* en a vû un faisi dans l'acte même d'une palpitation si violente, qu'il auroit été étouffé s'il avoit persisté (2). L'on trouve dans *Hoffman* d'autres faits semblables.

L'observation de l'enfant, cité plus haut, est encore une preuve qui n'a pas échappé à la sagacité de *M. Kast*, du pouvoir de la cause convulsive; puisqu'à cet âge il ne pouvoit gueres évacuer qu'une humeur des prostates, & non point une véritable semence.

Ces remarques ont été saisies par le plus grand nombre des bons auteurs qui ont écrit sur cette matière. *Galien* paroît les avoir déjà faites. *La volupté elle-même*, dit-il, *affoiblit les forces vitales*. *M. Fleming* n'a pas omis cette cause dans son beau poëme sur les maladies des nerfs.

(1) Epidem. l. 3. f. 7. æg. 17. Foëf. p. 1117.

(2) Encyclop. Medic. l. 2. c. 6. p. 347.

Quin etiam nervos frangit quæcumque voluptas [1].

Sanctorius établit positivement, que les mouvemens affoiblissent plus que l'émission du sperme: & il est bien étonnant que *M. Gorter*, son comentateur, ait cherché à persuader le contraire. La raison qu'il en donne, en assurant que ces mouvemens n'affoiblissent pas plus que d'autres mouvemens quelconques, *parcequ'ils ne sont pas convulsifs*, ne persuadera personne. Un exemple, s'il peut en citer un, ne fait pas loi. *Lister*, *Noguez*, *Quincy*, qui ont commenté le même ouvrage avant lui ne pensent pas comme lui, & ils attribuent une partie du danger à l'affoiblissement que laissent les convulsions. La coït, dit *Noguez*, est une convulsion; il dispose les nerfs aux mouvemens convulsifs, & la plus légère occasion les fait naître (2).

J. A. Borelli, l'un des premiers créateurs de la Physiologie, ne les avoit pas envisagés comme *M. Gorter*: il est positif sur cet article; *cet acte est accompagné d'une espece d'affection convulsive, qui*

[1] *Neuropathia*, l. 1. v. 375.

[2] *Scct. 6. apb. 10.*

porte les plus rudes atteintes au cerveau & à tout le genre nerveux (1).

M. Senac attribue positivement aux nerfs les foibleffes qui suivent le coït. La cause la plus vraisemblable de la syncope qui survient quand un abcès s'ouvre dans l'intérieur de l'abdomen, c'est, dit il, l'action des nerfs qui se mettent alors en jeu. Cela est confirmé par l'abattement ou par la syncope qui suivent l'effusion du sperme; car ce n'est qu'aux nerfs qu'on peut imputer cette défaillance (2).

M. Lewis (3) attribue plus à cette cause qu'à l'autre, tout comme Sanctorius.

Dès qu'il y a convulsion, le genre nerveux se trouve dans un état de tension, ou, plus exactement, dans un degré d'action extraordinaire, dont la suite nécessaire est un relâchement excessif. Tout organe, qu'on a monté au-dessus de son ton, retombe au-dessous: par-là même, les fonctions qui en dépendent se font nécessairement mal; & comme les nerfs influent sur toutes, il n'en est point qui n'éprouve quelque dérangement, quand ils sont affoiblis.

[1] De motu animal. l. 2. c. 12. prop. 170.

[2] Traité du cœur, l. 4. c. 12. §. 3. p. 539.

[3] Aphor, 4. p. 6.

Une raison qui contribue aussi à l'affoiblissement du genre nerveux, c'est l'augmentation de la quantité du sang dans le cerveau pendant l'acte vénérien, augmentation bien démontrée, & qui est allée plusieurs fois jusqu'à produire l'apoplexie; l'on en trouve plusieurs exemples dans les observateurs, & *Hoffman* rapporte celui d'un soldat, qui le livrant à cet acte avec fureur, mourut apoplectique dans le coit même; l'on trouva le cerveau plein de sang. C'est par cette même augmentation de sang, qu'on explique pourquoi ces excès produisent la manie (1). Cette quantité de sang, distendant les nerfs, les affoibit; ils résistent moins aux impressions, & c'est ce qui fait leur foiblesse.

En réfléchissant sur les effets de ces deux causes, l'évacuation de la semence & les mouvemens convulsifs, il est aisé d'expliquer les désordres qui doivent en résulter dans l'économie animale. L'on peut les ranger sous trois classes; la dépravation des digestions, l'affoiblissement du cerveau & du genre nerveux, le dérangement de la transpiration. L'on verra qu'il n'est aucune ma-

(1) De morb. anim. vener. §. 17.

l'adie chronique, qu'on ne puisse déduire de cette triple cause.

Le relâchement dans lequel ces excès jettent, dérange les fonctions de tous les organes, dit un des auteurs qui a le mieux écrit sur la Diætétique; & la digestion, la coction, la transpiration, les autres évacuations ne se font plus comme il faut: d'où il résulte une diminution sensible des forces, de la mémoire, & même de l'entendement; un obscurcissement dans la vue, tous les maux de nerfs, toutes les especes de goutte ou de rhumatisme, une foiblesse étonnante dans le dos, la consommation, la foiblesse des organes de la génération, des urines sanglantes, un dérangement dans l'appétit, des maux de tête & un grand nombre d'autres maladies qu'il est inutile de détailler ici; en un mot rien n'abrège autant la vie que l'abus des plaisirs de l'amour (1).

1°. L'estomac est la partie qui se ressent la première de toutes les causes qui affoiblissent, & cela, parceque c'est celle dont les fonctions demandent la plus grande perfection dans l'organe. La plus grande partie des autres font

(1) *Lynch guide to health*, p. 306.

autant passives qu'actives ; l'estomac est presque entièrement actif ; aussi , dès que ses forces diminuent , les fonctions se dérangent : vérité d'observation , qui , jointe à la suivante & à la variété des impressions premières , & souvent fâcheuses , que ce qu'on avale produit sur ce viscere , rend raison de la fréquence , de la bisarrerie & de l'opiniâtreté de ses maladies. Il est , de toutes les parties du corps , l'une de celles qui reçoit le plus grand nombre de nerfs , & dans laquelle , par-là même , il se distribue une plus grande quantité d'esprits animaux. Ce qui affoiblit l'action des uns , & diminue la quantité ou altere la qualité des autres , doit donc diminuer la force de ce viscere plus que d'aucun autre ; & c'est ce qui arrive dans les excès vénériens. L'importance de la fonction à laquelle il est destiné , fait , que dès qu'elle se fait moins bien , toutes les autres s'en ressentent.

Hujus enim validus firmat tenor omnia
membra ;

At contra eiusdem franguntur cuncta do-
lore (1).

(1) Q. *Serenus Samm.*

Dès que les digestions se font imparfaitement, les humeurs prennent un caractère de crudité, qui les rend impropres à toutes leurs destinations; mais qui empêche sur-tout la nutrition, dont dépend la réparation des forces. Il suffit, pour s'affûrer de l'influence générale de l'estomac, d'observer l'état d'une personne, qui éprouve une digestion laborieuse: les forces se perdent dans quelques minutes; un malaise général rend la foiblesse plus à charge; les organes des sens s'émoussent; l'ame même n'exerce ses facultés qu'imparfaitement; la mémoire, & sur-tout l'imagination, paroissent anéanties; rien en un mot ne rapproche plus un homme d'esprit d'un sot, qu'une digestion pénible.

Une belle observation rapportée par M. *Payva* Médecin Portugais habitué à Rome, répand un grand jour sur l'affoiblissement prodigieux dans lequel les excès de ce genre jettent l'estomac. *Quand les desirs vénériens, dit il, sont montés chez les jeunes gens à leur plus haut degré, ils éprouvent une espece de sensation agréable à l'orifice de l'estomac; mais s'ils satisfont ces desirs avec*

trop d'impétuosité & au-delà de leurs forces, ils éprouvent dans ce même endroit une sensation extrêmement désagréable & fâcheuse qu'ils ne peuvent pas exprimer; & ils payent bien chèrement leurs excès par la maigreur, le marasme, &c. dans lesquels ils tombent (1).

Aretée avoit déjà connu cette vérité (2), & *M. Boerhaave* emploie les mêmes expressions que *M. Payva*: il ajoute que ce sentiment douloureux se dissipe, à mesure qu'ils reprennent leurs forces (3): il confirme le même

[1] *In tentigine ardentissima Juvenum inest quid grati in ore ventriculi; in concubitum si ruant salacissimi, & ultra vires tendant opus, tunc in ore ventriculi manet illud ingratiſſimum, amarumque quod exprimere nequeunt: pœnas & luunt, & pœnitentia dolent: hinc macies, marasmus, &c. G. R. De Payva De affectu atrabilario mirachiali, &c. p. 17.*

(2) *De morb. chronic. l. 2, c. 6, stomachus delectationis tristitiæque princeps est.*

(3) *De morb. nervor. p. 454.*

chose ailleurs, en y joignant une règle de pratique très utile; c'est que quand il survient des accès d'épilepsie, après des excès vénériens, il faut penser à fortifier les nerfs de l'estomac (1).

2°. La foiblesse du genre nerveux, qui dispose à tous les accidens paralytiques & spasmodiques est produite, comme je l'ai déjà dit, par les mouvemens convulsifs qui accompagnent l'émission: en second lieu, par le vice des digestions: dès qu'elles pechent, les nerfs s'en ressentent, & s'en ressentent d'autant plus, que le fluide qui les pénètre étant le dernier ouvrage de la coction, celui qui la suppose la plus parfaite, quand elle est altérée, il est celui des fluides animaux, qui en est le plus sensiblement affecté; celui sur lequel la crudité des humeurs a le plus d'influence. Enfin, ce qui augmente cet affoiblissement, c'est l'évacuation d'une humeur analogue aux esprits animaux, & qu'à raison de cette analogie, on ne peut point évacuer, sans diminuer la force du genre nerveux, dont les doutes modestes de quelques grands hommes, qui n'osent affir-

[1] Ibid. pag. 807.

mer en physique, que ce dont la vérité tombe sous leurs sens, & les objections de quelques physiologistes subalternes ou systématiques, ne m'empêchent pas d'attribuer la force à ces esprits. D'ailleurs indépendamment du dommage qui résulte de cette évacuation, relativement à la quantité d'esprits animaux, elle nuit, en ce qu'elle prive les vaisseaux de ce léger aiguillonnement que produit le sperme repompé, & qui contribue si fort à la coction. Elle nuit donc, & en soustraisant une partie d'esprits animaux, ou au moins d'une humeur très précieuse, & en diminuant la coction, sans laquelle ces esprits ne sont préparés qu'imparfaitement & insuffisamment.

Il y a, entre les maladies de l'estomac & celles des nerfs, un cercle vicieux. Les premières font naître les secondes; & celles-ci, une fois formées, contribuent infiniment à les augmenter. Quand l'observation journalière ne le prouveroit pas, la seule inspection anatomique de l'estomac suffiroit pour en convaincre. La quantité de nerfs, qui s'y distribuent, démontre combien ils sont nécessaires à ses fonctions, & combien, par-là même, elles doivent être dérangées, quand ils ne sont pas en bon état,

3°. Enfin, la transpiration se fait moins bien: *Sanctorius* a même déterminé la quantité dont elle diminueoit; & cette évacuation, la plus considérable de toutes, ne peut pas être supprimée qu'il n'en résulte promptement une foule de symptômes différens.

L'on comprend aisément qu'il n'est point de maladies qui ne puissent être produites par cette triple cause. Je n'entrerai pas dans l'explication de tous les symptômes particuliers; ce détail prolongeroit trop ce petit ouvrage, & n'intéresseroit que les Médecins auxquels il est inutile: l'on peut voir ce qu'en dit M. *Gorter* (1).

M. *Clifton Wintringham* a très bien détaillé les dangers de cette évacuation relativement aux goutteux, & son explication mérite d'être lue (2).

Feu M. *Gunzius* (3), enlevé à la Médecine à la fleur de son âge, a donné une explication Mécanique très ingénieuse des inconvénients de ces excès relativement à la respiration; il parle dans cet

(1) De perspirat. c. 17. §. 8. 12. & aph.

(2) The Works of the late Clifton *Wintringham* t. 2. p. 85. &c.

(3) Comment, in libr. de humoribus, p. 228.

endroit d'un homme qui s'étoit attiré par-là une toux continuelle ; symptôme que j'ai vu chez un jeune homme qui mourut victime de l'onanisme. Il étoit venu à Montpellier pour faire ses études ; ses excès dans cette infamie le jetterent dans l'étiisie , & je me rappelle que sa toux étoit si forte & si continuelle , que tous ses voisins en étoient incommodés. On le saigna fréquemment , dans la vue , sans doute , d'abrèger ses souffrances. Une consultation lui ordonna d'aller prendre les bouillons de tortue chez lui (il étoit, si je ne me trompe, Dauphinois) & lui promit une guérison complète ; il mourut deux heures après.

Ce qu'on comprend le moins aisément , ou plutôt ce qu'on ne comprend point du tout , c'est cet affoiblissement prodigieux des facultés de l'ame. La solution de ce problème tient à la question insoluble pour nous , de l'influence des deux substances l'une sur l'autre , & nous sommes réduits à l'observation des phénomènes. Nous ignorons , & la nature de l'esprit & celle du corps ; mais nous savons que ces deux parties de l'homme sont si intimement unies , que tous les changements que l'une éprouve sont

ressentis par l'autre : une circulation un peu plus ou moins épais, quelques onces d'aliments de plus ou de moins, la même quantité d'un aliment plutôt que d'un autre, une tasse de café au lieu d'un peu de vin, un sommeil plus ou moins long ou tranquille; une selle un peu plus ou moins abondante, une transpiration trop forte ou trop foible, changent du tout au tout notre façon de voir & de juger les objets : d'une heure à l'autre, les révolutions de la machine nous font sentir & penser très différemment, & nous font, à leur gré, de nouveaux principes des vices & des vertus; tant font vrais les vers du premier satyrique moderne :

Tout, suivant l'intellect, change d'ordre & de rang :

Ainsi c'est la nature & l'humeur des personnes,

Et non la qualité, qui rend les choses bonnes.

C'est un mal bien étrange au cerveau des humains (1).

Tant est exact le tableau que *Lucrece* a tracé de cette union intime.

(1) *Kegnier*, satyre 5.

-- Gigni pariter cum corpore, & una
Crescere sentimus, pariterque fenescere
mentem :

Nam velut infirmo pueri, teneroque vagantur
Corpore; sic animi sequitur sententia tenuis.
Inde ubi robustis adolevit viribus ætas,
Consilium quoque majus, & auctior est
animi vis :

Post ubi jam validis quassatu' est viribus ævi
Corpus, & obtusis ceciderunt viribus artus,
Claudicat ingenium, delirat linguaque,
mensque,
Omnia deficiunt, atque uno tempore de-
funt.

Quin etiam morbis in corporis avius errat
Sæpe animus, dementit enim, deliraque
fatur (1).

L'observation nous apprend égale-
ment que, de toutes les maladies, il
n'y en a point qui affectent l'ame plus
promptement que celles du genre ner-
veux: les épileptiques qui, au bout de
quelques années, tombent presqu'ordi-
nairement dans l'imbécillité, en four-
nissent une triste preuve, qui, en mê-
me tems, nous apprend qu'il n'est point
étonnant si des actes qui, comme on l'a
dit

(1) De natura rerum, l. 4. v. 446.

dit plus haut, sont toujours légèrement épileptiques, produisent cet affoiblissement du cerveau, &, par-là même, des facultés.

L'affoiblissement du cerveau & du genre nerveux est suivi de celui des sens; & cela est naturel. *Sanctorius*, *Hoffmann*, & quelques autres, ont cherché à expliquer pourquoi la vue souffroit plus particulièrement: mais leurs raisons, qui sont vraies, ne me paroissent pas suffisants. Les principales, & celles qui sont particulieres à cet organe, sont la multitude des parties qui composent l'œil, & qui, étant toutes susceptibles de différents vices, le rendent infiniment plus sujet à des dérangements que les autres. Les nerfs, en second lieu, servent ici à plusieurs usages, & sont en très grand nombre. Enfin cet afflux d'humeurs sur cette partie pendant le temps de l'acte, afflux dont la scintillation, qu'on apperçoit alors dans les yeux des animaux, forme une preuve sensible, produit dans les vaisseaux d'abord une foiblesse, & ensuite des engorgements, dont la perte de la vue est une suite nécessaire.

Il est aisé actuellement de répondre

à la question proposée plus haut ; pourquoi les eunuques qui n'ont point de semence , ne sont-ils pas exposés aux maladies que nous venons de décrire ?

Il y en a deux raisons très suffisantes. La première , c'est que s'ils ne retirent pas les avantages que produit cette liqueur , quand elle a été préparée & repompée ; d'un autre côté ils ne perdent point cette partie précieuse du sang , destinée à devenir semence. Ils n'éprouvent pas ces changements , qui sont dûs à la semence préparée , & que j'ai indiqués plus haut ; mais ils ne doivent pas non plus être exposés aux maux qui viennent de la privation de cette humeur non préparée. L'on pourroit , si l'on veut me permettre d'employer les termes des métaphysiciens , distinguer la semence en *semence à faire* , *semen in potentia* ; c'est cette partie précieuse des humeurs , que les testicules séparent : & *semence faite* , *semen in actu*. Si la première ne se sépare pas , la machine manque des secours qu'elle retire de la semence préparée , & n'éprouve point les changements qui en dépendent , mais elle ne s'appauvrit pas ; elle n'acquiert pas ,

mais elle ne perd pas ; on reste dans l'état d'enfance. Quand la semence se sépare & s'évacue , c'est alors une privation , un apauvrissement réel. La seconde raison , c'est que les eunuques n'éprouvent point ce spasme , auquel j'ai attribué une grande partie des maux qui suivent ces excès.

Les accidents qu'éprouvent les femmes s'expliquent tout comme ceux des hommes. L'humeur qu'elles perdent étant moins précieuse , moins travaillée , que le sperme de l'homme , sa perte ne les affoiblit peut être pas aussi promptement ; mais quand elles vont jusqu'à l'excès , le genre nerveux étant plus foible chez elles , & naturellement plus disposé au spasme , les accidents sont plus violents. Des excès subits les jettent dans des accidents analogues à celui du jeune homme dont j'ai parlé plus haut , pag. 47 , & j'ai été le témoin d'un triste spectacle en ce genre. En 1746 , une fille âgée de vingt-trois ans , défia six Dragons Espagnols , & soutint leurs assauts pendant toute une nuit dans une maison aux portes de Montpellier. Le matin on l'apporta en ville mourante : elle expira le soir , baignée

dans son sang, qui ruisseloit de la matrice. Il eût été intéressant de s'assurer si cette hémorrhagie étoit la suite de quelque blessure, ou si elle ne dépendoit que de la dilatation des vaisseaux, produite par l'action augmentée de cet organe.

SECTION VIII.

Causes de danger, particuliers à la masturbation.

L'On a vû plus haut, que la masturbation étoit plus pernicieuse que les excès avec les femmes. Ceux qui font intervenir partout une providence particulière, établiront que la raison en est une volonté spéciale de Dieu, pour punir ce crime. Persuadé que les corps ont été astreints, dès leur création, à des loix qui en régissent nécessairement tous les mouvements, & dont la Divinité ne change l'œconomie, que dans un petit nombre de cas réservés, je ne voudrois avoir recours aux causes miraculeuses, que quand on trouve une opposition évidente avec

les causes physiques. Ce n'est point le cas ici : tout peut très bien s'expliquer par les loix de la mécanique du corps, & par celles de son union avec l'ame. Cette habitude de recourir aux causes surnaturelles a déjà été combattue par *Hippocrate*, qui, en parlant d'une maladie que les Scythes attribuoient à une punition particuliere de Dieu, fait cette belle réflexion : *Il est vrai que cette maladie vient de Dieu, mais elle en vient comme toutes les autres : elles n'en viennent pas plus les unes que les autres, parceque toutes sont une suite des loix de la nature, qui régit tout* (1).

Sanctorius, dans ses observations, nous fournit une premiere cause de ce danger particulier. *Un coït modéré est utile*, dit-il, *quand il est sollicité par la nature : quand il est sollicité par l'imagination, il affoiblit toutes les facultés de l'ame, & sur-tout la mémoire* (2). Il est aisé d'expliquer pourquoi. La nature, dans l'état de santé, n'inspire des desirs, que quand les vésicules féminales sont remplies d'une quantité de liqueur, qui a acquis un degré d'é-

(2) De arte, locis & aquis. *Foesius*. p. 293.

(2) Sect. 6. aphor. 35.

paiffissement qui en rend la reſorption plus difficile ; & cela ne dénote que ſon évacuation n'affoiblira pas le corps ſenſiblement. Mais telle eſt l'organifation des parties génitales , que leur action & les deſirs qui la ſuivent ſont mis en jeu , non ſeulement par la préſence d'une humeur féminale ſurabondante , mais que l'imagination a auffi beaucoup d'influence ſur ces parties ; elle peut , en s'occupant des deſirs , les mettre dans cet état qui les produit , & le deſir conduit à l'acte , qui eſt d'autant plus pernicioſeux qu'il étoit moins néceſſaire. Il en eſt de l'organe de ce beſoin , comme de ceux de tous les autres , qui ne ſont mis en jeu à propos , que quand ils le ſont par la nature. La faim & la ſoiſ indiquent le beſoin de prendre des aliments & de la boiſſon : ſi l'on en prend plus que ceſ ſenſations n'en exigent , le ſurplus nuit au corps & l'affoiblit. Le beſoin d'aller à la ſelle & d'uriner ſont également marqués par de certaines conditions phyſiques ; mais la mauvaiſe habitude peut ſi fort pervertir la conſtitution des organes , que la néceſſité de ceſ évacuations ceſſe d'être dépendante de

la quantité des matieres à évacuer. L'on s'affujettit à des besoins fans besoin ; & tel est le cas des masturbateurs. C'est l'imagination, l'habitude, & non pas la nature, qui les sollicitent. Ils soustraient à la nature ce qui lui est nécessaire, & ce dont, par-là même, elle se gardoit bien de se défaire. Enfin, en conséquence de cette loi de l'économie animale, que les humeurs se portent là où il y a irritation, il se fait au bout d'un certain temps un afflux continuel d'humeurs sur ces parties : il arrive ce qu'*Hippocrate* avoit déjà observé, *quand un homme exerce le coït, les veines séminales se dilatent & attirent la semence* (1).

On peut remarquer ici que l'onanisme a un danger particulier pour les enfants avant le temps de la puberté : il n'est pas commun, heureusement, de trouver des monstres de l'un ou de l'autre sexe qui en abusent avant cette époque, mais il ne l'est que trop qu'ils abusent d'eux-mêmes ; un grand nombre de circonstances les éloignent d'un commerce débauché ou le moderent ;

(1) De natura pueri, text. 22. *Foes.* p.242.

une débauche solitaire ne trouve point d'obstacle & n'a point de bornes.

Une seconde cause , c'est l'empire que cette manœuvre odieuse prend sur les sens , & qui est bien peint dans *l'Onania Anglois*. Cette impudicité , dit-il , n'a pas plâtôt subjugué le cœur , qu'elle poursuit le criminel partout ; elle s'en saisit , & l'occupe en tout tems & en tout lieu : au milieu des occupations les plus sérieuses , des actes de Religion même , il est en proie aux desirs & aux idées lascives qui ne l'abandonnent jamais (1). Rien n'affoiblit autant , que cette tension continuelle de l'esprit , toujours occupé du même objet. Le masturbateur , uniquement livré à ses méditations ordurieres , éprouve à cet égard les mêmes maux que l'homme de lettres qui fixe les siennes sur une seule question ; & il est rare que cet excès ne nuise pas. Cette partie du cerveau , qui se trouve alors en action , fait un effort qu'on pourroit comparer

(*) Pag. 17. L'on trouve un très beau morceau sur la force & les dangers des habitudes voluptueuses dans le nouveau *Traité de M. Pujatti*, Professeur à Padoue , & célèbre dès longtemps par d'excellents ouvrages. *De viis febricitantium* , p. 60.

à celui d'un muscle long-temps & fortement tendu : il en résulte , ou une telle mobilité , qu'on ne peut plus arrêter le jeu de cette partie , ni par-là même détourner l'ame de cette idée , c'est bien le cas des masturbateurs ; ou une incapacité d'action. Epuisés enfin par une fatigue continuelle , ces malades tombent dans toutes les maladies du cerveau , mélancholie , catalepsie , épilepsie , imbécillité , perte des sens , foiblesse du genre nerveux , & une foule de maux semblables (1). Cette cause fait un tort infini à plusieurs jeunes gens , en ce que , lors même que leurs facultés ne sont pas encore éteintes , l'usage en est perverti. Quelle que soit la vocation à laquelle ils se vouent , on ne réussit à rien sans un degré d'attention dont cette habitude pernicieuse les rend incapables. Parmi ceux même qui ne se vouent à rien (cette classe n'est que trop nombreuse) il en est qui n'y sont pas propres , un air de distraction , d'embarras , d'étourdissement , n'en fait que des oisifs déplaisants. Je pourrois en citer , que cette incapacité de se fixer , jointe à la diminution des

(1) Voyez *Gaubii Institutiones pathologicæ* , §. 529.

facultés, a mis hors d'état d'être jamais rien dans la société. Triste état qui met l'homme au - dessous de la brute , & qui le rend à juste titre l'objet du mépris, plus encore que de la pitié de ses semblables.

De ces deux premières causes , il en résulte nécessairement une troisième , c'est la fréquence même des actes : l'ame & le corps concourent , dès qu'une fois l'habitude a pris un peu de force, pour solliciter à ce crime. L'ame , obsédée par les pensées immondes, excite les mouvements lascifs ; & si elle est distraite quelques moments par d'autres idées, les humeurs âcres , qui irritent les organes de la génération , la rappellent bientôt au bourbier. Que ces vérités d'observations seroient propres à arrêter les jeunes gens , s'ils pouvoient prévoir , qu'ici un premier faux pas entraîne un autre ; qu'ils sont presque maîtrisés par la tentation ; qu'à mesure que les motifs de séduction augmentent , la raison , qui devrait les contenir , s'affoiblira ; & qu'enfin , ils se trouveront en peu de temps , plongés dans une mer de misère , sans avoir peut-être un bout de planche pour les

aider à s'en tirer. Si quelquefois les infirmités commençantes leur donnent de forts avis, si le danger les effraie pour quelques moments, la fureur les replonge. L'on peut bien dire

Virtutem videant, intabescantque relicta. Pers.

Cependant le danger est proche, & le temps opportun de l'amendement est court

..... Cinis & manes & fabula fies :
Vive memor lethi : fugit hora : hoc quod loquor
inde est. *Pers.*

Pendant que j'étudiois en Philosophie à Geneve, temps dont le souvenir me sera cher le reste de mes jours, un de mes condisciples étoit venu à cet état horrible, qu'il n'étoit pas le maître de s'abstenir de ces abominations, même pendant le temps des leçons : il n'attendit pas longtemps son châtement, & il périt misérablement de consommation, au bout de deux ans. On trouve un fait semblable dans l'*Onania* (1). L'ingénieux Auteur, qui a fourni l'extrait de l'édition latine de cet Ouvrage, dans l'excellent Journal latin qui paroissoit à

(1) p. 126.

Berne il y a quatre ans, raconte, à propos de cette observation, que tout un College trompoit quelquefois par cette manœuvre, l'ennui, & cherchoit à éviter le sommeil, que leur inspiroit les leçons d'une métaphysique scholastique, qu'un très vieux Professeur leur faisoit en dormant (1); mais cette historiette me paroît moins prouver ce que j'avance, que l'horrible dissolution dans laquelle les jeunes gens peuvent tomber.

Le même Auteur vient de faire imprimer, dans un ouvrage que je n'ai pas l'avantage de pouvoir lire, mais qu'un excellent Juge met à côté des meilleures productions de ce siècle, ce qui suit. On a découvert, il y a quelques années, dans une ville, qu'une société entiere de garnemens de quatorze & quinze ans s'étoit réunie pour la pratique de ce vice, & toute une école en est encore infectée (2).

(1) Excerptum totius Italicæ & Helveticæ litteraturæ pro ann. 1759. t. 1. p. 93.

(2) *De l'expérience*, en allemand, par M. Zimmerman, t. 2. p. 400. Je tire ce fragment de ceux que son amitié pour moi l'a engagé à traduire en ma faveur; presque tous les autres orneront un ouvrage qui ne tardera pas à suivre celui-ci.

La santé d'un jeune Prince se perdoit journellement, sans qu'on pût en découvrir la cause. Son Chirurgien la soupçonna, l'épia, & le surprit en flagrant délit. Il avoua qu'un de ses valets de chambre l'avoit instruit, & qu'il étoit retombé souvent. L'habitude étoit si forte, que les considérations les plus pressantes, présentées avec force, ne purent pas la déraciner. Le mal alloit en empirant; ses forces se perdoient journellement, & on ne put le sauver qu'en le faisant garder à vue jour & nuit, pendant plus de huit mois.

Un malade me poignoit vivement les difficultés de la victoire, dans une de ses lettres. „ Il faut bien des efforts, „ *ce sont ces termes*, pour vaincre l'habitu- „ tude qui nous est rappelée à chaque „ instant. Je vous l'avoue en rougissant, „ la vue d'un objet féminin, quel qu'il „ soit, fait naître chez moi des desirs. „ Je n'ai pas même besoin de ce se- „ cours; ma sale ame n'est que trop „ portée à me représenter sans cesse „ des objets de concupiscence. Cet- „ te passion ne s'allume plus chez moi: „ il est vrai, que je me rappelle en

„ même temps tous vos avis: je com-
 „ bats, mais ce combat même m'épui-
 „ se. Si vous pouviez trouver le moyen
 „ de détourner mes pensées de cet ob-
 „ jet, je crois que ma guérison seroit
 „ bien proche. ”

L'on a déjà vû dans l'extrait de l'*O-*
naniania, que la réitération fréquente avoit
 produit la fureur utérine chez une fem-
 me. L'habitude de n'être occupé que
 d'une idée, rend incapable d'en avoir
 d'autres; elle prend l'empire, & regne
 despotiquement. Des organes, sans
 cesse irrités, contractent une disposi-
 tion morbifique qui devient un aiguil-
 lon toujours présent, indépendant de
 toute cause externe. Il y a des mala-
 dies des parties urinaires, qui don-
 nent une envie continuelle d'uriner;
 l'irritation réitérée des organes de la
 génération, y produit une maladie
 analogue. Il n'est point étonnant si le
 concours de ces deux causes, morale &
 physique, réunies, jette dans cette hor-
 rible maladie. Que cette idée est pro-
 pre à effrayer salutairement les per-
 sonnes chez lesquelles il y a encore
 quelques vestiges de raison & de pu-
 deur !

Une quatrième cause de l'épuisement des masturbateurs, c'est qu'indépendamment même des émissions de semence, la fréquence des érections, quoiqu'imparfaites, dont ils se plaignent, les épuise considérablement. Toute partie qui est dans un état de tension, produit une dépense de forces, & ils n'en ont point à perdre: les esprits s'y portent en plus grande abondance; ils se dissipent, ce qui affoiblit; ils manquent aux autres fonctions qui, par là même, se font imparfaitement: le concours de ces deux causes a les suites les plus dangereuses. Un autre accident auquel cette quatrième cause rend les masturbateurs plus sujets, c'est une espèce de paralysie des organes de la génération, d'où naissent l'impuissance, par le défaut d'érection, & la gonorrhée simple, parceque les parties relâchées laissent échapper la véritable semence à mesure qu'elle arrive, & suinter continuellement l'humour que séparent les prostates, & qu'enfin toute la membrane intérieure de l'urethre acquiert une disposition catarrhale, qui la dispose à fournir un écoulement de même nature que celle

des pertes blanches des femmes : disposition, pour le dire en passant, moins rare qu'on ne pense, qui n'est point bornée à la membrane qui revêt les narines, la gorge, le poulmon, mais qui attaque souvent tous les visceres creux ; qu'on méconnoît, parcequ'on ne la soupçonne pas, & qu'on traite mal, parcequ'on la méconnoît. Il seroit aisé de trouver dans les observateurs, des exemples de cette maladie traitée pour une autre.

Un habile Chirurgien me parloit un jour d'un homme qui, livré par une espece de gout singulier, aux Vénus du plus bas étage, & ne les connoissant guere que dans les coins des rues & debout, tomba dans l'épuisement, accompagné de maux de reins les plus cruels, & d'une atrophie ou dessèchement des cuisses & des jambes, jointe à une paralysie de ces parties, qui paroissoit être une suite de l'attitude dans laquelle il s'étoit livré à ses sales voluptés. Il mourut après avoir gardé six mois le lit, dans un état également propre à inspirer le pitié & l'effroi. Cette observation ne fournit-elle pas une cinquieme cause des dangers

ordinairement particuliers à la masturbation ? Quand on perd ses forces par deux moyen à la fois, l'affoiblissement augmente bien considérablement. Une personne qui est debout ou assise, a besoin, pour se maintenir dans ces situations, sur-tout dans la première, de faire agir un grand nombre de muscles ; & cette action dissipe les esprits animaux. Les personnes foibles, qui ne peuvent pas se tenir un instant debout sans éprouver une foiblesse, les malades qui ne peuvent pas être assis sans éprouver le même accident, le prouvent bien évidemment. Pour être couché ou étendu il ne faut point cet emploi de forces. L'on sent par-là même, que le même acte, dans les unes ou les autres de ces attitudes, produira bien plus d'affoiblissement dans les premiers que dans le dernier cas ; & *Sanctorius* avoit déjà indiqué le danger de cette attitude : *usus coitus stando, ledit ; nam musculos & eorum utilem perspirationem diminuit.*

D'autres observations bien constatées fournissent une sixième cause qui paroîtra peut être bien foible, mais que des physiciens éclairés ne croiront pas

volontiers nulle. Tous les corps vivants transpirent; il s'exhale à chaque instant, par la moitié peut être des pores de notre peau, une humeur extrêmement ténue, & qui est beaucoup plus considérable que toutes nos autres évacuations. Dans le même temps, une autre espèce de pores admet une partie des fluides qui nous environnent, & les porte dans nos vaisseaux. Ce sont *des torrents invisibles*, pour me servir de l'heureuse expression de M. Senac, qui sortent de notre corps, & qui y entrent (1). Il est démontré que, dans quelque cas, cette inspiration est très considérable. Les personnes fortes expirent plus; les foibles, qui n'ont presque point d'atmosphère propre inspirent d'avantage; & cette partie ex-

[1] L'on peut voir la démonstration de cette vérité dans l'endroit que je cite, l. 3. c. 3. §. 7. du Traité du cœur; ouvrage qui n'auroit rien laissé à désirer, si son illustre auteur, en annonçant une seconde édition, ne nous avoit pas appris qu'il pouvoit le rendre encore plus parfait. Un grand homme peut se surpasser lui-même, & voir un point de perfection que les autres ne desireroient même pas.

spirée, ou cette transpiration des personnes bien portantes, contient quelque chose de nourricier & de fortifiant qui, inspiré par une autre, contribue à lui donner de la vigueur. Ce sont ces observations qui expliquent comment la jeune fille qui couchoit avec David lui donnoit des forces; comment cette même tentative a réussi à d'autres vieillards, à qui on l'a conseillé; pourquoi cela affoiblit la jeune personne, qui perd sans rien recevoir, ou plutôt qui reçoit des exhalaisons foibles, corrompues, putrides, qui lui nuisent. L'on transpire plus dans le temps du coït que dans un autre, parceque la force de la circulation est augmentée. Cette transpiration est peut-être plus active, plus spiritueuse que dans tout autre temps; c'est une perte réelle que l'on fait, & qui a lieu, de quelque façon que se fasse l'émission du sperme, puisqu'elle dépend de l'agitation qui l'accompagne. Dans le coït, elle est réciproque, & alors l'un inspire ce que l'autre expire. Cet échange est mis hors de doute par des observations sûres. J'ai vû, il n'y a pas long temps, un homme qui n'avoit aucune gonorrhée, ni aucun sym-

ptôme vérolique cutané, donner la maladie vénérienne à une femme qui, dans le même instant, lui rendoit la gale en échange. L'un, dans ce cas, compense les pertes de l'autre. Dans celui de la masturbation, le masturbateur perd & ne recouvre rien.

En observant l'effet des passions, on découvre une septième différence entre ceux qui se livrent aux femmes, & les masturbateurs; différence qui est toute au désavantage de ces derniers. La joie qui tient à l'ame, & qu'il faut bien distinguer de cette volupté purement corporelle que l'homme partage avec l'animal, & dont elle differe du tout au tout, cette joie, dis-je, aide les digestions, anime la circulation, favorise toutes les fonctions, rétablit les forces, les soutient. Si elle se trouve réunie avec les plaisirs de l'amour, elle contribue à réparer ce qu'ils peuvent ôter de force; & l'observation le prouve. *Sanctorius* l'a remarqué. *Après un coït excessif, dit-il, avec une femme qu'on aimoit & qu'on desiroit, l'on n'éprouve pas la lassitude qui devoit être la suite de cet excès, parceque la joie que l'ame éprouve augmente la force du cœur, fa-*

vorise les fonctions, & répare ce qu'on a perdu. C'est sur ce principe que Venette, dans l'ouvrage duquel on trouve un bon chapitre sur le danger des plaisirs de l'amour poussés à l'excès, établit que l'union avec une belle femme épuise moins qu'avec une laide. La beauté a des charmes qui dilatent notre cœur, & qui en multiplient les esprits. Il faut croire avec S. Chrysostome, que s'excitant contre les loix de la nature, le crime est beaucoup plus grand de ce côté-là que de l'autre. Et peut-on douter que la nature n'ait attaché plus de joie aux plaisirs procurés par les moyens qui sont dans ses voies, qu'à ceux qui y répugnent ?

Une huitieme & derniere cause qui augmente les dangers de la masturbation, c'est l'horreur des regrets dont elle doit être suivie, quand les maux ont défilé les yeux sur le crime & sur des dangers.

Miseri quorum gaudia crimen habent.

Foin des plaisirs, que le remords doit suivre.

Et s'il en est qui soient dans ce cas, ce sont les masturbateurs. Quand le

voile est tombé , le tableau de leur conduite se présente sous les faces les plus hideuses : ils se trouvent coupables d'un crime dont la justice divine ne voulut pas surseoir la punition , & qu'elle punit sur-le champ de mort ; d'un crime réputé très grand crime par les payens même :

Hoc nihil esse putas : scelus est , mihi crede , sed ingens

Quantum vix animo concipis ipse tuo. *Mart.*

La honte qui les suit augmente infiniment leur misere. Tel est le degré de débordement dans quelques endroits , que les débauches avec les femmes n'y sont presque regardées que comme un usage ; les plus coupables sur cet article n'en font pas mystere , & ne se doutent pas même qu'ils puissent en être plus méprisés. Quel est le masturbateur qui ose avouer son infamie ? Et cette nécessité de s'envelopper des ombres du mystere ne doit-elle pas être , à ses propres yeux , une preuve du crime de ces actes ? Combien n'en est-il pas qui ont péri pour n'avoir jamais osé révéler la cause de leurs maux ?

On lit dans plusieurs lettres de l'Onania, *j'aimerois mieux mourir que de paroître devant vous après un tel aveu.* L'on est en effet, & l'on doit être infiniment plus porté à excuser celui qui, séduit par ce penchant que la nature a gravé dans tous les cœurs, & dont elle se sert pour conserver l'espece, n'a de tort que celui de ne pas s'arrêter au point limité par la loi, ou par la santé, c'est un homme emporté par la passion qui s'oublie; l'on est bien plus porté à le justifier, que celui qui peche en violant toutes les loix, en renversant tous les sentiments, toutes les vues de la nature. Sentant combien il devoit être en horreur à la société, s'il en étoit connu, cette idée doit le bourreler sans cesse. *Il me semble, me marquoit un de ces criminels, dans la meme lettre dont j'ai cité un fragment plus haut, que chacun lit sur mon visage l'infame cause de mon mal; & cette idée me rend la compagnie insoutenable.* Ils tombent dans la tristesse & dans le désespoir; on en a vû des exemples dans la quatrieme section de cet ouvrage; & ils éprouvent tous les maux qu'entraîne une tristesse soutenue, sans

avoir, ce qui est affreux pour un criminel, aucun prétexte de justification, aucun motif de consolation. Et quels sont ces effets de la tristesse? Le relâchement des fibres, le ralentissement de la circulation, l'imperfection des digestions, le manque de nutrition, les obstructions occasionnées par ces resserrements qui paroissent être l'effet le plus particulier de la tristesse; ces épanchements d'humeurs, qui sont une suite des resserrements; *les couloirs du foie se ferment*, dit M. de SENAC, & *la bile se répand par tout le corps*; les spasmes, les convulsions, les paralytiques, les douleurs, l'augmentation de l'angoisse à l'infini; tous les accidents qui peuvent être une suite de ceux-ci.

Il est inutile de m'étendre davantage sur les dangers particuliers à la masturbation; ils ne sont que trop évidens & trop démontrés: je passe aux moyens de guérison.



ARTICLE III.

La Curation.

SECTION IX.

Moyens de guérison proposés par les autres Médecins.

IL y a quelques maladies dans lesquelles on est presque sûr du succès des remèdes. Celles qui sont les suites des épuisements vénériens, & , à plus forte raison, de la masturbation, n'entrent pas dans cette classe; & le pronostic qu'on peut en faire, quand elles sont parvenues à un certain degré, n'a rien que d'effrayant. *Hippocrate* a annoncé la mort. *C'est une misérable maladie*, dit M. BOERHAAVE: *je l'ai vue souvent; je n'ai jamais pu la guérir* (1). M. van Swieten traita sans succès, pendant trois ans, le malade dont il parle. J'ai vû mourir misérablement de cette maladie. Il y a d'autres ma-

(1) Leçons sur ses Instituts, §. 776.

lades que je n'ai pas même pû soulager. Cependant ces exemples ne doivent pas décourager ; l'on en a de plus heureux. Il s'en trouve dans la collection de l'Onania, dans les observations des Médecins : ma propre pratique m'en a fourni quelques uns.

Dans le même endroit où *Hippocrate* donne la description de la maladie, telle que je l'ai rapportée plus haut, il indique la curation. „ Quand le
 „ malade se trouve dans cet état, dit-
 „ il, faites lui des fomentations par
 „ tout le corps, ensuite donnez - lui
 „ un remede qui le fasse vomir ; après
 „ cela un autre qui purge la tête ;
 „ ensuite un qui purge par en bas. Il
 „ faut entreprendre cette cure, sur-
 „ tout au printems. Après les purga-
 „ tifs l'on donne le petit-lait, ou le
 „ lait d'ânesse ; après cela le lait de
 „ vache pendant quarante jours. Pen-
 „ dant qu'il boira le lait, il ne man-
 „ gera point de viande, & on lui don-
 „ nera le soir une bouillie de froment.
 „ Après avoir fini l'usage du lait, on
 „ le nourrira des viandes les plus ten-
 „ dres, en commençant par une petite
 „ quantité, & on le reengraissera par

ce moyen. Il évitera pendant un an toute débauche, tout exercice vénérien, & tout autre exercice immodéré; il se bornera à des promenades dans lesquelles il évitera le froid & le soleil".

L'on voit qu'*Hippocrate* commence la cure par un vomitif & par une purgation: son autorité pourroit faire loi; & cette loi, dans le plus grand nombre des cas, seroit nuisible: il est aisé de se retirer de cet embarras, en remarquant qu'il n'ordonne la purgation que dans la vue de détourner la fluxion qu'il supposoit se jeter de la tête sur l'épine du dos, & que dans un autre endroit il met ceux qui sont malades après des excès vénériens, dans le catalogue des personnes auxquelles il ne faut donner aucun purgatif, *parceque non seulement ils ne peuvent leur faire aucun bien, mais qu'au contraire ils peuvent leur faire du mal* (1). Ainsi c'est cette dernière règle qui doit être regardée comme générale; la première forme une exception, & une exception même qui paroît fondée sur une théorie dont l'erreur est reconnue aujourd'hui.

[1] De ratione victus in morbis acutis. *Foes-*
P. 405. 406.

& qui ne doit, par-là même, avoir aucune force.

On trouve dans la dissertation d'*Hoffman*, que j'ai déjà souvent citée, deux observations qui doivent rendre très circonspect sur l'usage de l'émétique; je les rapporterai l'une & l'autre. Un homme de cinquante ans s'étant livré pendant long-temps à des excès en femme, tomba dans la langueur, la maigreur, la consommation; sa vue diminua insensiblement, enfin il ne voyoit les objets que comme à travers un nuage: ce fut à cette époque qu'il prit un émétique, pour prévenir la fièvre qu'il craignoit, après un long usage de viande de cochon fumée: le remède lui fit enfler la tête, & le rendit totalement aveugle. Une prostituée publique, qui éprouvoit un obscurcissement dans la vûe toutes les fois qu'elle avoit commerce avec un homme, ayant pris un émétique, perdit entierement la vûe (1).

M. *Boerhaave* paroît avoir voulu indiquer les difficultés de la guérison, plutôt que les moyens de l'obtenir. „ Il y a peu d'espérance de guérison ;

(1) De morbis a nimia vener. §. 24. & 26.

„ le lait passe trop facilement ; l'exer-
 „ cice à cheval ne fait aucun bien à
 „ ces fortes de malades, & ils se plai-
 „ gnent que ces remedes les affoiblis-
 „ sent ; effectivement, l'exercice rend
 „ dans l'erreur de leurs songes, l'écou-
 „ lement de la semence plus abon-
 „ dant, & leur ôte en même temps
 „ leurs forces. Lorsque le jour repa-
 „ roît, ils ne quittent leurs lits que
 „ baignés de sueur, & affoiblis par le
 „ sommeil même ; ils ne peuvent sup-
 „ porter les aromatiques, dont les
 „ effets sont aussi dangereux. La seule
 „ ressource, dans ce cas, sont les bons
 „ aliments, un exercice modéré du
 „ corps, les bains des pieds, & les
 „ frictions faites avec précaution” (1).

Parmi les consultations de ce grand
 homme, que M. *de Haller* a ajoutées à
 l'édition qu'il en a procurée, il y en a
 une pour un homme qui s'étoit rendu
 tout à fait inepte aux plaisirs de l'a-
 mour. „ Un homme de trente ans s'est
 „ si fort affoibli les organes de la gé-
 „ nération, que le sperme s'écoule
 „ toutes les fois qu'il a quelque com-
 „ mencement d'érection, car elle n'est

(1) Instit. de Med. t. 7. p. 215.

„ jamais complete (1), & la semence
 „ n'est point lancée avec force, mais
 „ elle s'écoule goutte à goutte, ce qui
 „ le rend impuissant: il a la mémoire,
 „ l'estomac, les reins, les jambes to-
 „ talement affoiblis”.

M. *Boerhaave* répondit: „ Ces ma-
 „ ladies sont toujours extrêmement
 „ difficiles à guérir; elles ne se déclarent
 „ presque jamais que lorsque le
 „ corps affoibli fait que les remèdes
 „ restent sans effet. On peut essayer ce
 „ que produiront les suivants: 1°. un
 „ régime sec & léger, composé d'oi-
 „ seaux, de viande de bœuf, de mou-
 „ ton, de veau, de chevreau, rotie
 „ plutôt que bouillie; d'une petite
 „ quantité de bière excellente; de
 „ peu de vin, mais d'un vin très for-
 „ tifiant. 2°. Beaucoup d'exercice,
 „ augmenté peu à peu jusques à com-
 „ mencement de lassitude, & toujours
 „ à jeun. 3°. Des frictions, avec une
 „ flanelle parfumée de la fumée d'en-

(1) Ce symptôme est très fréquent parmi
 les personnes qui se sont épuisées, & il con-
 tribue à entretenir l'épuisement; la plus petite
 tentation produit un commencement d'érection
 qui est suivi d'un écoulement.

„ cens, sur les reins, le bas ventre, le
 „ pubis, les aines, le scrotum, faites
 „ régulièrement le soir & le matin.
 „ 4°. Il faut prendre de deux en deux
 „ heures, pendant le jour, une demi-
 „ drachme de l'opiat suivant,

„ ℞. *Terræ japon. dr. IV. opopanax.*
 „ *dr. V. cort. peruv. dr. VI. conj. rosar.*
 „ *rubr. unc. I. oliban dr. II. succ. acac.*
 „ *unc. ℥. syrup. Kerm. q. s. f. l. a. cond.*
 „ & l'on boira par-dessus demi once du
 „ vin médicinal.

„ ℞. *Rad cariophyll. mont. Pæn.*
 „ *mar, aa unc. I. cort. rad. cappar. ta-*
 „ *marisc. aa unc. I. ℥. lign. agalloch.*
 „ *veri unc. I. vin. gall. alb. libr. VI.*
 „ *f. l. a. vin. med.*”

J'espere, ajoutoit M. Boerhaave, que le malade sera guéri, après en avoir fait usage deux mois. Mais il ne voulut point s'en servir, & il mourut au bout de quelques semaines d'une dysenterie maligne. Quel eût été l'effet du remede? C'est ce qu'on ne peut pas deviner. M. Zimmerman m'a écrit, qu'il en avoit fait faire usage à un malade, pendant deux mois, sans aucun succès.

M. Hoffman indique les précautions

qu'il faut prendre, & les moyens qu'il faut employer. „ Il faut éviter tous les „ remedes qui ne conviennent pas aux „ personnes foibles, & qui peuvent „ affoiblir un corps déjà énérvé, tels „ font tous les astringents, ceux qui „ font trop rafraichissans, les satur- „ nins, les nitreux, les acides, & „ sur tout les narcotiques, ils nuisent „ tous dans le cas de cette espece, & „ malheureusement on ne laisse pas „ que d'en faire souvent usage.

„ Le but qu'on doit se proposer, „ c'est de rétablir les forces, & de „ rendre aux fibres le ton qu'elles ont „ perdu. Les remedes chauds, vola- „ tils, aromatiques, ceux qui ont une „ odeur forte & agréable, ne con- „ viennent pas ici, il ne faut que des „ alimens doux, & propres à répa- „ rer cette substance nutritive gélati- „ neuse, que les évacuations immo- „ dérées ont détruite : tels sont les „ bouillons forts de bœuf, de veau, „ de chapon, avec un peu de vin, „ de suc de citron, de sel, de noix „ muscade, & de cloux de girofle. On „ joint avec succès à cet usage celui „ des remedes qui favorisent la transf-

„ piration , & qui raniment le ton
 „ languissant des fibres.

Dans une autre consultation, pour un masturbateur, il ordonnoit de prendre tous les matins une mesure de lait d'ânesse, coupé avec un tiers d'eau de *Selter*.

Il seroit inutile de citer les préceptes ou les observations d'autres auteurs. Je me contenterai de rapporter un cas très utile, tel qu'il se trouve dans une these de M. *Weszpreni*, qui renferme quatorze observations toutes intéressantes (1).

W. Conybeare, âgé de trente ans,

(1) C'est la septieme observation. Cette the-
 se, bien digne d'être lue, se trouve, avec un
 très grand nombre d'autres petits ouvrages pres-
 que tous excellents, & introuvables partout ail-
 leurs, dans la belle collection de theses prati-
 ques, que M. *Haller*, qui desire l'avancement
 de la Médecine avec autant de zele que de
 discernement, s'est donné la peine de publier,
 sous ce titre, *Disputationes ad morborum his-
 toriam & curationem facientes*. Lausann. 1758.
 Le nom de l'éditeur est le garant du mérite de
 l'ouvrage, qui va devenir une des bases des bi-
 bliothèques de pratique. La piece que je cite
 est *Stephani Weszpreni observationes medicae*.
Trajecti 1756. Voyez t. 6. p. 804.

avoit depuis six ans la vue si obscurcie
 sans aucun vice apparent dans l'œil,
 qu'il voyoit tous les objets comme à
 travers d'un nuage épais. Il avoit été
 successivement dans les trois hôpitaux
 les plus célèbres de Londres, *S. Tho-*
mas, S. Barthelemi & S. Georges : en-
 fin, il y a deux ans qu'il se rendit dans
 le nôtre. Par-tout, après les autres re-
 medes, on avoit essayé si la salivation
 mercurielle pourroit le guérir de cette
 espece de goutte seraine. Les Médecins
 étoient lassés, & le malade entièrement
 découragé. L'interrogeant en particu-
 lier, & avec beaucoup de soin sur sa
 maladie, il me dit que, de temps en
 temps, il se sentoit mal tout le long de
 l'épine du dos, sur-tout quand il se
 courboit pour prendre quelque chose ;
 que ses jambes étoient si foibles, qu'il
 pouvoit à peine être debout une minute
 sans s'appuyer, autrement les jambes
 lui trembloient, & il avoit un vertige
 & un éblouissement ; que sa mémoire
 étoit si fort affoiblie, que quelque-fois
 il paroissoit stupide ; & je vis moi-
 même qu'il étoit extrêmement déchar-
 né. Tout cela me fit soupçonner que la
 goutte seraine pourroit bien n'être

qu'un symptome d'une maladie plus fâcheuse, & que le malade étoit attaqué d'une véritable consommation dorsale.

Je le sollicitai vivement à m'avouer s'il ne s'étoit jamais fouillé de l'abominable crime d'Onan, qui détruit entièrement les parties balsamiques du fluide nerveux. Après bien des délais, il avoua en rougissant. Je lui ordonnai de prendre le soir deux pilules mercurielles, dont chacune contenoit six grains de mercure doux, & le lendemain une once de sel purgatif, & de réitérer quatre fois dans quinze jours. Au bout de ce terme je le fis vivre, suivant l'ordonnance d'*Hippocrate* dans un cas semblable, uniquement de laitage pendant quarante jours. Dans le même tems il se faisoit frotter deux ou trois fois par semaine, en se couchant. A la fin de cette cure il revient de la campagne en beaucoup meilleur état que quand il étoit parti. Je lui conseillai ensuite le bain froid pendant trois semaines; il le prenoit à jeun, à huit heures du matin, de deux jours l'un. Pendant deux mois il prit deux fois par jour l'électuaire minéral & le

julep volatil, auxquels il joignoit les frictions & les bains de pied. Ces secours rétablirent si bien sa santé, qu'il vouloit reprendre l'exercice de sa profession qui étoit la boulangerie; mais je lui conseillai de se vouer à quelque autre, craignant que l'inspiration de la farine qui s'éleve en pétrissant ne formât, dans un estomac & dans une poitrine encore foibles, une colle dont les effets auroient pû être dangereux.

M. *Stehelin* soulagea la malade dont j'ai parlé, *sect. 2, p. 26*, par des bains fortifiants, la teinture de Mars de *Ludovic*, & des bouillons apéritifs.

Les principaux remedes de l'*Onania* sont des secrets qu'il s'est réservés. L'on voit en général, & cette observation est importante, qu'il n'employoit aucun évacuant, & que les roborants seuls en étoient la base, sous le nom de teinture fortifiante, *the strenthening tincture*, & de poudre prolifique, *the prolific powder*. Ils agissent sans que leur action produise aucun effet sensible; mais, ce sont les termes de l'auteur, ils *enrichissent*, ils *fortifient*, ils *nourrissent* les parties génitales de l'un

& de l'autre sexe; ils leur donnent une nouvelle force; ils favorisent la génération de la semence; ils relevent puissamment les forces d'une nature accablée (1); en un mot, comme tous les secrets, ils operent tout ce qu'on leur demande. Il y a un troisieme remede inconnu, sous le nom de potion restaurante, qui agit aussi très efficacement; & en effet, si l'on doit ajouter foi à tous les témoignages qui déposent en faveur de ces remedes, ils ont sans doute beaucoup de vertu. Outre ces trois *arcanes*, il donne quelques formules; l'une est une potion composée d'ambre, d'aromates, & de quelques autres remedes de la même classe; une seconde est un liniment composé d'huiles essentielles, de baumes, de teintures âcres: l'une & l'autre de ces compositions me paroissent trop stimulantes; & comme elles n'ont pour elles aucune expérience, j'en ô mets la description: il en indique deux autres qui paroissent plus convenables.

(1) Onania, p. 177.

Décoction.

℞. Flor. siccat. lamii [1] mpl. VI.
 radic. cyper. ℥ galang. aa unc. II. rad.
 bistort. unc. I. rad. osmund. regal. unc. II.
 flor. ros. rubr. mpl. IV. Ichthyocoll.
 unc. II.

Scissa tus. mixt. cum aquæ quart. VIII.
 ad quartæ part. evaporat. coquant. pour
 en prendre tous les jours un quart [2].

Injection.

℞. Saccari Saturni, vitriol alb. alum.
 rup. aa dr. i. aq. chalyb. fabror. pint.
 i. ꝯ. per dies decem igne arenæ digerantur :
 add. spir. vin. camphr. cochl. III.

On trouvera de très sages vues, applicables à la maladie dont je traite, dans un livre qui vient de paroître, intitulé : *Précis de Médecine pratique*, par M. LIEUTAUD, Médecin des En-

[1] Il ne désigne point l'espece, ce ne peut être que le *lamium album* white archangel, ou le *lamium maculatum*.

[2] Le quart Anglois est la même mesure que la pinte de Paris.

fants de France, qui, après s'être fait un nom distingué parmi les Anatomistes & les Physiologistes, vient de s'assurer, par cet ouvrage, un des premiers rangs parmi les Patriciens. Les chapitres relatifs à la consommation dorsale, sont ceux qui ont pour titre: *calor morbosus*, chaleur morbifique; maladie, pour le dire en passant, très fréquente, dont personne n'avoit parlé, que l'on traite souvent très mal, comme je m'en suis plaint ailleurs, & dont M. *Liénaud* a développé le premier les symptômes, la nature & le traitement; *vires exhaustæ*, l'épuisement; & *anemia*, qu'on peut traduire *le manque de sang*, chapitre très intéressant, qui est tout entier à l'Auteur.

M. *Lewis*, dont je n'avois point pu me procurer l'ouvrage avant l'impression de la première édition du mien, est celui de tous qui s'est le plus étendu sur la cure. J'ai eu le plaisir de voir que nous étions parfaitement dans les mêmes idées, & que nous employons les mêmes remèdes, sur-tout le kina & les bains froids, conformité qui me paroît prouver en faveur de la méthode

que nous avons suivie l'un & l'autre. Je ne rapporterai ici que les deux aphorismes qui renferment la substance de sa doctrine ; je me servirai de quelques passages de l'explication qu'il y ajoute, pour confirmer, dans la section suivante, ma propre pratique.

„ La cure de cette maladie, dit cet
 „ habile Médecin, dépend de deux ar-
 „ ticles ; ce qu'il faut éviter & ce qu'il
 „ faut faire : & les remedes n'ont au-
 „ cune efficace si l'on n'apporte pas
 „ une grande attention à tout ce qui
 „ regarde les choses non naturelles,
 „ ou toutes les branches du regime.
 „ Un air sain est de la plus grande im-
 „ portance. La diete doit être forti-
 „ fiante sans échauffer. Le sommeil
 „ ne doit pas être trop long, & il faut
 „ dormir à des heures convenables.
 „ L'on doit prendre un exercice modé-
 „ ré, sur-tout à cheval. Si les évacua-
 „ tions naturelles se font irrégulière-
 „ ment, il faut les mettre dans l'ordre.
 „ Le malade doit chercher à se distrai-
 „ re par la compagnie, ou par les plai-
 „ sirs innocents.

„ Tous les remedes doivent être tirés

» tirés de deux classes , les balsamiques
 » & les fortifiants [1] ».

Il recommande beaucoup , au lieu de thé , qui est toujours , dit - il , très nuisible aux nerfs , l'infusion de méhisse ou de menthe , en mettant dans chaque tasse une cuillerée d'une mixture balsamique composée de crème & de jaunes d'œufs battue ensemble avec deux ou trois gouttes d'huile de cannelle [2] , ce qui fait une boisson dont le palais & l'estomac s'accoutument très bien , comme j'ai eu occasion de le remarquer moi - même ; & ce remède est en effet véritablement balsamique & fortifiant : mais je placerai ici une remarque qui peut être utile , c'est que M. *Lewis* indique parmi les fortifiants qu'il conseille, les remèdes tirés du plomb [3] , & je me fais un devoir d'avertir , que malgré son autorité , & celle de quelques autres Médecins respectables , l'usage intérieur des préparations de plomb est un véritable poison , de l'aveu presque unanime de tous les Médecins ;

[2] A Practical Essay. p. 20 , 25 & 34.

[2] Sect. 10 , p. 27. Robuison consompt.
 p. 98.

[3] Ibid. p. 26 , 28. ,

j'en ai vû les effets le plus tristes ; & l'impudente imprudence des Charlatans ne fournit que trop d'occasions d'en observer de tels. Si on veut le conserver comme celui de quelques autres poisons , qu'au moins l'administration en soit réservée à ceux qui sont en état de connoître ses dangers & ses vertus , & qu'on ne l'indique pas sans précautions dans des ouvrages destinés au Public.

Je finirai cette section par la méthode que M. *Stork* emploie dans ces maladies ; elle est très simple , & très-efficace. En comparant toutes ces méthodes on verra qu'elles sont toutes fondées sur les mêmes principes ; qu'elles tendent au même but , & qu'elles emploient des moyens très ressemblants les uns aux autres , conformité qui fait l'éloge de la méthode , & inspire de la confiance. „ On commence , dit „ M. *Stork* , par les nourrir de bouillons succulents. Le riz , les gruaux „ d'avoine , ceux d'orge cuits avec du „ bouillon ou du lait , & le lait sont „ très utiles ; mais il faut observer „ d'en faire prendre peu & souvent. „ Si l'estomac étoit si fort affoibli, com-

„ me cela arrive quelquefois quand la
 „ maladie a fait de grands progrès,
 „ qu'il ne pût pas même soutenir ces
 „ aliments sans de grandes angoisses,
 „ il faut donner une nourrice au ma-
 „ lade, ce qui en a quelquefois tiré
 „ de l'état le plus fâcheux. On re-
 „ donne de la force & de l'action aux
 „ fibres relâchées, par l'usage d'un vin
 „ avec le fer, le kina & la cannelle :
 „ dès que le malade a assez de force
 „ pour se promener, il lui est extrê-
 „ mement utile d'aller dans un air de
 „ campagne très pur, ou de monta-
 „ gne [1] ”.

SECTION X.

Pratique de l'Auteur.

IL y a quelques maladies dans les-
 quelles il est difficile de démêler exac-
 tement la cause, & par-là même de
 déterminer l'indication, & de régler
 le traitement, mais qui se guérissent
 avec assez de facilité quand on est par-

[1] Medicus annuus, t. 2, p. 216.

venu à ce point ; il n'en est pas de même dans la consommation dorsale. L'on fait quelle est la maladie ; l'on en connoît la cause : c'est, comme le dit M. LEWIS, *une espece particuliere de consommation, dont la cause prochaine est une foiblesse générale des nerfs* : l'indication est aisée à former ; l'on ne peut pas être partagé par-là même sur l'essentiel du traitement ; mais souvent le meilleur traitement échoue ; c'est une raison de plus pour en fixer les détails avec exactitude. Le relâchement général des fibres, la foiblesse du genre nerveux, l'altération des fluides sont les causes du mal. Il depend de l'affoiblissement de toutes les parties ; il faut leur rendre leur force, c'est l'unique indication. Elle a ses subdivisions tirées des différentes parties affoiblies ; mais comme les mêmes remedes servent à les remplir toutes, il est inutile de les détailler ici ; elles l'ont été dans le cours de cet ouvrage.

Ceux qui ignorent parfaitement la Médecine, & qui en parlent cependant plus que ceux qui la savent, croiront qu'il est fort aisé de remplir cette indication, & qu'avec de bons aliments

& des cordiaux , dont nos boutiques abondent , on fortifie bien aisément ; de tristes expériences ont au contraire appris aux plus grands Médecins que rien n'étoit plus difficile.

Il est bien aisé, dit M. GORTER, *de diminuer les forces ; l'on n'a presque aucun secours pour les réparer* (1). On le comprendra aisément si l'on réfléchit que les aliments & les remèdes ne font autre chose que les instruments dont la nature se sert pour s'entretenir, réparer ses pertes, & remédier aux dérangements qui surviennent dans le corps. Et qu'est-ce que la nature ? *L'aggrégat des forces du corps distribuées harmoniquement.* C'est la force vitale distribuée respectivement dans les différentes parties. Quand les forces sont épuisées, c'est donc la nature qui est en défaut ; c'est l'architecte ouvrier qui ne fonctionne plus ; donnez-lui des matériaux tant que vous voudrez, il est hors d'état de les employer. Vous pouvez l'enterrer avec son bâtiment, sous la pierre, le bois & le mortier, sans qu'il se répare un seul pouce de muraille.

(1) De perspir. insens p. 504.

Il en est de même des maladies qui dépendent de la destruction des forces ; les aliments ne réparent point , & les remèdes n'agissent point. J'ai vû des estomacs si affoiblis , que les aliments n'y recevoient pas plus de préparation que dans un vaisseau de bois ; quelquefois ils s'y arrangent suivant les loix de leurs gravités spécifiques ; & quand enfin une nouvelle dose irrite l'estomac par son poids , on les voit ressortir successivement par un léger effort , très séparés les uns des autres. D'autres fois , par un plus long séjour , ils s'y corrompent , & on les vomit tels qu'ils seroient si on les eût laissé gâter dans un bassin d'argent ou de porcelaine. Que doit-on espérer des aliments dans des cas de cette espece ?

L'épuisement n'est pas aussi considérable dans tous : il en est dans lesquels les forces ne sont qu'affoiblies sans être totalement détruites ; il reste alors quelques ressources dans les aliments , & même dans les remèdes. Ce qui reste de la nature tire quelque parti des premières ; & les dernières doivent être de ceux qu'on a remarqués propres à ranimer ce principe d'action vitale qui s'é-

teint : ce sont les secours étrangers, dont on aide l'architecte, pour qu'il puisse travailler à son ouvrage, en dépensant le moins possible de ses forces ; c'est, d'autrefois, le coup d'éperon qu'on donne à un cheval foible, pour qu'il fasse un effort dans un mauvais pas. Mais qu'il faut d'habileté & de prudence pour savoir juger d'un coup d'œil la profondeur du borbier, la force de l'animal, & les comparer ! Si l'ouvrage est au-dessus de ses forces, ce coup d'éperon l'obligera, il est vrai, à un effort ; mais si cet effort ne peut pas le mettre au bon chemin, il ne fera que l'épuiser totalement.

La foiblesse produite par la masturbation offre une difficulté dans le choix des remèdes fortifiants, qui ne se présente pas dans d'autres cas ; c'est qu'il faut éviter avec le plus grand soin ceux qui, en irritant, pourroient réveiller l'aiguillon de la chair. C'est une loi de la mécanique animée, si différente de l'inanimée, & si peu soumise aux mêmes règles, que quand les mouvements s'augmentent, l'augmentation est plus considérable dans les parties qui en sont le plus susceptibles : ce sont,

chez les masturbateurs, les parties génitales ; c'est donc dans ces parties que l'effet des remèdes irritants se manifestera le plus sensiblement ; & les suites dangereuses de cet effet ne peuvent rendre trop circonspects sur les moyens qu'on emploie. Quels peuvent-ils donc être ? C'est ce que j'examinerai après avoir détaillé le régime. Je suivrai, dans ce détail, la division ordinaire des six choses non naturelles, l'air, les aliments, le sommeil, les mouvemens, les évacuations naturelles, & les passions.

L'air.

L'air a sur nous l'influence que l'eau a sur les poissons, & même une beaucoup plus considérable. Ceux qui savent à quel point cette première influence s'étend, qui n'ignorent pas que les gourmets connoissent non-seulement la rivière, mais encore l'endroit de la rivière où un poisson a été pris, & qu'ils distinguent,

Lupus hic, Tiberinus, an alto
Captus hiet ? pontefne inter jactatus, an amnis
Ostia sub Tusci ?

Ceux.

Ceux - là , dis - je , sentiront combien il importe pour les malades de respirer un air plutôt qu'un autre. Ceux qui sont entrés une fois en leur vie dans une chambre qu'on habite sans l'aérer ; ceux qui auront cotoyé des marais dans les chaleurs , habité dans des lieux bas entourés d'eminences de tous côtés ; ceux qui auront passé d'une ville peuplée dans la campagne , qui auront respiré l'air au lever du soleil ou à midi , avant ou après une pluie ; tout ces gens là , dis - je , comprendront comment l'air peut influer sur la santé.

Temperie cœli corpusque animusque juvatur.

Ovid.

Les foibles ont plus besoin du secours d'un air pur , que les autres ; c'est un remede qui agit , (& c'est peut être le seul) , sans le concours de la nature , sans employer ses forces ; il est par - là même de la plus grande importance de ne pas le négliger. Celui qui convient le mieux à une atonie générale , c'est un air sec & tempéré : un air humide , un air trop chaud sont pernicieux. Je connois un malade de cette espece que les grandes chaleurs jettent dans un

épuisement total, & dont la santé varie en été, suivant l'alternative des jours plus ou moins chauds. Un air trop froid est beaucoup moins à craindre, & cela doit nécessairement être ainsi : la chaleur relâche les fibres déjà trop lâches, & dissout les humeurs déjà trop fondues; le froid, au contraire, remédie à ces deux maux. Quand les Caribes sont attaqués de paralysie, à la suite de ces terribles coliques convulsives auxquelles ils sont sujets, lorsqu'on ne peut pas les envoyer aux bains chauds qu'on trouve dans le nord de la Jamaïque, on se contente de les envoyer dans quelque endroit plus froid que leur pays; & ce seul changement d'air opère toujours très favorablement. Un autre qualité essentielle de l'air, c'est qu'il ne soit point chargé de particules nuisibles; qu'il n'ait point perdu, par son séjour dans des lieux habités, cette espèce de qualité vivifiante qui en fait toute l'efficace, & qu'on pourroit appeller l'esprit vital, aussi nécessaire aux plantes qu'aux animaux : & tel est l'air qu'on respire dans une campagne bien aérée & jonchée d'herbes, d'arbres & d'arbrisseaux. Que le mala-

de , dit *Aretée* (1) , demeure auprès des prés , des fontaines & des ruisseaux ; les exhalaisons qui en émanent , & la gaieté que ces objets inspirent , fortifient l'ame , animent les forces , & rétablissent la vie. L'air de la Ville , sans cesse inspiré & expiré , continuellement rempli d'une foule de vapeurs ou d'exhalaisons infectes , réunit les deux inconvéniens d'avoir moins de cet esprit vital , & d'être chargé de particules nuisibles. Celui de la campagne possède les deux qualités opposées ; c'est un air vierge , & un air imprégné de tout ce qu'il y a de plus volatil , de plus agréable , de plus cordial dans les plantes , & de la vapeur de la terre qui , elle-même , est très salubre. Mais il seroit inutile de se choisir une demeure dans un bon air , si on ne le respiroit pas ; l'air des chambres , si on ne le renouvelle pas continuellement , est à peu près le même dans toutes : ce n'est presque pas en changer que de passer d'une chambre fermée en ville dans une chambre fermée à la campagne. L'on ne jouit de toute la

(1) De curat. acutor , l. 2. c. 3. p. 102.

salubrité d'une atmosphère saine qu'en pleins champs. Si les infirmités ou la foiblesse ne permettent pas de s'y transporter, l'on doit renouveler plusieurs fois par jour l'air de la chambre, non pas en ouvrant simplement une porte ou une fenêtre, ce qui le renouvelle peu, mais en faisant passer dans la chambre un torrent d'air frais, en ouvrant tout à la fois dans deux ou trois endroits opposés. Il n'y a aucune maladie qui n'exige cette précaution; mais alors il convient de soustraire le malade à une trop grande impression, ce qui est toujours très aisé.

Il est aussi extrêmement important de respirer l'air du matin: ceux qui s'en privent pour rester dans une atmosphère étouffée entre quatre rideaux renoncent volontairement au plus agréable & peut-être au plus fortifiant de tous les remèdes. La fraîcheur de la nuit lui a rendu tout son principe vivifiant; & la rosée qui s'évapore peu-à-peu, après s'être chargée de tout le baume des fleurs sur lesquelles elle a séjourné, le rend véritablement médicamenteux. L'on nage au milieu d'une essence de plantes

qu'on inspire continuellement , & dont rien ne peut suppléer le bon effet. Le bien être , la fraîcheur , la force , l'appétit qu'on sent pendant le reste du jour , en est une preuve à la portée de tout le monde , plus forte que tout ce que je pourrois ajouter. J'en ai vû encore très récemment les effets les plus sensibles sur quelques personnes valétudinaires , sur celles sur-tout qui étoient hypocondriaques ; elles éprouvoient , de la maniere la plus marquée , que si elles humoient l'air au lever du soleil , elles se sentoient beaucoup plus gaies le reste du jour ; & ceux qui le passoient avec elles n'auroient pas pû se tromper à cette marque sur l'heure de leur lever. L'on sent combien cet effet est important pour les malades de la consommation dorsale : qui sont si souvent hypocondriaques. Le retour de la gaieté démontre seul d'une façon invincible un amandement général dans la santé.

Les aliments.

L'on doit être guidé dans le choix des alimens , par ces deux regles ; 1°. ne

prendre que des aliments, qui, sous un petit volume, contiennent beaucoup de nourriture, & qui se digerent aisément. C'est l'aphorisme de *Sanctorius*; *Coitus immoderatus postulat cibos paucos & boni nutrimenti* (1). 2°. Eviter tous ceux qui ont de l'âcreté. Il est important de rendre à l'estomac toutes ses forces; & rien ne détruit plus la force des fibres animales qu'une extension forcée; ainsi, si l'on dilatoit l'estomac par la quantité des aliments, on l'affoibliroit journellement: d'ailleurs, s'il est trop rempli, les personnes foibles éprouvent un état de malaise, d'angoisse, de foiblesse & de mélancolie, qui augmente tous leurs maux. L'on prévient ces deux inconvénients, en choisissant des aliments tels que je les ai indiqués, & en n'en prenant que peu à la fois, mais fréquemment. Il est essentiel qu'ils puissent donner aisément ce qu'ils ont de nutritif. L'estomac n'est pas en état de digérer ce qui se digere difficilement: son action extrêmement languissante, seroit totalement détruite par des aliments, ou

(1) Sect. 6. aph. 22.

trop durs , ou propres à diminuer ses forces.

L'on peut , sur ces principes , former le catalogue de ceux qui conviennent dans ce cas , & de ceux qu'on doit exclure. Dans la dernière classe sont toutes les viandes naturellement dures & indigestes , telles que celles de cochon ; toutes celles de vieilles bêtes ; celle que l'art a durci au moyen du sel & de la fumée , préparation qui les rend en même temps âcres ; toutes celles qui sont trop grasses ; les autres graisses quelconques , qui relâchent les fibres de l'estomac , diminuent l'action déjà trop foible des sucs digestifs , restent indigestes , disposent à des obstructions , & acquièrent par leur séjour , un caractère d'âcreté , qui , irritant continuellement , donne de l'inquiétude , des douleurs , de l'insomnie , de l'angoisse , de la fièvre. Il n'y a rien , en un mot , dont les personnes qui ne digerent pas , doivent se garder avec plus de soin que des choses grasses. Les pâtes non fermentées , sur tout quand elles sont pêtries avec des graisses , sont une autre espèce d'aliment très fort au-dessus des forces d'un mau-

vais estomac. Les herbes potageres , en produisant des gonflemens qui le distendent , & qui gênent en même-temps la circulation dans les parties voisines , sont également nuisibles , tels sont généralement toutes les especes de choux , les légumes à cosse , & ceux qui ont un goût & une odeur extrêmement âcres , dernière qualité qui les rend nuisibles , indépendamment des flatuosités.

Les fruits , qui sont si salutaires dans les maladies aiguës & inflammatoires , dans les obstructions , sur-tout dans celles du foie & dans plusieurs autres maladies , ne conviennent jamais dans ces cas ; ils affoiblissent , ils relâchent , ils énervent les forces de l'estomac ; ils augmentent la dissolution du sang déjà trop aqueux ; mal digérés , ils fermentent dans l'estomac & dans les intestins , & cette fermentation développe une quantité étonnante d'air , qui produit des distensions énormes qui dérangent absolument le cours de la circulation. J'ai vu cet effet être si considérable chez une femme , pour avoir mangé trop de fruits rouges , vingt-quatre jours après une couche très heu-

reuse, que le ventre étoit tendu au point de devenir livide ; elle étoit dans l'affoupiissement, & son pouls presque imperceptible. Les fruits laissent aussi dans les premières voies, un principe acide, propre à occasionner plusieurs accidens fâcheux ; ainsi il faut presque entièrement s'en priver. Les jardinages crus, le vinaigre, le verjus ont les mêmes inconvéniens, & méritent la même exclusion.

Quoique le catalogue des aliments défendus soit long, celui des aliments permis l'est encore davantage. Il comprend toutes les viandes d'animaux jeunes, nourris dans de bons endroits, & bien nourris : telles sont sur-tout celles de veau, de jeune mouton, de jeune bœuf, de poulet, de pigeon, de poulet d'Indes, de perdreau. Les alouettes, les grives, les cailles, les autres gibiers, sans être absolument interdits, ont cependant des inconvéniens qui ne permettroient pas d'en faire un usage journalier. Le poisson est dans le même cas.

L'on doit non seulement choisir les viandes avec soin, il faut encore les préparer convenablement. La meil-

leure façon, c'est de les rôtir à un feu doux qui conserve leur suc, & qui ne les dessèche pas; ou de les cuire lentement dans leur propre jus. Celles qu'on fait bouillir avec beaucoup d'eau donnent au bouillon tout ce qu'elles ont de succulent, & restent incapables de nourrir; souvent elles ne font que des fibres charnues dénuées de leurs sucs, & chargées d'eau, également insipides au goût, & indigestes à l'estomac. Il est très ordinaire de voir des personnes foibles, fort éloignées de tout soupçon de friandise, qui ne peuvent point en manger sans sentir que leur estomac souffre. Plus les viandes sont tendres, moins elles soutiennent cette préparation, qu'on devrait réserver, quant aux malades, pour tirer des viandes dures ce qu'elles ont de nourrissant.

Quelques soins qu'on donne à la préparation de la viande, il est des personnes qui ne peuvent pas la digérer: on est réduit à ne leur en donner que le jus qu'on exprime après les avoir fait médiocrement cuire; mais comme il se corrompait très aisément, il faut y joindre un peu de pain, & une petite dose de jus de citron, ou un peu de

vin : un tel mélange est tout ce qu'on peut employer de plus nourrissant. Quelques écrevisses cuites & écrasées dans le bouillon en relevent le goût, & le rendent peut-être encore plus fortifiant ; mais elles ont le double inconvénient d'être un peu échauffantes, & de rendre le bouillon plus susceptible d'une prompte corruption ; ainsi il faut être sur ses gardes à ces deux égards. Le pain & le jardinage n'ont pas l'avantage de réunir beaucoup de nourriture sous un petit volume ; mais leur usage, sur-tout celui du pain, est absolument indispensable, pour prévenir, non-seulement le dégoût que l'usage d'un régime tout animal ne manqueroit pas de produire, mais encore la putridité qui en seroit une suite, si on ne le mêloit pas de végétaux. Sans cette précaution l'on verroit bientôt éclore dans les premières voies l'alcali spontané, & tous les désordres qu'il peut entraîner. J'ai vu les plus grands accidents produits par ce régime, chez des personnes foibles à qui on l'avoit ordonné. Un des symptômes les plus ordinaires est l'altération : ils sont obligés de boire, & la boisson les affoiblit, d'ailleurs,

elle se mêle difficilement avec les humeurs , parceque ce mélange dépend de l'action des vaisseaux , qui est très languissante ; & si par un malheur , très ordinaire chez ceux qui ne prennent que peu de mouvement , l'action des reins diminue , les liquides passent dans le tissu cellulaire , & forment d'abord des œdemes , & enfin des hydro-pisies de toutes les especes.

L'on prévient ces dangers en mariant toujours le régime végétal avec l'animal. Les meilleures herbes sont les racines tendres , & les herbes chicoracées , les cardes & les asperges. Il y en a d'autres qui , quoique fort tendres , incommovent , parcequ'ils rafraichissent trop ; ils amortissent la force de l'estomac.

Les graines farineuses , préparées & cuites en crème avec du bouillon de viande , sont un aliment qui n'est point à mépriser ; il réunit ce qu'il y a de plus nourrissant dans les deux regnes , & le mélange prévient le danger de chaque aliment donné seul ; le bouillon empêche la farine de s'aigrir , la farine empêche le bouillon de pourrir. L'on s'apperçoit aisément , en lisant

les observateurs avec un peu de réflexion, que les maladies sont plus malignes dans le nord de l'Europe que dans sa partie moyenne, cela ne viendrait-il point de ce que l'on y mange plus de viande & moins de végétaux?

Ce que j'ai dit plus haut des fruits n'empêche pas, quand l'estomac conserve encore quelques forces, qu'on ne puisse de temps en temps s'en permettre une petite quantité, des mieux choisis pour l'espece de la maturité; les plus aquex sont ceux qui conviennent le moins.

Les œufs sont un aliment du genre animal, & un aliment extrêmement utile; ils fortifient beaucoup, & se digerent aisément, moyennant qu'ils ne soient que peu ou point cuits; car dès que le blanc est durci il ne se dissout plus, il devient pesant, indigeste & ne separe pas; c'est alors l'aliment des estomacs qui digerent trop, & non de ceux qui ne digerent point. La meilleure façon de les manger, c'est de les avaler en sortant de la poule sans coc-tion, ou de les manger à la coque après les avoir seulement plongé trois ou quatre fois dans l'eau bouillante, ou

délayés dans du bouillon chaud qui ne bouille pas.

Enfin une dernière espèce d'aliment c'est le lait; il réunit toutes les qualités qu'on desire; il n'a aucun des inconvénients qu'on craint. C'est le plus simple, le plus facile à assimiler, celui qui répare le plus promptement; tout préparé par la nature, on ne risque point de le gâter par la préparation artificielle; il nourrit comme le jus de viande, & n'est point susceptible de putridité; il prévient l'altération; il tient lieu d'aliment & de boisson; il entretient toutes les sécrétions; il dispose à un sommeil tranquille; en un mot il est propre à remplir toutes les indications qui se présentent dans ce cas, & M. Lewis l'a vû produire les meilleurs effets (1). Pourquoi donc ne l'emploie-t-on pas toujours, & ne le substitue-t-on pas à tous les autres aliments? par une raison qui lui est particulière, qui en dénature souvent l'effet, & qui fait qu'il en produit quelquefois un très différent de celui qu'on espéroit & qu'on avoit lieu d'attendre.

(1) Pag. 27.

Cette raison , c'est l'espece de décomposition à laquelle il est sujet. Si la digestion n'en est pas prompte, s'il séjourne trop long-tems dans l'estomac, ou si, sans y séjourner long-tems, il y trouve des matieres propres à hâter cette decomposition, il éprouve les changements que nous lui voyons subir sous nos yeux: la partie butireuse, la caséuse & la séreuse se séparent; le petit lait occasionne quelquefois une diarrhée prompte, d'autrefois il passe par les voies urinaires ou par la transpiration sans nourrir: les autres parties, si elles réstent dans l'estomac, ne tardent pas à le molester, à occasionner des malaises, des gonflements, des nausées, des coliques; si l'on ne s'en sent pas incommodé d'abord, c'est qu'elles passent dans les intestins, où elles peuvent, il est vrai, séjourner un certain temps sans nuire sensiblement, mais elles y acquierent une âcreté singuliere, & au bout d'un certain temps elles produisent des accidents que le délai n'a pas rendu moins dangereux; & l'on peut établir comme une loi qui doit rendre extrêmement circonspect quand on ordonne le lait dans des cas graves;

que si c'est l'aliment dont la digestion est la plus aisée, c'est aussi celui dont l'indigestion est la plus fâcheuse. L'on a vû plus haut les difficultés que M. *Boerhaave* trouvoit dans son usage; mais quelque grandes qu'elles soient, les avantages qu'on peut en retirer sont assez considérables pour qu'on cherche tous les moyens possibles de les surmonter, & heureusement il y en a. L'on peut les ranger sous deux classes; les attentions de régime, & les remèdes. Je renverrai l'examen de ceux-ci à un des articles suivans.

Les attentions de régime sont, premièrement, le choix du lait: pour quelque espece qu'on se détermine, la femelle qui le fournit doit être saine & bien conduite. En second lieu, il faut éviter pendant qu'on le prend, tous les aliments qui peuvent l'aigrir, & tels sont tous les fruits, tant crus que cuits, & en général tout ce qui a de l'acidité. Troisièmement, il faut le prendre dans des temps fort éloignés des autres aliments; il n'aime aucun mélange: 4°. n'en prendre que peu à la fois; 5°. avoir l'estomac, le bas-ventre & les jambes extrêmement au

chaud, & sur-tout, 6°. (sans cette précaution toutes les autres seroient très inutiles), se moderer extrêmement sur la quantité des aliments même les mieux choisis. L'on ne doit, pendant qu'on prend le lait, donner aucun travail à l'estomac; la plus petite surcharge, la plus légère indigestion y laisse un principe de corruption qui corrompt sur-le-champ le lait, & du plus sain des aliments peut faire un poison quelquefois violent, & au moins toujours très nuisible.

Quel lait mérite la préférence? Pour répondre à cette question, je n'entre-rai point dans l'examen des différentes sortes de lait, ce seroit prolonger mon ouvrage par un hors d'œuvre; l'on a là-dessus plusieurs secours, & peut-être point de meilleur qu'une Dissertation, aujourd'hui fort rare, de feu M. *d'Ap- ples*, Docteur en Médecine, & Professeur en Grec & en Morale dans cette Academie (1). L'on n'emploie presque plus aujourd'hui que celui de femme, d'anesse, de chevre & de vache.

(1) ΓΑΛΑΚΤΟΛΟΓΙΑΣ tentamen, &c.
Basle 1707.

Chacun a ses qualités différentes ; c'est la comparaison de ces qualités & indications qu'offre la maladie qui doit déterminer le choix qu'on fait de l'un ou de l'autre. Il y a peu de cas dans lesquels celui de vache ne puisse pas tenir lieu de tous les autres. L'on croit généralement celui de femme plus fortifiant, c'est l'idée des plus grands Maîtres ; mais l'on appuie cette opinion sur un fondement ruineux, qui est l'usage qu'elle fait de viandes, sans réfléchir que dans le même tems on donne la préférence à celui d'une robuste paysanne qui n'en mange point, ou du moins très-peu, & qui ne vit que de pain & de végétaux. Je crois cependant qu'on pourroit l'essayer avec succès ; les belles cures opérées par son usage ne laissent aucun doute sur son efficacité : mais il a un inconvénient qui lui est particulier, c'est qu'il doit être pris immédiatement au mamelon qui le fournit ; c'est une précaution dont *Galien* a déjà connu la nécessité, & en se moquant de ceux qui ne veulent pas s'y astreindre, il les renvoie *comme des ânes au lait d'ânesse* : mais le vase n'exciteroit-il point des desirs

qu'on cherche à amortir, & ne seroit-on point exposé à voir renouveler l'avanture du Prince dont *Capivaccio* nous à conservé l'histoire ? On lui donna deux nourrices ; le lait produisit un si bon effet, qu'il les mit à même de lui en fournir de plus frais au bout de quelques mois, s'il se trouvoit en avoir besoin.

L'on croit que le lait d'ânesse est le plus analogue à celui de femme ; mais qu'on me permette de le dire, c'est une assertion d'opinion plus que d'expérience. Il est le plus séreux, & par-là même le plus relâchant ; c'est une erreur funeste de le croire le plus fortifiant. Des observations journalières démontrent le contraire, & prouvent que non seulement il n'est pas le plus efficace, mais que peut-être il est le moins. Je n'en ai pas toujours vu de bons effets, je ne suis pas le seul : *il me semble*, m'écrivoit M. DE HALLER, *que ce lait d'ânesse fait rarement ce qu'on lui demande.* L'inutilité est un bien grand défaut dans un remède sur lequel on fonde la guérison des maladies les plus graves. M. Hoffman le conseilloit dans les cas où il y avoit

tout à la fois épuisement & cupidité (1).

Avant que de quitter ce qui regarde les aliments, je dois finir par le conseil d'*Horace*, c'est de ne pas faire des mélanges ;

— — — — nam variæ res
 Ut noceant homini credas, memor illius escæ,
 Quæ simplex olim sederit ; at simul assis
 Miscueris elixa, simul conchylia turdis,
 Dulcia se in bilem vertent, stomachoque tu-
 multum
 Lenta feret pituita.

L'on sent, sans qu'il soit besoin d'insister sur ce conseil, combien il est impossible que des aliments très différents subissent dans le même temps une digestion parfaite. Ce mélange est une des causes qui ruinent les santés les plus fortes, & qui tuent les foibles ; ils ne peuvent l'éviter avec trop de soin.

Une autre attention également nécessaire, & presque également négligée, c'est une mastication exacte ; c'est un secours dont les estomacs les plus

(1) Ibid. §. 32.

vigoureux ne peuvent pas se passer longtemps sans décheoir sensiblement , & sans lequel les foibles ne font que la digestion la plus imparfaite. Il faut avoir beaucoup observé pour s'imaginer jusqu'à quel point il importe à la santé de mâcher soigneusement. J'ai vû les maux d'estomac les plus rebelles, & les langueurs les plus invétérées se dissiper par cette seule attention. J'ai vû d'un autre côté des personnes bien portantes tomber dans les infirmités, quand leurs dents endomagées ne leur permettoient plus qu'une mastication imparfaite, & ne recouvrer leur santé que quand, après la perte totale de leurs dents, les gencives acquéroient cette dureté qui les met à même d'en faire les fonctions.

Tant de détails, tant de précautions & de privations sont exprimés dans un vers de M. *Procope*,

Vivre selon nos loix, c'est vivre misérable.

Mais peut-on trop payer la santé? Qu'on est bien dédommagé des sacrifices qu'on lui fait, par le plaisir d'en

jouir, par les agréments qu'elle repand sur tous les moments de la vie. *Sans la santé*, dit HIPPOCRATE, *on ne peut jouir d'aucun bien; les honneurs, les richesses & tous les autres avantages sont inutiles* (1). D'ailleurs, ces sacrifices sont bien moindres qu'on ne le croit. Je puis citer plusieurs témoins à qui, des les premiers jours, il n'en a plus rien coûté de renoncer à la variété & à la faveur des mets recherchés, pour se remettre au régime simple. C'est celui qu'indique la nature; & qui plait aux organes bien constitués. Un palais sain, qui a toute la sensibilité qu'il doit avoir, ne peut goûter que les mets simples: les composés, les apprêts lui sont insoutenables, & il trouve dans les aliments les moins favorables une faveur qui échappe aux organes émoussés: ainsi ceux qui y reviennent pour leur santé, par raison & avec quelque dégoût, doivent être sûrs qu'à mesure qu'ils recouvreront cette santé, ils trouveront dans ces aliments des délices qu'ils n'y soupçonnent pas. Une oreille fine démêle

(1) De diæta acut. l. 3, c. 12. Foës. 369.

cette légère différence entre deux tons qui échappe à une oreille moins sensible; il en est de même des nerfs des organes du goût: quand ils sont exquis ils apperçoivent les plus légères variétés des saveurs, & ils y sont sensibles; les buveurs d'eau en trouvent qui les flattent autant que le Falerne le plus exquis, & d'autres qui ne valent pas les vins de Brie. Enfin, quand on n'auroit pas l'espérance de suivre avec plaisir un régime, (il est aisé de s'accommoder de celui que j'ai indiqué), la satisfaction de sentir qu'en s'y soumettant on remplit un devoir, feroit un motif bien pressant, une récompense bien flatteuse pour ceux qui connoissent le prix du bien être avec soi-même.

Les boissons sont une partie du régime presque aussi importante que les aliments.

L'on doit s'interdire toutes celles qui peuvent augmenter la foiblesse & le relâchement, diminuer le peu de forces digestives qui restent, porter de l'âcreté dans les humeurs, & disposer le genre nerveux à une mobilité déjà trop considérable. Toutes les eaux

chaudes ont le premier défaut ; le thé les réunit tous ; le café a les deux derniers , aussi l'on doit s'en priver avec la plus grande rigueur. L'Auteur d'un ouvrage au-dessus des éloges , & dont ceux qui s'intéressent pour les progrès de la médecine attendent la continuation avec la plus grande impatience , a fait du danger de ces liqueurs un tableau bien propre à en dégouter ceux qui les prennent avec le plus de plaisir (1).

Les liqueurs spiritueuses, qui paroissent au premier coup d'œil pouvoir convenir en ce qu'elles operent précisément le contraire que l'eau chaude, dont réellement elles diminuent le danger si l'on y en joint une petite quantité, ont d'autres grands inconvénients qui doivent les faire rejeter, ou au moins restreindre à un usage extrêmement rare. Leur action est trop violente & trop passagere ; elles irritent

(1) M. Thiery, Auteur anonyme de la *Médecine expérimentale*, p. 335.

Quand on publie un ouvrage de ce prix, on ne doit, ni croire qu'on fera long-temps inconnu, ni craindre d'être dévoilé. Le moment où nous l'aurons complet fera une époque considérable dans l'histoire de la Médecine.

tent plus qu'elles ne fortifient ; & si quelquefois elles fortifient , la foiblesse qui succede est plus grande qu'avant leur usage ; elles donnent d'ailleurs aux papilles de l'estomac une dureté qui leur ôte ce degré de sensibilité nécessaire pour avoir appétit , & elles ôtent aux liqueurs digestives ce degré de fluidité qu'elles doivent avoir pour aider cette sensation ; aussi les buveurs de liqueurs ne la connoissent point. *Les personnes* , dit l'Auteur illustre que je viens de citer , *qui boivent tous les jours des liqueurs après le repas , dans la vue de remédier aux vices des digestions , ne pourroient gueres mieux s'y prendre , si elles vouloient venir à bout du contraire , & détruire les forces digestives.*

La meilleure boisson est une eau de source très pure , mêlée avec partie égale d'un vin qui ne soit ni fumeux , ni acide ; le premier irrite sensiblement le genre nerveux , & produit dans les humeurs une raréfaction passagere , dont l'effet est de distendre les vaisseaux pour les laisser ensuite plus lâches , & d'augmenter la dissolution des humeurs ; le second affoi-

blit les digestions, irrite, & procure des urines trop abondantes qui épuisent les malades. Les meilleurs vins sont ceux qui ont moins d'esprit & de fel, plus de terre & d'huile, ce qui forme ce qu'on appelle les vins moëlleux; tels sont quelques vins rouges de Bourgogne, du Rhône, de Neufchâtel, & un petit nombre dans ce pays; les vieux vins blancs de Grave, ceux de Pontac bien choisis, les vins d'Espagne, de Portugal, ceux des Canaries; & dans les endroits où l'on peut en avoir, ceux de Tokai, supérieurs peut-être à tous les vins du monde en salubrité comme en agrément. Pour l'usage ordinaire il n'en est point de préférables à ceux de Neufchâtel.

Dans les endroits où l'on n'a pas de bonne eau ou peut la corriger en la filtrant, en la ferrant ou en y faisant infuser quelques aromates agréables, tels que la canelle, l'anis, l'écorce de citron.

La bière ordinaire est nuisible. Le *Mum*, qui est proprement un extrait de grain aussi nourrissant que fortifiant, peut être d'un grand usage; riche d'esprits, il ranime autant que le vin, &

nourrit davantage; il peut tenir lieu de boisson & d'aliments.

Parmi les boissons utiles, l'on doit ranger le chocolat, qui appartient peut-être à plus juste titre à la classe des aliments; le cacao renferme en lui-même beaucoup de substance nutritive, & le mélange du sucre & des aromates prévient ce qu'il pourroit avoir de nuisible comme huileux. *Le chocolat au lait*, dit M. LEWIS, *pris à une dose qui ne puisse pas surcharger l'estomac, est un excellent déjeuner pour les personnes en consommation.* Je connois un enfant de trois ans qui étoit au dernier degré de cette maladie, abandonné de son Médecin, & que sa mere rétablit en ne lui donnant que du chocolat à petites doses, mais souvent; & il est vrai qu'on ne peut trop recommander cet aliment à quelques personnes foibles (1). Il en est plusieurs auxquelles il nuiroit infiniment.

Une attention générale, c'est qu'on doit éviter la quantité de boisson quelconque; elle affoiblit les digestions en relâchant l'estomac, en noyant les sucs digestifs, & en précipitant les aliments

(1) Tab. dorsal. f. 9.

avant qu'ils soient digérés : elle relâche toutes les parties, elle dissout les humeurs, elle dispose à des urines ou à des sueurs qui épuisent. J'ai vû des maladies produites par l'atonie, diminuer considérablement sans autre secours que le retranchement d'une partie de la boisson.

Le sommeil.

Ce que l'on peut dire sur le sommeil se réduit à trois articles ; sa durée, le temps de le prendre, & les précautions nécessaires pour jouir d'un sommeil tranquille.

Dès qu'on est adulte, sept heures de sommeil, ou tout au plus huit, suffisent à tout le monde ; il y a du danger à dormir davantage, & à être plus long-temps au lit ; cela jette dans les mêmes maux qu'un excès de repos. Si quelqu'un pouvoit s'y livrer plus long-temps, ce seroient ceux qui se donnent beaucoup de mouvement, & de mouvements vifs pendant le jour ; mais ce n'est point ceux-là qui le font, ce font au contraire ceux qui menent la vie la plus sédentaire : ainsi il ne faut jamais passer ce terme,

à moins qu'on ne soit parvenu à ce point de foiblesse qui ne laisse pas les forces nécessaires pour être long-temps levé; en ce cas il faut l'être le plus qu'il est possible. *Moins on dort, dit M. LEWIS, plus le sommeil est doux & fortifie.*

Il est démontré que l'air de la nuit est moins salulaire que celui du jour, & que les malades foibles sont plus susceptibles de ses influences le soir que le matin; il faut donc consacrer au sommeil, pendant lequel nous sommes bornés à une très petite parcelle de l'athmosphère qu'également nous ne pouvons pas éviter de corrompre, le temps où l'air est le moins sain, & celui où l'usage d'un air moins sain nous feroit plus nuisible; ainsi il faut se coucher de bonne heure, & se lever matin: c'est un précepte si connu, qu'il y a peut-être de la trivialité à le rappeler; mais il est si négligé, l'on paroît en sentir si peu la conséquence, qui est infiniment plus grande qu'on ne croit, qu'il est très permis de le supposer inconnu, & de le rappeler en insistant sur son importance, surtout pour les personnes valétudinaires.

Si l'on se couche à dix heures, & l'on ne doit jamais se coucher plus tard, ce sont les termes de M. LEWIS, on doit se lever en été à quatre ou cinq heures, in hiver à six ou sept. Il est absolument nécessaire, ajoute-t-il, de défendre aux personnes atteintes de cette maladie, de se laisser aller à rester dans le lit le matin. Il voudroit même qu'on prît l'habitude de se lever après son premier sommeil, & assure que quelque pénible que cette coutume pût être dans les commencements, elle deviendroit bientôt aisée & agréable (1). Plusieurs exemples prouvent la salubrité de ce conseil. Il y a plusieurs personnes valétudinaires qui se sentent très bien au réveil d'un premier sommeil doux & profond, & qui se trouvent dans un grand malaise, si elles se laissent aller à se rendormir: elles sont aussi sûres de passer bien le jour, si, quelque heure qu'il soit, elles se levent après ce premier sommeil, que de le passer désagréablement si elles se livrent au second.

Le sommeil n'est tranquille que

(1) Pag. 30.

quand il n'y a aucune cause d'irritation, ainsi l'on doit chercher à les prévenir : trois attentions des plus importantes font, 1°. de n'être pas dans un air chaud, & de n'être ni trop ni trop peu couvert; 2°. de n'avoir pas froid aux pieds en se couchant, accident très ordinaire aux personnes foibles, & qui leur nuit par plusieurs raisons; l'on doit à cet égard observer exactement la regle d'HIPPOCRATE, *dormir dans un endroit frais, & avoir soin de se couvrir* (1); & 3°. ce qui est encore plus important, de n'avoir pas l'estomac plein : rien au monde ne trouble le sommeil, ne le rend inquiet, douloureux, accablant, comme une digestion pénible dans la nuit. L'abattement, la foiblesse, le dégoût, l'ennui, l'incapacité de penser & de s'occuper le lendemain en font la suite inévitable.

----- Vides ut pallidus omnis
 Cœnâ defurgat dubiâ ? quin corpus onustum
 Hesternis vitiis animum quoque degravat unâ
 Atque affligit humo divinæ particulam auræ.

Hor.

Rien au contraire ne contribue plus

(1) Epidem. l. 6. sect. 4. aph. 14. Foës. 1180.

H iv

efficacement à procurer un sommeil doux, tranquille, continu, & qui recommande, qu'un souper léger. La fraîcheur, l'agilité, la gaieté du lendemain en font les suites nécessaires.

Alter, ubi dicto citiùs curata sopori
Membra dedit, vegetus præscripta ad munia
furgit. *Ibid.*

Le temps du sommeil, dit avec bien de la raison M. Lewis, est celui de la nutrition, & non de la digestion; aussi il exige dans ses malades la plus grande sévérité pour le souper; il leur défend, & jamais défense plus légitime, toute viande le soir; il ne leur permet qu'un peu de lait & quelques tranches de pain, & cela deux heures avant que de se coucher, afin que la première digestion soit finie avant que de se livrer au sommeil. Les *Atlantes*, qui ne connoissoient point la diète animale, qui ne mangeoient jamais rien de ce qui avoit eu vie, étoient fameux par la tranquillité de leur sommeil, & ignoroient ce que c'est que songer.

Les mouvements.

L'exercice est d'une nécessité absolue ; il coûte aux personnes foibles d'en prendre, & si elles ont du penchant à la tristesse, il est très difficile de les déterminer à se mouvoir ; rien n'est cependant plus propre à augmenter tous les maux qui viennent de foiblesse, que l'inaction ; les fibres de l'estomac, des intestins, des vaisseaux, sont lâches ; les humeurs croupissent par-tout, parceque les solides n'ont pas la force de leur imprimer le mouvement nécessaire ; il naît des stases, des engorgements, des obstructions, des épanchements ; la coction, la nutrition, les sécretions ne se font point ; le sang reste aqueux, les forces diminuent, & tous les symptômes du mal augmentent. L'exercice prévient tous ces maux en augmentant la force de la circulation ; toutes les fonctions se font comme si l'on avoit des forces réelles, & cette régularité dans les fonctions ne tarde pas à en donner : ainsi l'effet du mouvement est de suppléer les forces, & de les rétablir. Un autre de ses avantages indépendant de l'augmentation de circulation, c'est

qu'il fait jouir d'un air toujours nouveau. Une personne, qui ne se remue point, gâte bientôt celui qui l'environne, & il lui nuit : une personne en action en change continuellement. Le mouvement peut souvent tenir lieu de remèdes ; tous les remèdes du monde ne peuvent pas tenir lieu de mouvement.

La fatigue des premiers jours est un écueil contre lequel le foible courage de plusieurs malades échoue ; mais s'ils avoient celui de surmonter ce premier obstacle, ils sentiroient que c'est véritablement le cas *où il n'y a que les premiers pas qui coûtent*. J'ai été étonné moi-même de voir à quel point ceux qui n'avoient pas été rebutés acqueroient des forces par l'exercice. J'ai vû des personnes, qui étoient fatiguées de faire le tour d'un jardin, parvenir en quelques semaines à faire jusqu'à deux lieues de chemin, & se trouver dans le bien être au retour.

L'exercice à pied n'est pas le seul favorable ; celui qu'on prend à cheval vaut même beaucoup mieux pour les personnes extrêmement foibles, ou pour celles qui ont les viscères du bas

ventre & la poitrine endommagés ; dans une plus grande foiblesse encore , celui d'une voiture est à préférer , pourvu qu'elle ne soit pas trop douce. Quand la saison ne permet pas de sortir , on doit se donner du mouvement dans la maison , ou par quelque occupation un peu pénible , ou par quelque jeu d'exercice , tel que le volant qui exerce également tout le corps.

Le retour de l'appétit , du sommeil , de la gaieté sont les suites ordinaires du mouvement ; mais il faut avoir la précaution de ne pas prendre jamais un exercice un peu fort aussi-tôt après le repas , & de ne pas manger quand on a chaud après l'exercice ; on doit le prendre avant le repas , & se reposer quelques moments avant que de manger.

Les évacuations.

Les évacuations se dérangent avec les autres fonctions , & leur dérangement augmente le désordre de la machine ; il est important d'y faire attention afin d'y remédier de bonne heure. Les évacuations , qui exigent principalement nos soins , sont les selles , les

urines , la transpiration & les crachats. La meilleure façon de les maintenir ou de les ramener au point où elles doivent être , c'est de s'astreindre aux préceptes que j'ai donnés sur les autres objets du régime ; quand on est exact , les évacuations , dont le plus ou le moins de régularité est le baromètre du meilleur ou du plus mauvais état des digestions ; se font assez régulièrement. Celle qu'il est le plus important de favoriser comme la plus considérable , c'est la transpiration , qui se déränge très aisément chez les personnes foibles. On l'aide en faisant froter la peau très régulièrement avec une vergette ou une flanelle ; quand elle est très languissante , on n'a pas de plus sûr moyen pour la ranimer que d'avoir tout le corps couvert immédiatement de laine. L'on doit éviter d'être trop habillé , dans la crainte de suer , ce qui nuit toujours à la transpiration ; les couloirs forcés restent plus foibles , & s'acquittent moins bien ensuite de leurs fonctions ; l'on doit éviter de l'être trop peu , ce qui arrête également toute évacuation cutanée. La partie , que tout le monde , & les personnes foibles plus que les au-

tres, doivent tenir le plus chaudement, c'est les pieds; l'on ne négligeroit pas cette précaution si aisée, si l'on favoit à quel point elle intéresse la conservation de toute la machine. Le fréquent froid des pieds dispose aux maladies chroniques les plus fâcheuses: il y a un grand nombre de personnes sur lesquelles il produit promptement de mauvais effets; mais ceux sur-tout, qui sont sujets à des maux de poitrine, à des coliques ou à des obstructions, ne peuvent trop se prémunir contre ses dangers. Les Sacrificateurs, qui marchent toujours à pieds nuds sur les pavés du Temple, étoient souvent attaqués de violentes coliques.

La salive se sépare quelquefois très-abondamment chez les personnes foibles; le relâchement des organes salivaires les dispose à cette copieuse sécrétion; si les malades la crachent continuellement il en résulte deux maux, l'un qu'ils s'épuisent par cette évacuation; l'autre, que cette humeur si nécessaire à l'ouvrage de la digestion, qui, sans elle, ne s'opere qu'imparfaitement, lui manque & la rend par-là même pénible & mauvaise. J'ai fait

assez sentir les dangers d'une mauvaise digestion pour qu'il ne soit pas besoin d'insister plus long - tems sur ceux d'une évacuation qui la rend telle ; c'est par cette raison que M. *Lewis* défend absolument à ces malades de fumer : la fumigation, entr'autres inconvénients, disposant à une salivation abondante, par l'irritation qu'elle produit sur les glandes qui fournissent à cette sécretion.

L'inspiration ; qui se fait d'une personne à l'autre, & dont j'ai parlé plus haut, ne pourroit - elle pas être rappelée ici comme moyen de curation ? *Capivaccio* avoit cru utile de faire coucher son malade entre ses deux nourrices, & il est très - vraisemblable que l'inspiration de leur expiration contribua peut - être autant que le lait à rétablir ses forces. *Elidæus*, contemporain de *Capivaccio*, & Précepteur de *Forestus*, qui nous a conservé cette observation (1), conseilla à un jeune homme, qui étoit dans le marasme, le lait d'ânesse, & de coucher avec sa nourrice, qui étoit une femme extrêmement

(1) Observat. & Curat. l. 1, observ. 10, t. 1, p. 122.

saine & à la fleur de l'âge ; ce conseil réussit très bien, & on ne discontinua que quand le malade avoua qu'il ne pouvoit plus résister au penchant qui le portoit à abuser de ses forces revenues. On pourroit conserver un remède utile, & en prévenir le danger en ne mêlant pas les sexes.

Les passions.

L'on a vu plus haut l'étroite union de l'ame & du corps ; l'on a compris combien le bien-être de la première influoit sur le second ; l'on a vu les sinistres effets de la tristesse ; ainsi il est presque inutile d'ajouter qu'on ne peut trop éviter toutes les sensations disgracieuses de l'ame, & qu'il est de la dernière conséquence de ne lui en procurer que d'agréables dans toutes les maladies, & sur-tout dans celles qui, comme la consommation dorsale, disposent par elles-mêmes à la tristesse, tristesse qui par un cercle vicieux les augmente considérablement. Mais, & c'est une des difficultés du traitement, souvent les malades se complaisent à ce symptôme de leur mal, & l'on ne

peut pas les déterminer à faire des efforts pour les surmonter ; d'ailleurs il ne faut pas se faire illusion , & croire qu'il n'y a qu'à ordonner d'être gai , pour qu'on le devienne ; le rire ne se commande pas plus qu'il ne se défend , & l'on est aussi peu maître de s'empêcher d'être triste , que d'avoir un accès de fièvre , ou une rage de dents. Tout ce qu'on peut exiger des malades , c'est qu'ils se prêtent aux remèdes contre la tristesse , comme ils se prêteroient à d'autres ; ces remèdes sont moins la compagnie dans ce cas (nous avons vû qu'elle leur déplaisoit par des raisons particulières), que la variété des situations. Le changement continuel des objets forme une succession d'idées qui les distrait , & c'est ce qu'il leur faut. Rien n'est plus pernicieux aux personnes qui sont portées à se livrer à une seule idée , que le désœuvrement & l'inaction. Rien n'est sur-tout plus pernicieux à nos malades , & ils ne peuvent éviter avec trop de soin l'oïveté & l'abandon à eux-mêmes. Les exercices champêtres , les travaux de la campagne les distraient plus puissamment que bien d'autres. *M. Lewis* veut

qu'on ne voie , s'il est possible , que de
objets de son sexe :

Nam non ulla magis vires industria firmat
Quam venerem & cæci stimulos avertere a-
moris.

VIRG.

que les malades ne soient jamais abso-
lument seuls ; qu'on ne les laisse point
se livrer à leurs réflexions ; qu'on ne
leur permette ni lecture , ni aucune
occupation d'esprit ; ce sont autant de
causes , dit - il , qui epuisent les esprits ,
& qui retardent la cure. Je ne pense-
rois pas avec lui qu'on dût absolument
leur interdire toute lecture. On doit
leur défendre de lire long - tems de sui-
te , ne fût - ce qu'à cause de la foiblesse
de leur vue ; on doit leur défendre tou-
te lecture qui demanderoient de l'applica-
tion ; on doit leur interdire sévèrement
toutes celles qui pourroient rappeler à
leur souvenir des idées , à leur imagi-
nation des objets , dont il seroit à sou-
haiter qu'ils perdissent la mémoire ; mais
il en est qui , sans fixer beaucoup l'at-
tention , & sans pouvoir rappeler des
images dangereuses , les distraient a-

gréablement, & préviennent les dangers terribles d'un ennui désœuvré.

Les remedes.

Je suivrai le même ordre, que dans l'article précédent. J'indiquerai les remedes qu'on doit éviter avant que de parler de ceux qu'on doit suivre. J'ai déjà indiqué une premiere classe de ceux qu'on doit exclure; ce sont ceux qui irritent, les remedes chauds & volatils. Il y en a une seconde très opposée, & également nuisible, les évacuans. J'ai déjà dit que les sueurs, la salivation, les urines abondantes épui-
soient le malade. Je ne reparlerai pas de ces évacuations, l'on sent que tous les remedes qui les exciteroient doivent être bannis: il reste à examiner la saignée, & les évacuations des premieres voies. L'indication étant de redonner des forces, pour juger s'ils conviennent, il ne s'agit que de savoir si ces évacuations sont propres à la remplir. Je serai court. Il y a deux cas dans lesquels la saignée rétablit les forces, dans les autres elle les ôte; ou quand on a trop de sang, ce n'est pas le cas

des personnes en consommation ; ou quand le sang a acquis une densité inflammatoire qui, le rendant impropre à ses usages, détruit promptement les forces ; c'est la maladie des gens vigoureux, de ceux qui ont les fibres roides, & la circulation forte : nos malades sont précisément dans le cas contraire ; la saignée ne peut que leur nuire. *Toutes les gouttes de sang*, dit M. GILCHRIST, *sont précieuses aux personnes qui sont en consommation ; la force assimilante qui le repare est détruite, & ils n'en ont que ce qu'il leur faut pour soutenir la circulation très foiblement (1).* M. LOBB, qui a très bien approprié les effets des évacuations, est positif. *Dans les corps*, dit-il, *qui n'ont que la quantité de sang nécessaire, si on la diminue par les saignées ou par les autres évacuations, on diminue les forces, on trouble les sécretions, & on produit plusieurs maladies (2).* La façon dont M. Senac parle de la saignée lui donne encore plus sûrement l'exclusion dans ce cas. *Si la matiere dense ou rouge manque, les*

(1) On sea voyage, p. 117.

(2) A letter shewing what in the proper preparation of persons for inoculation, §. 4.

saignées sont inutiles ou pernicieuses ; on doit donc les interdire aux corps exténués, dont le sang est en petite quantité, ou a peu de consistance ; quand il ne sort des vaisseaux qu'une liqueur qui à peine peut donner de la couleur au linge ou à l'eau (1). L'on a vû que tel étoit l'état du sang des masturbateurs ; & c'est généralement celui des personnes foibles & valétudinaires. Que ceux qui travaillent à les guérir par la saignée, comparent leur méthode à ce précepte fondé sur la théorie la plus éclairée, & les observations pratiques les plus nombreuses & les mieux réfléchies ; ce sont les bases de l'ouvrage d'où je le tire, & qu'ils jugent des succès auxquels ils doivent s'attendre.

Les remèdes, qui évacuent les premières voies, fortifient, quand il se trouve dans ces parties, ou des amas de matières si considérables, que par leur masse elles gênent les fonctions de tous les visceres, ou quand il y a dans l'estomac & dans les premiers intestins des matières putrides dont

(1) Traité du cœur, l. 4, c. 1, §. 2, t. 11, p. 236.

l'effet ordinaire est une grande foiblesse. Dans ces cas-là on peut employer les évacuans, si rien ne les contr'indique, s'il n'y a point d'autres moyens de débarrasser les premières voies, ou s'il y a du danger à ne pas les évacuer promptement. Ces trois conditions se trouvent rarement chez les personnes qui sont dans un état de consomption, chez lesquelles la foiblesse & l'atonie des premières voies est une contr'indication toujours présente aux purgatifs ou aux émetiques. Il y a le plus souvent un autre moyen d'en procurer l'évacuation successive, c'est d'employer les toniques non astringents, tels sont un grand nombre d'amers qui, en redonnant du jeu aux organes, produisent le double bon effet de digérer ce qui peut l'être, & d'évacuer le superflu. Il y a enfin rarement du danger à ne pas les évacuer promptement; ce danger a lieu quelquefois dans les maladies aiguës; l'âcreté des matières que la chaleur augmente, & la prodigieuse réaction des fibres, peuvent occasionner des symptômes violents, qui n'ont jamais lieu dans les maladies de langueur, dans

lesquelles les évacuans proprement dits ne font par-là même jamais, à beaucoup près, aussi nécessaires, & font, comme je l'ai dit, très-souvent contr'indiqués. L'atonie, le manque d'action font la cause des amas, quand il s'en fait; qu'on les vuide par un purgatif, l'effet est dissipé, mais la cause qui l'a produit est considérablement augmentée; l'on a à réparer & le mal existant, & celui que le remède a fait; si l'on ne parvient pas à y remédier promptement, l'effet se reproduit plus vite qu'auparavant; & si l'on se laisse aller à employer de nouveau les purgatifs, on augmente une seconde fois le mal; l'on fait d'ailleurs contracter aux intestins une paresse qui les empêche de faire leurs fonctions; l'on parvient au point de ne plus avoir d'évacuations que par art; en un mot, les purgatifs, dans les embarras des premières voies chez les personnes foibles, ne produisent une diminution dans l'effet qu'en augmentant la cause; ne soulagent pour le moment qu'en empirant la maladie. On ne suit cependant que trop cette méthode; les malades l'aiment, elle

paroît plus prompte , & effectivement pourvu que la chute des forces ne soit pas trop considérable , ils se trouvent foulagés pour peu de jours ; le mal , il est vrai , revient , mais on aime mieux l'attribuer à l'insuffisance qu'à l'opération du remede , auquel on s'affectionne ; d'ailleurs les malades font pour le soulagement présent , & peu de Médecins ont le courage de s'y opposer ; il est cependant bien important , en médecine comme en morale , de savoir sacrifier le présent à l'avenir ; la négligence de cette loi peuple le monde de malheureux & de valétudinaires. Il seroit à souhaiter que l'on pût inculquer à tant de Médecins & à tant de malades le beau morceau qu'on trouve dans la pathologie de M. *Gaubius* , sur tous les maux que cet abus des purgatifs entraîne (1).

N'y a - t - il point de cas , dira - t - on , dans lesquels les émétiques & les purgatifs puissent être admis pour les malades dont je parle ? Sans doute il en est quelques - uns , mais très rares ; & il

(1) §. 484.

faut bien de l'attention pour ne pas se laisser tromper aux signes qui paroissent indiquer les évacuans , & qui souvent dépendent d'une cause qu'on doit attaquer par de tout autres remèdes. Je n'entrerai point dans le détail de ces distinctions, il seroit hors de place ; & il me suffit d'avoir averti que les évacuans devoient rarement avoir lieu dans cette maladie. M. *Lewis* croit qu'un émétique doux peut préparer utilement les premières voies pour les autres remèdes , mais il ne veut pas qu'on aille au - delà : plusieurs cas m'ont appris qu'on pouvoit & qu'on devoit très souvent s'en passer ; & j'ai rapporté plus haut deux observations de M. *Hoffman* qui prouvent tout le danger de ce remède. Sans expérience le seul bon sens persuade qu'un remède , qui donne des convulsions , doit peu convenir dans des maladies qui sont l'effet de convulsions réitérées.

C'est en combattant la cause qu'on détruit le mal ; pour peu qu'on en enleve chaque jour , on est sûr que l'effet disparoitra sans crainte de retour. Si l'on n'agit que sur l'effet , le travail
de

de chaque jour est non-seulement inutile au jour suivant, mais presque toujours nuisible.

Après avoir indiqué ce qu'on doit éviter, que doit-on faire? J'ai marqué plus haut les caractères que doivent avoir les remèdes; fortifier sans irriter. Il en est quelques-uns qui peuvent remplir ces deux indications; cependant le catalogue n'en est pas long, & les deux plus efficaces sont, sans contredit, *le kinkina* & *les bains froids*. Le premier de ces remèdes est, depuis près d'un siècle, regardé, indépendamment de sa vertu fébrifuge, comme l'un des plus puissants fortifiants, & comme calmant. Les Médecins modernes les plus célèbres le regardent comme spécifique dans les maladies des nerfs. L'on a vu qu'il entroit dans l'ordonnance de M. *Boerhaave* rapportée plus haut; & M. *Vandermonde* s'en est servi avec beaucoup de succès dans le traitement d'un jeune homme que des débauches en femme avoient jetté dans un état très fâcheux (1). M. *Lewis* le préfère à

(1) Recueil périodique d'observations de Médecine, &c. t. 6. p. 156. L'on trouve dans le second volume de ce même ouvrage la description

tous les autres remèdes, & M. *Stebelin*, dans la lettre dont j'ai déjà parlé plusieurs fois, dit qu'il le croit le plus efficace de tous.

Vingt siècles d'expériences exactes & raisonnées ont démontré que les bains froids possédoient les mêmes qualités. Le Docteur *Baynard* en a prouvé l'usage plus particulièrement dans les désordres produits par la masturbation & les excès vénériens, surtout dans un cas où, indépendamment de l'impuissance & d'une gonorrhée simple, il y avoit une si grande foiblesse, augmentée il est vrai par les saignées & les purgatifs, qu'on regardoit le malade comme au bord du tombeau (1).

M. *Lewis* ne craint pas d'affirmer encore plus positivement leur efficacité : *De tous les remèdes, dit-il, soit internes, soit externes, il n'y en a aucun qui égale les bains froids. Ils rafraichissent, ils fortifient les nerfs, & ils aident la transpiration plus efficacement qu'aucun remède intérieur ; bien ménagés ils sont plus efficaces dans la consommation dorsale d'une maladie produite par la même cause qui mérite d'être lue.*

(1) ΨΥΧΡΟΛΥΣΙΑ, or the history of cold bathing. p. 254. 281.

que tous les autres remèdes pris ensemble (1). L'on doit même remarquer que les bains froids ont, comme je l'ai déjà dit de l'air, un avantage particulier, c'est que leur action dépend moins de la réaction, c'est-à-dire des forces de la nature, que celle des autres remèdes; ceux-ci n'agissent presque que sur le vivant; les bains froids donnent du ressort même aux fibres mortes.

L'union du kinkina & des bains froids est indiquée par la partie de leurs vertus, ils opèrent les mêmes effets; & étant combinés ils guérissent des maladies que tous les autres remèdes n'auroient fait qu'empirer. Fortifiants, sédatifs, fébrifuges, ils redonnent les forces, diminuent la chaleur fébrile & nerveuse, & calment les mouvements irréguliers produits par la disposition spasmodique du genre nerveux. Ils remédient à la foiblesse de l'estomac, & dissipent très promptement les douleurs qui en sont la suite. Ils redonnent de l'appétit; ils facilitent la digestion & la nutrition, ils rétablissent toutes les sécretions, &

(1) p. 36.

sur-tout la transpiration, ce qui les rend si efficaces dans toutes les maladies catarrhales & cutanées; en un mot ils remédient à toutes les maladies causées par la foiblesse, pourvu que le malade ne soit attaqué ni d'obstructions indissolubles, ni d'inflammation, ni d'abcès ou d'ulcères internes, conditions qui n'excluent, même nécessairement ou presque nécessairement, que les bains froids, mais qui permettent souvent le kinkina.

J'ai vu il y a quelques années un étranger âgé de vingt-trois ou vingt-quatre ans, qui, dès sa plus tendre enfance, étoit tourmenté par des maux de tête cruels, & presque continus, vû la fréquence & la longueur des accès qui étoient toujours accompagnés d'une perte totale de l'appétit. Le mal avoit considérablement empiré par l'usage des saignées, des évacuans, des eaux purgatives, des bains chauds, des bouillons, & d'une foule d'autres remèdes. Je lui ordonnai les bains froids & le kinkina. Les accès devinrent en peu de jours plus foibles & beaucoup moins fréquents: le malade au bout d'un mois se crut presque radi-

calement guéri; la cessation des remèdes & la mauvaise saison renouvelèrent les accès, mais infiniment moins violemment qu'auparavant; il recommença la même cure au printemps suivant, & la maladie vint à être si légère, qu'il crut n'avoir plus besoin de rien. Je suis persuadé que les mêmes secours réitérés une ou deux fois le guériront radicalement.

Un homme de vingt-huit ans étoit désolé, depuis bien des années, par une goutte irrégulière qui se jettoit toujours à la tête, & occasionnoit des désordres effrayants sur le visage; il avoit consulté plusieurs Médecins, & essayé des remèdes de plusieurs espèces, & depuis peu un vin médicinal composé des aromates les plus pénétrants infusés dans le vin d'Espagne; tous, & sur-tout le dernier, avoient augmenté le mal; l'on avoit appliqué des vésicatoires aux jambes qui occasionnoient des symptômes violents, ce fut à cette époque que je fus demandé. Je lui conseillai une forte décoction de kinkina & de camomilles, qu'il continua pendant six semaines, & qui lui redonna plus de santé qu'il n'en avoit

eu depuis bien des années. Il seroit inutile de rapporter un plus grand nombre d'exemples, sur-tout étrangers à la matiere, pour prouver la vertu fortifiante de ces remedes si bien démontrée depuis long-temps, & dont tout indique l'usage dans cette maladie, usage dont les plus heureux succès ont confirmé l'utilité.

Quand j'ai employé le kinkina en forme liquide, j'ai ordonné la décoction d'une once avec douze onces d'eau, ou, suivant l'indication, de vin rouge, cuit pendant deux heures dans un vaisseau bien fermé, pour en prendre trois onces trois fois par jour. Je place les bains froids le soir, quand la digestion du diner est entièrement finie; ils contribuent à procurer un sommeil tranquille. J'ai vû un jeune masturbateur qui passoit les nuits dans l'insomnie la plus inquiete, & qui étoit baigné tous les matins dans des sueurs colliquatives; la nuit qui suivit le sixième bain, il dormit cinq heures, & se leva le matin sans sueur, & beaucoup mieux.

Le mars est un troisième remede, trop employé dans tous les cas de foi-

blesse , pour qu'il soit nécessaire d'insister sur son efficacité comme fortifiant ; comme il n'a rien d'irritant, il est extrêmement approprié à nos malades. On le donne ou en substance, ou en infusion ; mais la meilleure préparation ce sont les eaux martiales préparées par la nature , & sur-tout les eaux de Spa , l'un des plus puissants toniques qu'on connoisse , & un tonique qui, bien loin d'irriter, adoucit tout ce que les humeurs peuvent avoir de trop âcre. Les gommes , la myrrhe , les amers , les aromates les plus doux sont aussi d'usage. Ce sont les circonstances qui doivent décider sur le choix entre ces différents remèdes. Les premiers que j'ai indiqué méritent généralement la préférence ; mais il peut se trouver des cas qui en exigent d'autres ; on peut en général les choisir dans toute la classe des nervins , en prenant pour bouffole dans ce choix les précautions que j'ai indiquées plus haut. C'est une maladie de nerfs , on doit la traiter comme telle , & souvent on l'a fait , & on a réussi sans en connoître la cause ; il est vrai , & des observations incontestables me l'ont démontré , que

l'ignorance de cette cause, & par-là même la négligence des précautions qu'elle exige, a d'autres fois rendu infructueux les traitements les mieux indiqués en apparence, sans que les Médecins pussent pénétrer la cause de ce peu de succès.

J'ordonnai au jeune homme, dont le cas est décrit dans un fragment de ses lettres (p. 34), des pilules, dont la myrrhe faisoit la base, & une décoction avec le kinkina, qui eurent le plus heureux succès (1). *Je m'apperçois chaque jour, m'écrivoit-il seize jours après avoir commencé ces remèdes, du grand bien qu'ils me font; mes maux de tête ne sont plus ni si fréquents, ni si violents; je ne les ai plus que lorsque je m'attache trop, l'estomac va mieux, je n'ai plus que rarement les douleurs dans les membres. Au bout d'un mois sa guérison fut complète, à cela près*

(1) R. Myrrh. elect. unc. ꝑ. gum. galban. extr. trifol. fibr. terr. Japon. aa dr II. Sir. cort. aur. q. s. f. pil gr. III. sept, une heure avant le déjeuner, le diner & le souper, avec trois onces de la boisson. R. cort. peruv. unc. II. cort. rad. capp. unc. I. cinnam. acut. dr. II. limat. mart. in nodul. lax. unc. ꝑ. cum. aq. font. lib. II. ꝑ. l. a. f. decoct.

qu'il n'avoit pas , & n'aura peut-être jamais les forces qu'il auroit eues fans sa mauvaife conduite. L'échec, que la machine reçoit dans le temps de l'accroiffement, a des conféquences qui ne fe réparent point. Puisse cette vérité être bien imprimée dans l'esprit des jeunes gens; elle a été depuis peu fortement prêchée. *La jeunesse*, dit M. LINNÆUS, *est un temps important pour se former une santé robuste. Rien n'est plus à craindre que l'usage prématuré ou excessif des plaisirs de l'amour : il en naît des foiblesses dans la vue, des vertiges, la diminution de l'appétit, & même l'affoiblissement de l'esprit & de la raison. Un corps énérvé dans la jeunesse n'en revient plus; sa vieillesse est prompte & infirme, & sa vie courte (1).* Seize cents ans avant ce grand Naturaliste, *Plutarque*, dans son bel ouvrage sur l'éducation des enfans, avoit recommandé la formation de leur tempérament comme une chose extrêmement importante. *L'on ne doit*, dit-il, *négliger aucun des*

(1) Ce morceau est tiré d'une Dissertation de cet illustre Naturaliste, sur les fondemens de la santé; voyez *Mercuré Danois*. Juillet 1758. P. 95.

soins qui peuvent contribuer à l'élégance & à la force du corps (les excès dont je traite nuisent autant à l'une qu'à l'autre) car ajoute-t-il , le fondement d'une vieillesse heureuse , c'est une bonne constitution dans la jeunesse : la tempérance & la modération à cet âge sont un passeport pour vieillir heureusement(1).

A' l'observation précédente , dont le succès paroît dû au kinkina , j'en joindrai une autre dans laquelle les bains froids furent le principal remede. Un jeune homme d'un tempérament bilieux , instruit au mal dès l'âge de dix ans , avoit toujours été dès ce temps là foible , languissant , cacochyme ; il avoit eu quelques maladies bilieuses qui avoient eu beaucoup de peine à se guérir ; il étoit extrêmement maigre , pâle , foible , triste. Je lui ordonnai les bains froids , & une poudre avec la crème de tartre , la limaille & très peu de cannelle , dont il prenoit trois fois par jour. Dans moins de six semaines il acquit une force qu'il n'avoit jamais connu auparavant.

Un grand avantage des eaux de Spa & du kinkina , c'est que leur usage fait

(*) De puerorum institut. ch. 10.

passer le lait. Les eaux de Spa partagent cet avantage avec quelques autres eaux. L'on a vû plus haut que M. *Hoffman* ordonnoit le lait d'ânesse avec un tiers d'eau de Selter. M. de la *Mettrie* nous a conservé une belle observation de M. *Boerhaave*. Ce Duc aimable, je traduis mot à mot, s'étoit mis hors du mariage; je l'ai remis dedans par l'usage des eaux de Spa avec le lait (1).

La foiblesse de l'estomac qui rend la digestion trop lente, les acides, le peu d'activité de la bile, les engorgements dans les visceres du bas ventre sont les principales causes qui empêchent la digestion du lait, & qui n'en permettent pas l'usage. Les eaux qui remédient à toutes ces causes, ne peuvent qu'en faciliter la digestion; & le kinkina, qui remplit les mêmes indications, doit aussi se marier très bien au lait. L'on peut employer ces remedes, ou avant, pour préparer les voies, ce qui est presque toujours nécessaire, ou en même-temps.

(1) Supplement à l'ouvrage de *Pénélope* ch. p. 1. 35. Amabilis ille Dux se posuerat extra matrimonium; ego illum reposui intra.

Je rétablis parfaitement en 1753 un étranger qui s'étoit tellement épuisé avec une courtisane , qu'il étoit incapable d'aucun acte de virilité ; son estomac étoit aussi extrêmement affoibli ; & le manque de nutrition & de sommeil l'avoient réduit à une grande maigreur. A six heures du matin il prenoit six onces de décoction de kinkina à laquelle on ajoutoit une cuillerée de vin de Canarie : une heure après il prenoit dix onces de lait de chevre qu'on venoit de tirer , & auquel on ajoutoit un peu de sucre & une once d'eau de fleur d'orange. Il dinoit d'un poulet roti , froid , de pain & d'un verre d'excellent vin de Bourgogne avec autant d'eau. A six heures du soir il prenoit une seconde dose de kinkina ; à six heures & demi il entroit dans un bain froid , dans lequel il restoit dix minutes , & au sortir duquel il entroit dans son lit. A huit heures il prenoit la même quantité de lait ; il se levoit depuis neuf jusqu'à dix. Tel fut l'effet de ces remedes , qu'au bout de huit jours il me cria avec beaucoup de joie , quand j'entrai dans sa chambre , qu'il avoit recouvré le *signe extérieur*

de la virilité, pour me servir de l'expression de M. de Buffon. Au bout d'un mois il avoit presque entièrement repris ses premières forces.

Quelques poudres absorbantes; quelques cuillerées d'eau de menthe; souvent la seule addition d'un peu de sucre; quelques pilules avec l'extrait de kinkina peuvent aussi contribuer à prévenir la dégénération du lait. L'on pourroit aussi employer cette gomme, nouvellement introduite dans quelques endroits d'Angleterre, sous le nom de *gummi rubrum Gambiense*, & sur laquelle on trouve une petite dissertation dans l'excellente collection que publie la nouvelle Société de Médecins formée à Londres (1); elle fortifie, & elle adoucit: ce sont les deux grandes indications dans les maladies dont il est question.

Enfin, si quelque soin qu'on prît, il étoit impossible de soutenir le lait, on pourroit essayer le lait de beurre; je l'ai conseillé avec succès à un jeune homme pour lequel un principe d'hy-

(1) Medical observations and inquiries. I.
p. 36.

pocondrialgie me faisoit craindre le lait entier. Les bilieux le boivent avec plaisir, & s'en trouvent toujours bien; on doit le préférer au lait toutes les fois qu'il y a beaucoup de chaleur, un peu de fièvre, une disposition érépisplâteuse; & il est sur-tout d'un très grand usage, quand les excès vénériens produisent une fièvre aiguë, telle que celle dont mourut *Raphaël*. Malgré la foiblesse, les toniques nuiroient; la saignée est dangereuse; le fameux *Jonston*, mort Baron de *Zieheendorf*, il y a plus de quatre-vingts ans, l'avoit déjà défendue positivement dans ce cas (1); les cures trop rafraichissantes ne réussissent pas, comme *M. Vandermonde* le prouve, & comme je l'ai vû moi-même; mais le lait de beurre réussit très bien, pourvu qu'il ne soit pas trop gras. Il calme, il délaie, il adoucit, il désaltère, il rafraichit, & en même-temps il nourrit & il fortifie, ce qui est bien important dans ce cas, dans lequel les forces se perdent avec une promptitude dont on n'a point d'idée. *M. Gilchrist*,

(1) In febre ex venere cavendum à venæ sectione. Syntagma l. 1. tit. 2. c. 1.

qui ne fait pas grand cas du lait dans l'éthisie, loue extrêmement le lait de beurre dans la même maladie (1).

Dequís la dernière édition de cet ouvrage, faite il y a quatre ans, j'ai été consulté par plusieurs personnes énérvées : quelques-unes ont été entièrement guéries ; un assez grand nombre considérablement soulagées ; d'autres n'ont rien gagné ; & quand le mal est parvenu à un certain point, tout ce qu'on peut espérer c'est que les remédes arrêtent les progrès du mal : j'ai ignoré une partie des succès.

Le lait, dans presque toutes les cures, a été l'aliment principal ; le kinkina, le fer, les eaux martiales & le bain froid ont été les remédes. J'ai mis quelques malades entièrement au lait, d'autres n'en prenoient qu'une ou deux fois par jour.

Le malade, dont j'ai détaillé la maladie dans la Section V, où j'en ai promis le traitement, ne vécut pendant trois mois que de lait, de pain bien cuit, d'un ou deux œufs sortant du ventre de la poule, par jour, & d'eau frai-

(1) On sea voyage. p. 119.

che, au moment où on l'apportoit de la fontaine. Il prenoit du lait quatre fois par jour; deux fois au sortir du pis, sans pain, deux fois chauffé, avec du pain. Le remede étoit un opiat composé de kinkina, de conserve d'écorce d'orange, & de sirop de menthe. Il avoit l'estomac couvert avec un emplâtre aromatique; on lui frottoit tout le corps avec une flanelle tous les matins; il prenoit le plus d'exercice qu'il pouvoit à pied & à cheval, & sur-tout il vivoit beaucoup en plein air. Sa foiblesse & ses maux de poitrine m'empêcherent de lui conseiller les bains froids à cette époque. Le succès des remedes fut tel, que les forces revinrent, l'estomac se rétablit; il put au bout d'un mois faire une lieue de chemin à pied; les vomissements cessèrent entièrement; les douleurs de poitrine diminuerent considérablement, & il continue depuis plus de trois ans à être dans un état fort tolérable; il revint peu à peu aux aliments ordinaires, parcequ'il se dégoûta du lait.

Les parties génitales sont toujours celles qui recouvrent le plus lentement leurs forces, souvent même elles ne les

recouvrent point, quoique le reste du corps paroisse avoir recouvré les sien-
nes; l'on peut prédire à la lettre, dans
ce cas, que la partie qui a péché sera
celle qui mourra.

J'ai toujours trouvé plus de facilité
à guérir ceux qui se sont épuisés par
de grands excès en peu de temps, dans
l'âge fait, que ceux qui se sont épuisés
à la longue par des pollutions plus
rares, mais commencées dans la pre-
miere jeunesse, qui ont empêché leur
accroissement, & ne leur ont jamais
laissé acquérir toutes leurs forces. On
peut envisager les premiers comme
ayant eu une maladie très violente qui
a consumé toutes leurs forces; mais
les organes ayant acquis toute leur per-
fection, quoiqu'ils aient beaucoup souf-
fert, la cessation de la cause, les temps,
le régime, les remedes peuvent les réta-
blir. Les seconds n'ont jamais laissé
former leur tempéramment, comment
se rétabliroient-ils? Il faudroit que
l'art operât dans l'âge de la maturité ce
qu'ils ont empêché la nature d'opérer
dans l'enfance & dans la puberté: on
sent combien cet espoir est chimerique;

& les observations me prouvent tous les jours que les jeunes gens qui se font livrés à cet fouillure dans l'enfance, & à l'époque du développement de la puberté, époque qui est une crise de la nature, pour laquelle toutes ses forces lui sont nécessaires, l'observation me prouve, dis-je, que ces jeunes gens ne doivent point espérer d'être jamais vigoureux & robustes, & ils sont très heureux quand ils peuvent jouir d'une santé médiocre, exempté de grandes maladies & de douleurs.

Ceux qui ne se repentent que tard, dans un âge où la machine se conserve quand elle est bien montée, mais où elle ne répare que péniblement, ne doivent pas non plus avoir de grandes espérances : au-dessus de quarante ans il est rare de rajeunir.

Quand j'ordonne le kinkina avec du vin, je ne fais pas vivre uniquement de lait, mais je fais prendre le remede le matin, & du lait le soir. J'ai trouvé quelque malades pour lesquels il a fallu changer cet ordre : le vin pris le matin les faisoit constamment vomir.

Quand j'emploie les eaux minerales, j'en fais boire quelques bouteilles pures avant que de les mêler avec du lait.

Quand le mal est invétéré il dégénere ordinairement en cacochymie, & il faut commencer par la détruire avant que de travailler au rétablissement des forces : c'est dans ce cas que les évacuans sont quelquefois indispensablement nécessaires, & opèrent très efficacement. Les fortifiants, les nourriffants, le lait, ordonnés dans ces circonstances, jettent dans une fièvre lente, & le malade perd ses forces à proportion de l'usage qu'il en fait.

Quand des excès prompts jettent tout-à-coup dans des foiblesses si considérables, qu'on a lieu de craindre pour la vie du malade, il faut recourir aux cordiaux actifs, donner du vin d'Espagne avec un peu de pain, des bouillons succulents avec des œufs frais, mettre le malade au lit, & lui appliquer sur l'estomac des flanelles trempées dans du vin chauffé avec de la thériaque.

Dans le cas où les excès vénériens ont occasionné une fièvre aiguë, on ne

doit employer la saignée que quand elle est indiquée par la plénitude & la dureté du pouls; & il vaut mieux en faire deux petites qu'une grande. La décoction blanche, de l'eau d'orge avec un peu de lait; quelques prises de nitre, des lavements avec une décoction de fleurs de bon homme, quelques bains de pieds tièdes, & pour nourriture des bouillons de veau farineux, sont les remèdes véritablement indiqués, & ceux qui ont réussi très promptement dans les cas où je les ai employés.

Les symptômes demandent rarement un traitement particulier, & ils cedent au traitement général. On peut cependant joindre quelquefois les fortifiants externes aux fortifiants internes, quand on veut fortifier plus particulièrement une partie; & j'ai souvent conseillé, avec succès, des épithèmes, ou des emplâtres aromatiques sur l'estomac; & il n'est pas inutile d'envelopper les testicules dans une fine flanelle trempée dans quelque liquide fortifiant, & de les soutenir par l'usage d'un suspensoire.

L'on peut placer ici ce que dit M.

Gorter. „ J'ai quelquefois guéri la goutte
 „ te ferene occasionnée par des excès
 „ vénériens, en employant les forti-
 „ fiants internes, & des poudres nasa-
 „ les céphaliques qui, par l'irritation
 „ légère qu'elles produisoient, détermi-
 „ noient un plus grand afflux des esprits
 „ animaux sur le nerf optique (1).

Il seroit inutile d'entrer dans de plus grands détails sur la cure; quelque'étendue que je leur donnasse, ils ne pourroient jamais servir à guider les malades sans le secours d'un Médecin, pour lesquels ils seroient inutiles. Je me suis plus étendu sur le régime, parceque, quand le mal n'a pas fait de grands progrès, joint à la cessation de la cause, il peut seul opérer la guérison, & que chacun peut s'y astreindre sans aucun danger. Il ne me resteroit pour terminer cette partie, qu'à joindre la cure préservatoire; j'ai senti que cette article manquoit à la première édition de cet ouvrage, & que c'étoit un vuide essentiel. Un homme célèbre dans la République des Lettres par ses

(1) De perspir. insensib. p. 514. 515.

ouvrages, & plus respectable encore par les talents, ses connoissances & ses qualités personnelles, que par son nom & par les emplois qu'il remplit si dignement dans une des premières Villes de Suisse, M. *Ifelin*, Secrétaire d'Etat à Basle (il voudra bien me permettre de le nommer, m'a fait sentir ce vuide d'une manière bien polie. Je rapporterai le fragment de sa lettre avec d'autant plus de plaisir, qu'il marque précisément ce qu'il faudroit faire. Je souhaiterois, m'écrivit-il, de voir de votre main un ouvrage dans lequel vous expliquiez les moyens les plus sûrs & les moins dangereux, par lesquels les parents, pendant le tems de l'éducation, & les jeunes gens, lorsqu'ils sont abandonnés à leur propre conduite, pourroient le mieux se préserver de cette violence des desirs, qui les porte à des excès dont naissent des maladies si horribles, ou à des désordres qui troublent le bonheur de la société, & le leur propre. Je ne doute pas qu'il n'y ait une diète qui favorise particulièrement la continence; je crois qu'un ouvrage qui nous l'enseigneroit, joint à la description des maladies

produites par l'impureté, vaudroit les meilleurs Traités de morale sur cette matiere.

Il a fans doute bien raison ; rien ne feroit plus important que cette addition qu'il desire ; mais rien de plus difficile en la séparant des autres parties de l'éducation, non - seulement médicinale, mais morale. Pour traiter cet article à part, si l'on vouloit le traiter bien, il faudroit établir un grand nombre de principes, qui prolongeroient beaucoup trop ce petit ouvrage, & qui lui font d'ailleurs très étrangers. Quelques préceptes généraux, isolés des principes & des divisions nécessaires, non - seulement seroient peu utiles, mais pourroient même devenir dangereux ; ainsi il vaut mieux renvoyer ce traité, à faire partie d'un plus considérable sur les moyens de former un bon tempérament, & de donner aux jeunes gens une santé ferme, matiere qui, quoique traitée par d'habiles gens, n'est pas encore épuisée, tant s'en faut, & sur laquelle il y a une foule de choses extrêmement importantes à ajouter, aussi bien que sur les maladies de cet âge. Ainsi, malgré moi

je ne toucherai point ici cet article. Tout ce que je puis dire, c'est que l'oisiveté, l'inaction, le trop long séjour au lit, un lit trop mol, une diète succulente, aromatique, salée, vineuse, les amis suspects, les ouvrages licencieux, étant les causes les plus propres à porter à ces excès, on ne peut les éviter avec trop de soin. La diète est sur-tout d'une extrême importance, & l'on n'y fait pas assez d'attention. Ceux qui élevent les jeunes gens devroient avoir présente la belle observation de S. Jérôme : *Les forges de Vulcain, les volcans du Vésuve & le mont Olympe ne brûlent pas de plus de flammes, que les jeunes gens nourris de mets succulents & abreuvés de vin.* MENJOT, l'un des Médecins de Louis le grand, dès le milieu jusqu'à la fin du siècle dernier, parle de femmes que l'excès d'hypocras jetta dans une extase vénérienne. L'usage du vin & des viandes est d'autant plus fâcheux, qu'en augmentant la force des aiguillons de la chair, il affoiblit celle de la raison, qui doit leur résister. *Le vin & les viandes hébetent l'ame :* dit PLUTARQUE dans son *Traité du manger des viandes,*

viandes, ouvrage qui devoit être généralement lu. Les plus anciens Médecins avoient déjà connu l'influence du régime sur les mœurs; ils avoient l'idée d'une Médecine morale; & *Galien* nous a laissé sur cette matiere un petit ouvrage, qui est peut-être ce que l'on a de mieux jusqu'à présent. L'on sera convaincu, après l'avoir lu, de la réalité de sa promesse. „ Que ceux
 „ qui nient que la différence des ali-
 „ ments rend les uns tempérants, les
 „ autres dissolus; les uns chastes, les
 „ autres incontinents; les uns coura-
 „ geux, les autres poltrons; ceux-ci
 „ doux, ceux-là querelleurs; d'autres
 „ modestes, des derniers présomp-
 „ tueux; que ceux, dis je, qui nient
 „ cette vérité viennent vers moi,
 „ qu'ils suivent mes conseils pour le
 „ manger & pour le boire, je leur
 „ promets qu'ils en retireront de
 „ grands secours pour la philosophie
 „ morale; ils sentiront augmenter les
 „ forces de leur ame; ils acquerront
 „ plus de génie, plus de mémoire,
 „ plus de prudence, plus de diligence.
 „ Je leur dirai aussi quelles boissons,
 „ quels vents, quelle température de

„ l'air, quels pays ils doivent éviter,
 „ ou choisir (1)”. *Hippocrate, Platon, Aristote, Plutarque* nous avoient déjà laissé de très bonnes choses sur cette importante matière; & parmi les ouvrages qui nous restent du Pythagoricien *Porphyre*, ce zélé antichrétien du troisième siècle, il y en a un de *l'abstinence des viandes*, dans lequel il reproche à *Firmus Castricius*, à qui il l'adresse, d'avoir quitté la diète végétale, quoiqu'il eût avoué qu'elle étoit la plus propre à conserver la santé, & à faciliter l'étude de la philosophie; & il ajoute, depuis que vous mangez de la viande, votre expérience vous a appris que cet aveu étoit bien fondé. Il y a de très bonnes choses dans cet ouvrage.

Le préservatif le plus efficace, le seul infailible, c'est sans contredit celui qu'indique le grand homme qui a le mieux connu ses semblables, & toutes leurs voies; qui a vu non-seulement ce qu'ils font, mais ce qu'ils ont été, ce qu'ils devroient être, & ce qu'ils pourroient encore devenir; qui les a le plus véritablement aimés; qui a fait

(1) Quod animi mores corporis temperamēta sequantur, c. 9. *Charterius*, t. 5. p. 457.

les plus grands efforts en leur faveur ; qui s'est sacrifié pour eux, & qui en a été le plus cruellement persécuté. *Veillez avec soin sur le jeune homme, ne le laissez seul ni jour, ni nuit ; couchez tout au moins dans sa chambre. Dès qu'il aura contracté cette habitude, la plus funeste à laquelle un jeune homme puisse être assujetti, il en portera jusqu'au tombeau les tristes effets ; il aura toujours le corps & le cœur énervés. Je renvoie à l'ouvrage même pour lire tout ce qu'il y a d'excellent sur cette matière (1).*

La peinture du danger ; quand on s'est livré au mal, est peut-être le plus puissant motif de correction ; c'est un tableau effrayant, bien propre à faire reculer d'horreur. Rapprochons-en les principaux traits. Un dépérissement général de la machine ; l'affoiblissement de tous les sens corporels & de toutes les facultés de l'ame ; la perte de l'imagination & de la mémoire ; l'imbécillité ; le mépris, la honte, l'ignominie qu'elle entraîne après soi ; toutes les fonctions troublées, suspen-

(1) Voyez de l'Education, t. 2. p. 232. t. 3. p. 255. &c.

dues, douloureuses; des maladies longues, fâcheuses, bizarres, dégoutantes; des douleurs aiguës & toujours renaissantes; tous les maux de la vieillesse dans l'âge de la force; une ineptitude à toutes les occupations pour lesquelles l'homme est né; le rôle humiliant d'être un poids inutile à la terre; les mortifications auxquelles il s'expose journellement; le dégoût pour tous les plaisirs honnêtes; l'ennui, l'aversion des autres & de soi qui en est la suite; l'horreur de la vie, la crainte de devenir suicide d'un moment à l'autre; l'angoisse pire que les douleurs; les remords pires que l'angoisse, remords qui, croissant journellement, & prenant sans doute une nouvelle force, quand l'ame n'est plus affoiblie par les liens du corps, serviront peut-être de supplice éternel, & de feu qui ne s'éteint point; voila l'esquisse du sort réservé à ceux qui se conduiront comme s'ils ne le craignoient pas.

Avant que de quitter l'article du traitement, je dois avertir les malades, (& cet avis regarde également tous ceux qui ont des maladies chroniques, sur-tout quand elles sont accompa-

gnées de foiblesse), qu'ils ne doivent point espérer que l'on puisse réparer dans quelques jours des maux qui sont le produit des erreurs de quelques années. Ils doivent s'attendre aux ennuis d'une cure longue, & s'astreindre scrupuleusement à toutes les règles du régime; si quelquefois elles paroissent minutieuses, c'est parcequ'ils ne sont pas en état d'en sentir l'importance; & il faut qu'ils se répètent sans cesse que l'ennui de la cure la plus rigide est fort inférieur à celui de la maladie la plus légère. Qu'il me soit permis de le dire, si l'on voit des maladies curables qui ne guérissent point parcequ'elles sont mal traitées, l'on en voit aussi un grand nombre que l'indocilité du malade rend incurables, malgré les secours les mieux indiqués de la part du Médecin. *Hippocrate* exigeoit, pour mieux s'assurer du succès, que le malade, le Médecin & les assistans fissent également leur devoir: si ce concours étoit moins rare, les issues heureuses seroient plus fréquentes. *Que le malade, dit ARE'TE'E, soit courageux, & qu'il conspire avec le*

Médecin contre la maladie (1). J'ai vu les maladies les plus rebelles céder à l'établissement de cette harmonie; & des observations très récentes m'ont démontré que la férocité même des maladies cancéreuses cédoit à des cures ordonnées peut-être avec quelque prudence, mais sur-tout exécutées avec une docilité & une régularité dont les succès font l'éloge.

A R T I C L E IV.

Maladies analogues.

S E C T I O N XI.

Les pollutions nocturnes.

J'ai montré les dangers d'une évacuation trop abondante de semence par les excès vénériens & par la masturbation, & j'ai dit au commencement de cet ouvrage qu'elle se perdoit aussi par

(1) De diut. morb. l. 1. proëm. p. 27.

les pollutions nocturnes dans des songes lascifs, & par cet écoulement connu sous le nom de gonorrhée simple; j'examinerai brièvement ces deux maladies.

Telles sont les loix qui unissent l'ame au corps, que lors même que les sens sont enchainés par le sommeil, elle s'occupe des idées qu'ils lui ont transmises pendant le jour.

Res, quæ in vita usurpant homines, cogitant,
curant, vident,
Quæque aiunt vigilantes agitantque, ea si cui
in somno accidunt,
Minus mirum est. Acc.

Une autre loi de cette union, c'est que sans troubler cet enchainement des autres sens, ou, pour ôter toute équivoque, sans leur rendre la sensibilité aux impressions externes, l'ame peut dans le sommeil faire naître les mouvements nécessaires à l'exécution des volontés que les idées dont elle s'occupe lui suggerent. Occupée d'idées relatives aux plaisirs de l'amour, livrée à des songes lascifs, les objets qu'elle se peint produisent sur les organes de la génération les mêmes mouvements qu'ils y auroient produits pendant la

veille, & l'acte se consume physiquement, s'il se consume dans l'imagination. L'on fait ce qui arriva à *Horace* dans un des gîtes de son voyage à Brindes.

Hic ego mendacem stultissimus usque puellam
Ad mediam noctem expecto : somnus tamen
aufert

Intantum veneri : tum immundo somnia visu
Nocturnam vestem maculant, ventremque
supinum.

Ces organes, à leur tour, irrités les premiers ne réveillent quelquefois que l'imagination, & suscitent des songes qui se terminent comme les précédents. Ces principes servent à expliquer les différentes especes de pollutions.

La premiere est celle qui vient d'une surabondance de semence; c'est celle des gens à la force de l'âge, qui sont sanguins, vigoureux, chastes. La chaleur du lit venant à raréfier les humeurs, & la liqueur spermatique étant plus susceptible de raréfaction qu'une autre, les vésicules irritées entraînent l'imagination qui, dénuée des secours qui lui feroient voir l'illusion, s'y livre toute entiere; l'idée du coït en produit l'effet dernier, l'éjaculation.

Dans ce cas cette évacuation n'est point une maladie, c'est plutôt une crise favorable, un mouvement qui débarrasse d'une humeur qui, trop abondante & trop retenue, pourroit nuire; & quoique quelques Médecins, qui n'ajoutent foi qu'à ce qu'ils ont vu, l'aient nié, il n'en est pas moins vrai que cette liqueur peut, par son abondance, produire des maladies différentes du priapisme ou de la fureur utérine.

Qu'on me permette une courte digression sur cette question; elle n'est pas étrangère à mon sujet.

A femine retento, multos produci morbos memorat Galenus (1) & exemplum in historia monstrat. Ille novit virum & mulierem quibus hujusmodi erat natura qui præ viduitate à libidinis usu abstinentes, torpidi, pigrique facti sunt. Homo cibi cupiditatem amisit, atque ne exiguam quidem ciborum partem concoquere potuit; ubi verò se ipsum cogendo, plus cibi ingerebat, protinùs ad vomitum excitabatur, mœstus etiam apparebat, non solum has ob causas, sed etiam (ut melancholici solent) ci-

(1) De locis affectis. l. 6. c. 5. *Charter*, t. 7. p. 519.

trà manifestam occasionem : mulier verò præter cætera mala , nervorum quoque distentione vexabatur. Verùm hi quàm celerrimè liberati sunt, ad pristinam consuetudinem reversi. Dùm Montis - Pessulani eram , observationem verè persimilem vidi. Mulier valens , quadragesimum ætatis suæ annum complens , exiguo post tempore vidua ; quæ antea cum viri concubitu gauderet, hoc omninò post obitum ejus fuerit privata , incidit tam violenter in affectu hysterico ut deficere viderentur actiones sensuum ; cum nullum remedium in ea accessus tolerare potuerat, nisi titillatio partium genitalium (veluti per coitum usu venire solet). Indè agitabatur toto corpore , & à copiosa pollutione feminis evacuabatur ; quo facto liberata est mulier à molestiâ suâ.

Aliam observationem Zacutus refert (1) : ex eadem causâ patiebatur puella ; quæ ex intervallis paroxysmo ita convellebatur, ut accedente difficili respiratione, tota convulsa, sine sensu ullo, oculis distortis, nimio dentium strigore præcedente cum linguâ tremulâ, animam efflare videretur. Cui cum plurima auxilia quæ in hac accessione utilia

(1) Prax. admirand. l. 2. obs. 85.

sunt, non juvarent, pessaria ex acri confecta, utero applicanda curavit, ex quorum admotione, titillatione & fervore quodam in utero concitato, copiosum semen excernens, ab accessione sævâ superstes remansit.

Historiam monialis Hofmannus enarrat, quæ ob eandem causam, ab eadem evacuatione, aliquoties paroxysmum solvebat.

Homines duo, inquit Zacutus, quum concubitu quo antea creberimè utebantur, privarentur, in gravissima damna incurrere: alter in otio & mollitie educatus cum tabi esset propinquus, à coitu cum cessarit, huic sensim & sine sensu umbilicus intumuit. Nuptus, & ad concubitum reversus, sanitatem recuperavit. Alter verò nobilissimus, adeò erat coitûs studio deditus, ut lassatus, & debilis cogereetur hâc de causâ ad tempus lecto quiescere. Ecce post sex menses, nausæa correptus, vertigine concutitur, & post paucos dies epilepsiâ sævâ opprimitur. Ab accessione auxiliorum ope levatus, medicorum præsidia expostulat. Hi, sympathicam epilepsiam à vitio ventriculâ subortam rati tonum, & ventriculum à

vitiosis humoribus expurgant, & roborant; sed frustra. Nam malo ferocius infestante, post paucas horas velut sideratus extinctus est. Dissecto corpore, nullum vitium in stomacho, cerebro reliquisque partibus inventum, præterquam in cavitate vasis semen in penem deferentis & ulceribus sordidis, ab hac virulentâ substantiâ retentâ concretis.

Dom. Zindel (1) dissertationem Basileæ publicavit, jam quindecim ab hinc annis, ubi observationes morborum à femine retento acri productis in unum colligit quæ lectu non indignæ sunt.

Hic subjici potest quæ Dom. Sauvages dixit, de mulierum castitate, quæ pudori litant, sed tantâ veneris cupiditate incenduntur, & eò ardentius ac miserabilius flignant, quò ardorem suum tegunt accuratiùs, indè mœror, agrypnia, anorexia, macies, pollutiones frequentes. Ille celebris Medicus puellam novit hujuscemodi quæ ad senis putidi & inficeti pedes prostata & acerrimè suam calamitatem deplorans, intereà hisce invitis feminis profluviiis erat obnoxia, à duobus annis his miseris cruciata & castimoniam mentis

(1) Nicolaus Zindelius, de morbis ex castitate nimia oriundis. Basileæ, 1745.

intemeratam servans, immane patiebatur veneris desiderium sensitivum cui constanter reluctabatur voluntas.

Un Médecin respectable par son savoir & par son âge, qui a suivi longtemps les armées Autrichiennes en Italie, m'a dit avoir remarqué, que ceux des Soldats Allemands, qui n'étoient pas mariés, & qui vivoient sagement, étoient souvent attaqués d'épilepsie, de priapisme, ou de pollutions nocturnes; accidents qui venoient d'une secretion trop abondante de semence, & peut-être de ce qu'elle avoit plus d'âcreté dans un climat plus chaud que leur patrie, & où la diete est plus succulente.

Le Docteur *Jacques*, que j'ai déjà cité ailleurs, avoit fait une These (1) sur les maladies produites par la privation du plaisir vénérien. M. *Reneaume* en a fait une autre sur *la virginité claustrale*, dont l'objet est le même.

(1) Il est bon de remarquer que la These de M. *Jacques* ne fut point soutenue; il eut un Arrêt de défense du Parlement. M. de la Mettrie traduisit cette These en françois, ou plutôt la fit imprimer, car elle étoit déjà traduite, & Pinsera dans cette Satyre cruelle & odieuse des Médecins de Paris; ouvrage qui fait autant de tort à la vérité qu'à son esprit.

Enfin, sans parler de quelques autres, M. *Gaubius* met la continence excessive dans la classe des causes de maladies. Il est rare, dit-il, qu'elle produise quelques maux, on l'a vu cependant dans quelques hommes, nés avec beaucoup de tempérament, & qui forment beaucoup de semence, & dans quelques femmes (1); il fait ensuite l'énumération de ces maux. L'on ne doit donc point en nier l'existence, mais l'on peut en affirmer la rareté, sur-tout dans ce siècle, qui paroît être celui de la foiblesse; & l'on se trompe tous les jours, en attribuant indistinctement à cette cause toutes les maladies qui attaquent les personnes nubiles du sexe, & en leur conseillant le mariage pour tout remède; remède souvent mal indiqué & souvent nuisible, parcequ'il ne peut pas détruire les vices qui entretiennent la maladie, & qu'il ne fait qu'ajouter aux maux passés ceux que la grossesse & les couches produisent ordinairement dans les personnes languissantes. Je reviens aux pollutions.

L'on a vu que la première espèce, produite par une surabondance de se-

(1) *Institutiones pathologicae*, §. 563.

inence qu'elle évacue , n'étoit pas un mal en elle-même ; mais elle peut le devenir en revenant trop fréquemment , & lors qu'il n'y a plus de surabondance nuisible. J'ai déjà observé qu'une évacuation dispofoit à une suivante , tant est grande la force de l'habitude , qui confifte en ce que la réitération des mouvements les rend plus faciles , & qu'ils se reproduisent par la plus légère cause, observation d'une grande utilité pour l'intelligence de l'œconomie animale , sur laquelle *Galien* , & sur-tout *M. Maty* (1) ont dit d'excellentes choses ,

(1) *Galenus* libro de consuetudinibus. *Charter* , t. 6 , p. 541.

M. Maty , dissertatio de consuetudinis efficacia in corpus humanum, Leid. 1740. *M. Pujati* a aussi donné de très bonnes réflexions sur cette matière dans son traité de la diète des fiévreux , p. 57 , &c. Les Métaphysiciens , qui paroissent l'avoir mieux saisie , sont *M. Locke* , Essai , &c. l. 2 , c. 32. *M. de Condillac* , Traité des animaux , p. 2 , c. 2 & 9 ; & l'Auteur anonyme des Elémens de Pſycologie , c. 61 , 62 , 63 , 64. Je connois un homme qui , ayant été éveillé , il y a plus de vingt ans , à une heure après minuit , par le bruit d'un incendie , s'est constamment réveillé toutes les nuits , dès cette époque , précisé ment à la même heure.

mais qui n'a cependant pas encore été pleinement traitée ; & il en résulte cet inconvénient , c'est que les évacuations en deviennent une fuite , indépendamment du besoin, & lors même qu'il n'existe pas. Alors elles sont très fâcheuses, & elles ont tous les dangers de l'évacuation excessive , procurée par d'autres moyens. *Satyrus* , surnommé *Grypalo-pex* , demeurant à Thasus , eut , dès d'âge de vingt - cinq ans , de fréquentes pollutions nocturnes : quelquefois même la semence s'écouloit pendant le jour. Il mourut de consommation dans sa trentième année (1).

M. *Zimmermann* me parle d'un homme d'un très beau génie , à qui les pollutions avoient fait perdre toute l'activité de son esprit , & dont le corps étoit exactement dans l'état décrit par M. *Boerhaave*. L'on a vu , page 11 , les maux que M. *Hoffman* observa après les pollutions. Les symptômes les plus ordinaires , quand le mal n'a pas fait encore de bien grands progrès , c'est un accablement continuel , plus considérable le matin , & de vives douleurs de reins. L'on me consulta , il y a quelques mois,

(1) *Epidem.* l. 6 , f. 8 , n. 52. *Foes.* 1201

pour un vigneron âgé de cinquante ans, très robuste auparavant, & que des pollutions fréquentes, depuis trois ou quatre mois, avoient si prodigieusement affoibli, qu'il ne pouvoit travailler que quelques heures par jour, souvent même il en étoit empêché par des douleurs de reins qui le retenoient au lit, & il maigrissoit journellement. Je donnai quelques conseils, dont j'ai ignoré l'exécution & l'effet.

J'ai connu un homme devenu sourd pendant quelques semaines, après un long rhume négligé, qui, quand il avoit une pollution nocturne, étoit beaucoup plus sourd le lendemain, avec beaucoup de mal-aise; & un autre affoibli par plusieurs causes, qui, après la pollution, se réveille dans un si grand accablement & un engourdissement si général, qu'il est comme paralytique pendant une heure, & fort abbatu pendant plus de vingt-quatre.

L'on peut mettre dans cette première classe les pollutions de ceux qui ayant été accoutumés à des fréquentes émissions, les suspendent tout à coup. Telles étoient celles d'une femme dont parle *Galien*; elle étoit dans le veuvage depuis

quelque temps, & la rétention du sperme lui procuroit des maladies de l'utérus; elle eut, dans le sommeil, des mouvemens des lombes, des bras & des jambes, qui étoient convulsifs, & qui furent accompagnés d'une émission abondante de sperme épais, avec la même sensation que dans le coït (1). Une danseuse fut blessée par hazard près du sein gauche fort légèrement; le Chirurgien lui prescrivit une diete assez sévère, & lui défendit des plaisirs dont elle étoit en usage de jouir souvent. La troisieme nuit de cette privation, à laquelle elle se soumit en négligeant la diete, elle eut une pollution qui, revenant plusieurs fois toutes les nuits suivantes, la maigriffoient à vûe d'œil, & lui causoient de violents maux de reins. La plaie ne laissoit pas que de guérir, & l'eût été tout-à-fait si elle s'étoit ménagée pour les aliments & la boisson. Le Chirurgien, ferme dans ses principes, continuoit son interdiction, la saignoit & la purgeoit. Ennuyée & affoiblie, elle laissa les remèdes, reprit son ancien train, la foiblesse & les douleurs se dissipèrent bien vite.

(1) De semine. l. 2, ch. 1, Chartres t. 3, p. 213.

Mais qu'on se garde bien de conclure de cette observation l'inutilité du précepte des plus grands Maîtres en chirurgie qui, fondés sur d'autres observations, interdisent sévèrement le coït aux blessés ; il n'y a point de Praticien qui n'ait pû se convaincre par soi-même combien il leur est nuisible. J'en rapporterai un seul exemple dans lequel la masturbation fut mortelle, & dont *G. Fabricé de Hilden* nous a conservé l'histoire. *Cosme Slotan* avoit coupé la main à un jeune homme qui l'avoit eu meurtrie par un coup de feu ; comme il le connoissoit très ardent, il lui défendit sévèrement tout commerce avec sa femme, qu'il avertit aussi du danger. Mais quand tous les accidens furent dissipés, & que la guérison étoit en bon train, le malade se sentant des desirs auxquels sa femme ne voulut pas répondre, il se procura, sans coït, une émission de semence, qui fut immédiatement suivie de fièvre, de délire, de convulsions, & d'autres accidens violents, dont il mourut au bout de quatre jours (1).

J'ai vu un jeune marié qui, se jettant

(1) Observat. Chirurg. cent. 1. obs. 22.

étourdimement du siege d'un cabriolet ; tomba à côté ; la roue de derriere lui passa sur le pied , entre le talon & la cheville ; il n'eut ni fracture , ni luxation , mais une forte contusion ; se trouvant bien au bout de cinq jours , il se conduisit , comme s'il n'eût point eu d'accident. Deux heures après , toute la jambe enfla , avec des douleurs inouïes , & une forte fièvre qui dura près de trente heures. Revenons

Ce que j'ai dit au commencement de cette section , sur la liaison entre les rêves & les idées dont l'ame s'est occupée pendant le jour , sert à expliquer pourquoi les masturbateurs sont si sujets aux pollutions nocturnes : leur ame , occupée pendant tout le jour d'idées vénériennes , se représente pendant la nuit les mêmes objets , & le songe lascif est suivi d'une évacuation qui est toujours prête à se faire quand les organes ont acquis un degré considérable d'irritabilité.

Il est important de prévenir de bonne heure les progrès de l'habitude ; & , quelle que soit la premiere cause des pollutions , de ne pas les laisser invétérer. Quand elles ont duré long - temps elles se guérissent très difficilement. *Il n'y a*

point de maladie, dit M. HOFFMAN, qui tourmente plus les malades, & donne plus de peine aux Médecins que les pollutions nocturnes qui ont duré long-temps, & qui sont devenues habituelles, surtout si elles reviennent tous les jours. L'on emploie les meilleurs remèdes presque toujours inutilement, souvent même ils font plus de mal que de bien (1).

Tous les Médecins, qui ont écrit sur cette maladie, en ont dit la guérison très difficile, & tous les Médecins, qui ont eu occasion de la traiter, l'ont éprouvé eux-mêmes, & l'on ne doit point en être surpris. A moins que l'on ne pût ou redonner aux organes leur force, & diminuer leur irritabilité pendant le temps qui s'écoule entre deux pollutions, ce qui est impossible, ou prévenir tout-à-coup le retour des songes lascifs, ce qui n'est pas plus aisé, on doit être sûr que la pollution reviendra, & qu'elle détruira presque tout le bien que peut avoir opéré la petite quantité de remède qu'on a employée depuis la dernière : on ne peut donc gagner d'une pollution à l'autre qu'un infini-

(1) Conf. 102.

ment petit, & il faut en accumuler un grand nombre avant que d'obtenir un effet sensible.

Celius Aurelianus a rassemblé tout ce que les Anciens ont dit de mieux sur le traitement. Il veut 1°. que le malade évite autant qu'il est possible toute idée vénérienne ; 2°. qu'il soit couché sur un lit de matiere dure & rafraichissante ; qu'il applique sur ses reins une mince plaque de plomb ; qu'il applique sur toutes les parties qui sont le siege de la maladie, des éponges trempées dans de l'eau & du vinaigre, ou des choses rafraichissantes, comme les balaustes, l'acacia, l'hypociste, le psillium ; 3°. qu'il ne fasse usage que d'aliments & de boisson qui rafraichissent & qui resserrent. Il lui conseille 4°. les fortifiants, 5°. l'usage du bain froid, 6°. de ne jamais se coucher sur le dos, mais toujours sur le côté ou sur le ventre. Ce conseil est plein de bonnes choses ; mais voyons plus distinctement quelle est l'indication qui se présente. C'est de diminuer la quantité de la semence, & de prévenir les rêves.

La diete & le régime général sont beaucoup plus propres à la remplir que

les remèdes. Les aliments les plus convenables sont ceux qui sont tirés du règne végétal , les légumes & les fruits. Parmi les viandes , celles qui contiennent le moins de substance. Dans l'une & l'autre classe , il faut faire choix de ceux qui n'ont aucune âcreté. L'on a déjà vu plus haut l'influence de ce régime sur la tranquillité du sommeil ; on ne peut trop le recommander aux personnes affligées de pollutions nocturnes , à qui cette tranquillité est si nécessaire. Elles doivent sur tout renoncer au souper , ou au moins ne souper que très légèrement ; cette seule attention contribue plus à opérer la guérison que tous les remèdes.

J'ai vu , il y a plusieurs années , un jeune homme qui avoit presque toutes les nuits une pollution nocturne , & qui avoit déjà eu quelques accès de *cochemar*. Un Chirurgien barbier , lui ordonna de boire en se couchant quelques verres d'eau chaude , qui , sans diminuer les pollutions , augmentèrent la dernière maladie ; les deux maux se réunirent & revinrent toutes les nuits ; le phantôme du *cochemar* étoit une fem-

me qui occasionnoit en même temps la pollution. Affoibli par cette double maladie, & par la privation d'un sommeil tranquille, il marchoit à grands pas vers une consomption. Je lui ordonnai de ne prendre à souper qu'un peu de pain & quelques fruits crus, de souper de bonne heure, & de prendre, en entrant au lit, un verre d'eau fraîche avec quinze gouttes de liqueur anodyne minérale d'Hoffman. Il ne tarda pas à reprendre un sommeil tranquille; les deux maladies se dissipèrent entièrement, & il recouvra bientôt ses forces.

Les viandes indigestes, les viandes noires, sur-tout le soir, sont un véritable poison pour ce mal; &, je le répète, sans la privation d'un souper sur-tout animal, les autres remèdes ne sont d'aucune utilité. Le vin, les liqueurs, le café nuisent par plusieurs endroits. La meilleure boisson est l'eau pure, sur chaque bouteille de laquelle on peut dissoudre avec succès une dragme de nitre. J'ai cependant vu, il n'y a pas long-temps, un malade à qui le nitre nuisoit, en lui procurant de plus

plus fréquentes pollutions : j'attribuai cet effet à deux causes ; l'une, c'est qu'il avoit les nerfs très-foibles, & dans ces tempéraments le nitre agit comme irritant ; l'autre, c'est qu'il augmentoit considérablement les urines ; la vessie se remplissoit plus promptement pendant la nuit, & l'on sait que la tension de la vessie est une des causes déterminantes des pollutions.

Le précepte que donne *Celius* d'éviter les lits mols, est de la plus grande importance ; il n'y faut point souffrir de plume ; la paille seroit de beaucoup à préférer au crin, & j'ai vu quelques malades qui se sont bien trouvés de couvrir le matelas d'un cuir. Le conseil de ne pas se coucher sur le dos est également nécessaire ; cette situation nuit en contribuant à rendre le sommeil plus agité, & en échauffant d'avantage les parties génitales. Enfin comme l'habitude a ici une très grande influence, & qu'il importe de la rompre, l'observation suivante pourra fournir un moyen d'y réussir. Je la tiens d'un Italien respectable par ses vertus, & l'un des plus excellents hommes que

je me rappelle d'avoir vus. Il me consultoit pour une maladie très différente ; mais afin de mieux m'instruire il me fit toute l'histoire de sa santé. Il avoit été incommodé , cinq ans auparavant , de pollutions fréquentes qui l'épuisoient totalement. Il résolut fortement le soir de se réveiller au premier moment où une femme frapperoit son imagination , & s'occupa long - tems de cette idée avant que de s'endormir. Le remede eut le plus heureux succès ; l'idée du danger & la volonté de se réveiller unies étroitement la veille , à l'idée d'une femme se reproduisirent au milieu du sommeil en même temps que cette dernière ; il se reveilla à temps , & cette précaution répétée pendant quelques soirs dissipa le mal.

Mais que ces deux derniers cas n'inspirent pas trop de sécurité , il en est contre lesquels les meilleurs remedes échouent ; celui que *M. Hoffman* rapporte (1) en est un exemple ; & l'on doit d'avance donner aux malades l'avis qu'il donnoit au sien ; c'est que , sans une longue persévérance dans l'u-

(1) Cas. 102.

sage des remèdes , on ne doit en attendre aucun effet , ou plutôt , dans ce cas où le régime est l'essentiel , ce n'est souvent qu'en l'observant long - temps qu'on peut éprouver quelque soulagement sensible. Si l'on emploie des remèdes ils doivent être fondés sur la même indication que le régime. Il n'y a pas long - temps que j'ai vu une saignée assez abondante emporter le mal. Les poudres nitreuses , la limonade , les esprits acides , le lait d'amandes peuvent être d'usage.

M. *Hoffman* employa pour le masturbateur qui , après avoir quitté ses infamies , tomba dans des pollutions , la poudre suivante :

R. C. C. pphicè ppati. ossis sepiaæ aa unc. S. succini cum instillat. olei tartar. per deliquium ppat. dr. II. cascar. dr. I. dont il prenoit une dragme le soir avec de l'eau de cerises noires ; le matin les eaux de Selter & le lait ; pour boisson une tisane de santal , de racines de chine , de chicorée , de scorfonere & de canelle. Moyennant ces secours , & une diète convenable , le malade guérit en quelques semaines. M. *Zimmermann* a guéri , par l'usage de la même

poudre , des pollutions très fréquentes , suivies des langueurs ordinaires , & qui avoient duré quelques années , chez un jeune homme de vingt - un ans. Il n'est pas aisé d'expliquer comment cette poudre , qui n'est qu'un simple absorbant , fait du bien ; mais j'ai vu de bons effets du camphre.

Une autre espèce de pollutions , ce sont celles des hypochondriaques. La circulation chez eux se fait lentement , sur-tout dans les veines du bas ventre ; par - là même les parties d'où elles rapportent le sang sont souvent engorgées ; les nerfs sont aisément mis en mouvement ; leurs humeurs ont un caractère d'âcreté très propre à irriter ; leur sommeil est ordinairement troublé par des songes : voilà bien des raisons de pollution ; aussi ils y sont extrêmement sujets. *L'imagination* , dit M. BOERHAAVE , produit souvent pendant le sommeil des émissions de semence. Les gens de lettres les plus assidus , & les rateleurs , sont sujets à cet accident , & l'écoulement de la semence est souvent si considérable qu'ils tombent dans l'atrophie (1).

(1) Institut. p. 776.

Cette maladie a pour eux des suites d'autant plus fâcheuses qu'ils ne se livrent jamais à quelques excès dans ce genre sans en être extrêmement incommodés. M. *Fleming* l'a heureusement exprimé :

Non veneri crebro licet unquam impunè licare.

Il n'y a qu'un moyen de curation, c'est d'attaquer la maladie principale. L'on commence par détruire les engorgements, ensuite l'on emploie les bains froids, & cette salutaire écorce que Dieu veuille nous conserver. C'est alors véritablement le cas de ces deux puissants remèdes, auxquels on peut quelquefois allier le mars. Si les attentions sur le choix des aliments sont nécessaires dans tous les cas, elles le sont plus particulièrement dans celui-ci. Les hypochondriaques font généralement très mal les digestions; les aliments mal digérés produisent des gonflements flatteux qui, troublant la circulation, les disposent aux pollutions de deux façons: 1°. en gênant le retour du sang dans les veines génitales; 2°. en troublant la tranquillité du sommeil, & en disposant par-là même aux rêves. L'on sent par-là la

raison de la défense que *Pythagore* faisoit à ses disciples de manger des aliments flatueux, qu'il regardoit avec raison comme nuisibles, tant à la netteté & à la force des fonctions de l'ame, qu'à la chasteté. Outre les deux raisons que j'en ai données pourrois-je hasarder d'en indiquer une troisieme, que j'ai eu fortement lieu de soupçonner chez deux malades? C'est l'expansion de l'air, dégagé des fluides, dans les corps caverneux, ce qui produisoit une érection & le prurit vénérien. Personne n'ignore que toutes nos liqueurs sont imprégnées de ce fluide, mais que tant qu'elles sont parfaitement saines, il y est comme incarcéré & privé de toute élasticité. De grands Physiciens avoient cru qu'il n'y avoit que deux moyens de la lui rendre; un degré de chaleur plus considérable qu'on ne l'observe jamais dans le corps animal, & la putréfaction. Mais une foule d'observations de maladies produites par l'air ainsi dilaté, ont prouvé qu'indépendamment de ces deux causes il y avoit d'autres altérations dans les fluides qui opéroient le même effet; & ces altérations paroissent plus fréquentes chez les hy-

pochondriacques : ainsi il n'est point étonnant que les corps caverneux soient le siege de ce développement d'air maladié ; il n'y a au contraire point de partie qui paroisse devoir y être plus exposée ; & si l'on n'y a pas fait attention plutôt , c'est vraisemblablement manque d'observateurs plutôt que d'observations. Celles-ci font sentir toute la nécessité d'éviter ces aliments qui , plus chargés d'air que des autres , incommodent & par celui qui s'en sépare dans les premières voies , & par celui qu'ils portent dans le sang. Tout le monde fait que la biere nouvelle , qui est extrêmement flatueuse, occasionne de violentes érections ; & j'ai vu depuis la dernière édition de cet ouvrage, que *M. Thiery*, un des plus savants Médecins, & des plus célèbres Praticiens de France, a connu ces érections flatueuses.

L'on peut placer ici, comme analogue à cette dernière espece de pollution, & attaquant principalement les mélancholiques, une maladie qu'on pourroit appeller fureur génitale ; elle differe du priapisme & du satyriasis ; je la peindrai par une observation que j'avois

déjà publiée dans la première édition latine de cet ouvrage, & omis dans la françoise. Un homme âgé de cinquante ans en étoit atteint depuis plus de vingt-quatre, & dans ce long terme il n'avoit pas pû se passer vingt-quatre heures de femme ou de l'horrible supplément de l'Onanisme; & il réitéroit ordinairement les actes plusieurs fois par jour. Le sperme étoit clair, âcre, stérile, l'évacuation très prompte. Il avoit les nerfs excessivement affoiblis, des accès de mélancholie & de vapeurs très violents, les facultés abruties, l'ouïe très pésante, les yeux extrêmement foibles: il est mort dans l'état le plus triste. Je ne lui ai jamais conseillé de remedes; il en avoit pris un grand nombre; plusieurs ne lui avoit rien fait; tous ceux qui étoient chauds lui avoient nui; le seul kinkina infusé dans du vin, que lui avoit ordonné M. *Albinus*, l'avoit soulagé; & l'autorité de ce grand Médecin est un nouveau témoignage bien respectable en faveur de ce remede. On trouve parmi les consultations de M. *Hoffman* un cas à peu près semblable; le prurit vénérien étoit presque continuel, &

l'ame & le corps étoient également é-
nervés (1).

S E C T I O N X I I .

Gonorrhée simple.

LA Gonorrhée, dit GALIEN, qui ne connoissoit que la simple, est un écoulement de semence sans érection. Plusieurs Auteurs de tous les siècles en parlent, & Moïse, le plus ancien de tous. L'on trouve dans les observations d'Hippocrate l'exemple d'un montagnard, dont la maladie paroît avoir été un marasme, & qui avoit un écoulement involontaire d'urine & de semence (2). M. Boerhaave paroît cependant mettre cette maladie au nombre des choses douteuses. On lit, dit-il, dans quelques livres de médecine, que la semence s'est quelquefois écoulée sans qu'on l'ait sentie. Mais cette maladie doit être très rare, & je ne sache pas que la semence se soit écoulée sans quelque chatouillement, ou ce

(1) Consult. cent. 2 & 3, oper. t. 3, p. 214.

(2) Epid. l. 6, f. 3, n°. 13, Foes. 1163.

n'étoit pas de la vraie semence séparée dans les testicules, & accumulée dans les vésicules seminaires, quoique j'aie vu la liqueur des prostates s'écouler [1]. Cette autorité est sans doute bien respectable; mais outre que M. Boerhaave ne décide point positivement, il a contre lui tous les Médecins; & pour ne point sortir de son école, l'un de ses plus illustres disciples, M. Gaubius, admet l'évacuation de semence sans sensation. Mes propres observations ne me laissent pas douter de l'existence de l'une & de l'autre maladie. J'ai vu des hommes qui, après une gonorrhée virulente, après des excès vénériens, ou masturbations, avoient un écoulement continuel par la verge, mais qui ne les rendoit pas incapables d'érection & d'éjaculation: ils se plaignoient même qu'une seule éjaculation les affoiblissoit plus qu'un écoulement de quelques semaines; preuve évidente que la liqueur de ces deux évacuations n'étoit pas la même, & que celle qui sort par la gonorrhée ne vient que des prostates, de quelques autres glandes qui entourent l'urethre, des foies.

[1] Ibid, *La Mettrie*, t. 7, p. 214.

ticules répandues dans toute sa longueur, ou enfin des vaisseaux exhalants dilatés. J'en ai vu d'autres qui avoient, comme les premiers, un écoulement qui les rendoit incapables de tout prurit vénérien, de toute érection, & par-là même de toute éjaculation, quoique les testicules ne parussent point hors d'état de faire ses fonctions. Il me paroît démontré que dans ces derniers la vraie semence testiculaire s'écouloit sans sensation. Et quand on connoit la structure des parties génitales, l'on se persuadera aisément que la première maladie doit être beaucoup plus fréquente que la dernière, mais on comprendra très bien l'existence de celle-ci. Les Auteurs exacts ont appelé gonorrhée vraie celle dans laquelle ils ont cru que la matière de l'écoulement étoit la vraie semence, & l'autre gonorrhée bâtarde ou catarhale.

Les dangers de cet écoulement sont très considérables; l'on a vu, p. 8, le tableau qu'*Arétée* en fait: *comment*, dit-il au même endroit, *ne seroit-on pas foible, quand ce qui fait la force de la vie se perd continuellement. La seule semence est ce qui fait la force de l'hom.*

me. *Celse*, qui vivoit avant *Arétée*, dit positivement que l'écoulement de semence sans sensation vénérienne mene à la consommation (1). *Jean*, fils de *Zacharie*, plus connu sous le nom d'*Actuarius*, dans l'ouvrage qu'il composa en faveur de l'Ambassadeur que l'Empereur de Constantinople envoyoit dans le Nord, pense comme les Auteurs que j'ai déjà cités: *Si l'écoulement de semence, qui se fait sans érection & sans sensation, dure quelque temps, il produit nécessairement la consommation & la mort, parceque la partie la plus balsamique des humeurs & les esprits animaux se dissipent* (2).

Les Auteurs les plus modernes pensent comme les anciens. *Tout le corps maigrit*, dit *SENNERT*, & sur-tout le dos; les malades deviennent foibles, secs, pâles; ils languissent; ils ont des douleurs de reins; les yeux se creusent (3). *M. Boerhaave* range cette gonorrhée parmi les causes de la paralysie; & l'on remarquera que dans cet endroit

(1) De Medecina l. 4, c. 21.

(2) Medicus, sive de methodo medendi l. 1;
c. 22.

(3) Praxis medica, l. 3, part. 9, sect. 2, c. 4.

Il admet la gonorrhée de véritable semence. „ La paralysie, dit-il, qui „ vient de la gonorrhée, est incurable, „ parceque le corps est épuisé (1)”. On trouve dans une très bonne dissertation de M. *Kæmpf* des observations fort intéressantes (2).

Cette maladie peut dépendre de plusieurs causes éloignées. La cause prochaine est presque toujours combinée d'un vice dans les liqueurs qui s'écoulent, qui sont trop ténues & souvent trop âcres, & d'un grand relâchement des parties. Le vice des liqueurs dénote un défaut d'élaboration qui dépend d'une foiblesse générale, qui exige les toniques que la foiblesse des organes in-

(1) De morb. nervor. p. 717. Cet ouvrage, recueilli de ses leçons depuis 1730. jusques à 1735. & postérieur par là même, de quelques années, aux leçons recueillies par M. de *Haller*, prouve que M. *Boerhaave* avoit changé de sentiment sur la possibilité de la gonorrhée vraiment féminale, & l'on fait que ce grand homme étoit toujours prêt à abjurer ses anciennes idées pour en adopter de nouvelles dès qu'il étoit convaincu qu'elles étoient plus justes.

(2) G. L. *Kæmpf* de morbis ex atrophia. Basl. 1756.

dique aussi ; les circonstances concourantes décident sur le choix. Il seroit hors de place d'entrer ici dans tous ces détails, sur lesquels on trouvera de bonnes choses dans plusieurs Auteurs, & sur-tout dans *Sennert*, l'Auteur du meilleur abrégé de médecine pratique qu'on ait.

Les mêmes remèdes, indiqués dans le courant de cet ouvrage contre les autres suites de la pollution, le sont contre celle-ci ; le bain froid, le kinkina, le mars, les autres roborants. *M. Boerhaave* dit que l'hépatique produit d'excellents effets, (*egregios sane præstat usus*) dans la gonorrhée invétérée qui dépend du relâchement des organes (1). Quelquefois pour détourner la tendance que l'habitude donne aux humeurs sur la même partie, on peut commencer par quelques laxatifs : il y a même de grands Médecins qui leur ont attribué une efficacité presque spécifique contre cette maladie ; l'expérience, plus encore que la raison, m'a prouvé le contraire. Et ceux qui se donneront la peine de lire les Auteurs que j'ai nommés

(1) *Historia plantarum, &c. p. 51.*

plus haut, verront qu'ils n'ordonnent rien de laxatif.

Actuarius ordonne des choses qui fortifient sans échauffer (1).

Aretée qui veut qu'on y remédie incessamment, vû le danger dont elle menace, n'ordonne que des fortifiants, l'abstinence des plaisirs de l'amour, & le bain froid (2).

Celse, des ouvrages duquel l'un & l'autre ont profité, ordonne des frictions, & sur-tout le bain d'eau extrêmement froide; (*natationesque quàm frigidissimæ*); il veut que tout ce qu'on mange & qu'on boit on le prenne froid; qu'on évite tous les aliments qui peuvent engendrer des crudités, des vents, & augmenter l'âcreté de la semence. *Fernel* ordonne des aliments succulents, aisés à digérer, & des électuaires restaurants (3)

Si la promesse de *Langius* qui osoit jurer que les purgatifs & la diete guériroient cette maladie, est vraie, ce ne peut être que dans le cas où elle seroit produite par une mauvaise diete qui auroit

(1) Ibid. l. 4. c. 8.

(2) p. 131.

(3) Oper omn. p. 544.

donné lieu a des obstructions dans le bas ventre, & fait dégénérer toutes les humeurs, sans que les solides eussent encore reçu d'atteintes bien considérables; & il n'a eu en vue que ce cas, car s'ils avoient reçu une atteinte un peu considérable, les purgatifs devroient nécessairement être aidés par les roborants. Telle étoit la gonorrhée que *Régis* observa, & dont *Craanen* nous a conservé le détail. Un homme, dit-il, d'un tempérament pituiteux ayant fait long temps usage d'aliments humectants, fut attaqué d'un écoulement d'une humeur aqueuse, crue, visqueuse, qui sortoit sans sentiment. Il maigrissoit, ses yeux se cavoient, il perdoit tous les jours ses forces. *REGIS* commença par les purgatifs pour évacuer ces humeurs pituiteuses; ensuite il lui ordonna les fortifiants, & des aliments desséchants; enfin, si cela ne suffisoit pas, il conseilloit un caustique à chaque jambe (1). Mais cette méthode des purgatifs ne peut jamais convenir quand cette maladie est la suite des excès vénériens, & qu'elle dépend, comme dit *SENNERT*, de la foï-

(1) Voyez *J. J. Mangeti*, *Bibliotheca medico practica*, t. 2. p. 625.

blesse que les vésicules séminales ont contractée par les alternatives si fréquentes de réplétion & d'inanition.

Le détail de quelques cas fera mieux saisir la véritable curation.

Timée en fournit un qui ne peut être mieux placé qu'ici. Un jeune homme, dit-il, étudiant en Droit, d'un tempérament sanguin, se polluoit manuellement deux ou trois fois par jour, & quelquefois plus souvent : il tomba dans une gonorrhée, accompagnée d'une foiblesse de tout le corps. Je regardai la gonorrhée comme une suite du relachement occasionné dans les vaisseaux séminaux, & la foiblesse dépendoit de la fréquente effusion de semence, qui avoit dissipé la chaleur naturelle, amassé des crudités, lésé le genre nerveux, abruti l'ame, & affoibli tout le corps. Il lui ordonna un vin fortifiant avec les astringents & les aromatiques infusés dans le gros vin rouge; un opiat de même nature, & un onguent composé d'huile de roses, de mastic, de nitre, de bol d'arménie, de terre sigillée, de balauftes & de cire blanche. Le malade fut guéri au bout d'un mois de ce mal honteux, & je l'avertis de s'abstenir à l'avenir de cette infame débauche, & de se souvenir de la menace

de l'ÉTERNEL , qui exclut les mols du Royaume des cieux. Cor. I. c. 6. (1).

Un des meilleurs Médecins que nous ayons en Suisse, me marque M. ZIMMERMANN, M. G. M. WEPFER de Schaffouse, dont l'autorité ne peut être que d'un très grand poids, assure avoir guéri un écoulement continuel de semence, suite de la masturbation, par le secours de la teinture de mars de LUDOVICI. M. WESLIN, de Zurzach, m'a confirmé la même chose sur sa propre expérience. Pour moi, ajoute mon ami, je n'en ai pas vu d'aussi bons effets.

M. le Professeur Stehelin parle d'un homme lettré qui étoit affligé d'une effusion involontaire de semence, sans idées vénériennes, & qu'il a guérie par l'usage d'un vin avec le mars & le kinkina. Les remèdes, & entr'autres les eaux de Swalbach, & la douche d'eau froide sur le pubis & le périnée, n'eurent pas les mêmes succès chez un jeune homme qui s'étoit attiré ce mal par la masturbation. Il ajoute que M. le Docteur Bongars, fameux Praticien à Masseyck, a guéri deux personnes attaquées d'une débilité des vesicules séminales, en leur faisant prendre trois

(1) Ibid. p. 624.

fois par jour huit à dix gouttes de laudanum liquide de Sydenham dans une tasse de vin de Pontac, & en leur faisant boire une décoction de falsepareille. M. *Stehelin* remarque, que quoique l'opium soit un remede contraire aux indications, il a cependant été conseillé par *Etmuller* contre l'éjasulation trop prompte qui dépend d'une semence trop spiritueuse. Qu'il me soit permis d'ajouter, qu'en examinant attentivement le conseil de ce fameux Praticien, & en comparant la nature du mal, dans certains cas, avec les effets de l'opium, on concevra aisément que ce remede peut quelquefois être utile, mais non pas dans le cas dans lequel il le conseille. Il distingue avec beaucoup de soin les différentes especes d'écoulement, il assigne les causes & le traitement de chaque espece; & passant ensuite à l'éjaculation qui vient dès le commencement de l'érection, *nimis citam*, il en donne deux causes; 1°. le relâchement des vesicules séminales; 2°. une liqueur féminale trop bouillante, trop spiritueuse & trop abondante; c'est dans ce cas qu'il ordonne l'opium (1).

(1) Colleg. pract. speciale. c. 2. t. 1. p. 459.

Mais à quel titre? L'opium, dont la vertu aphrodisiaque est si bien démontrée, vertu qu'*Etmuller* lui même indique, & dans son petit ouvrage sur ce remède, & dans l'endroit même où il donne ce conseil, ne peut qu'augmenter la cause de la maladie, & par-là même en aggraver les symptômes. Les cas où il est utile, c'est au contraire quand les humeurs sont crues, ténues, aqueuses, & les nerfs en même temps excessivement mobiles. L'on fait qu'il remédie à ces différents accidents, qu'il suspend l'irritabilité, & qu'il arrête toutes les évacuations, excepté la transpiration. Mais, on ne peut trop le redire, l'on doit être attentif à ne l'ordonner qu'à propos, sans quoi il deviendroit nuisible. *M. Tralles*, dans son excellent ouvrage sur ce remède, nous fournit une observation, & l'on en trouve de semblables ailleurs, qui doit nous obliger à beaucoup de circonspection. Un homme, dit-il, qui, dès sa jeunesse, avoit eu du penchant aux pollutions, ce qui l'avoit rendu extrêmement foible, ne prenoit jamais de l'opium, soit pour modérer une toux ou une diarrhée, ou dans quelque'autre but, qu'il n'eût pendant la nuit, & à son grand

dommage, des songes lascifs accompagnés d'une émission spermatique (1). Qu'on me permette une réflexion qui se présente naturellement, c'est que l'erreur d'*Etmuller* prouve bien évidemment, 1°. combien une théorie exacte a d'influence sur la pratique qui, sans son secours, ne peut-être que très souvent fautive & erronée; 2°. combien par-là même un homme, qui réunit l'une & l'autre, doit avoir d'avantages sur celui qui n'est guidé que par quelques observations, ou qui se livre à une théorie systématique; enfin, 3°. combien la lecture des meilleurs Auteurs de pratique, qui ont été dénués de cette théorie exacte due à notre siècle, peut tromper ceux qui, en les lisant, ne peuvent avoir qu'une foi implicite, & qui ignorent ces principes, qui doivent servir de pierre de touche, pour discerner en médecine ce qui est de bon ou de mauvais aloi.

Je finirai par deux de mes observations; un plus grand nombre seroit superflu.

Un jeune homme de vingt ans, qui avoit eu le malheur de se polluer, étoit

(1) *Ufus opii salubris & noxius. p. 131.*

attaqué depuis deux mois d'un écoulement muqueux continuel, & de pollutions nocturnes, de temps en temps accompagnées d'un épuisement considérable; il avoit de fréquents & violents maux d'estomac; il se sentoit la poitrine extrêmement foible, & suoit très aisément; je lui ordonnai l'opiat suivant.

℞. Condit. rosar. rubr. unc. III. conditi anthos. cort. peruv. aa unc. I. mastices dr. II. cath. dr. I. olei. cinnam. gtt. III. sirup. cort. aur. q. S. f. electar. solid.

Il en prenoit un quart d'once deux fois par jour. Au bout de trois semaines il se trouva bien à tous égards; & l'écoulement n'avoit plus lieu qu'après les pollutions nocturnes, qui étoient beaucoup moins fréquentes; la continuation du même remède, pendant quinze jours, le remit tout-à-fait.

Deux époux étrangers, que je n'ai jamais connus, attaqués presque dans le même temps, & bien sûrs qu'il n'y avoit point de virus, d'un écoulement accompagné de foiblesse & de douleurs tout le long de l'épine du dos, ne pouvoient accuser que des excès conjugaux; l'écoulement étoit beaucoup plus considérable chez le mari. Ils avoient essayé

différents remedes très inutilement, & entr'autres des pilules mercurielles qui avoient augmenté l'écoulement; ils me firent consulter. Je leur ordonnai les bain froids, un vin de kinkina, d'acier & de fleurs de roses rouges; ils prirent régulièrement le remede; c'étoit dans l'été de 1758.; les pluies continuelles rendoient l'usage des bains de riviere très difficile; la femme n'en prit que deux ou trois, le mari une douzaine; au bout de cinq semaines ils me firent dire qu'ils étoient presque totalement rétablis; j'ordonnai la continuation jusques à parfaite guérison, qui ne tarda pas.

Ces succès heureux ne peuvent point servir à fonder un pronostic général & favorable; cette maladie est le plus souvent extrêmement rebelle, quelque fois même incurable. Je n'en donnerai qu'un seul exemple, mais démonstratif. Un des plus grands Praticiens qu'il y ait aujourd'hui en Europe, & qui enrichit la Médecine par des ouvrages tous excellents, est affligé, depuis plus de quinze ans, d'une gonorrhée simple, que tout son art & celui de quelques autres Médecins qu'il a consultés n'ont pu dissiper; cette triste incommodité le consume peu

a peu, & fait craindre de le perdre longtemps avant le terme auquel il seroit à souhaiter qu'il parvînt, & auquel il pourroit parvenir dans le cours ordinaire des choses.

IL SEROIT INUTILE de m'étendre davantage ; j'ai tâché de ne rien omettre de ce que peut ouvrir le yeux des jeunes gens sur les horreurs de l'abyme qu'ils se préparent. J'ai indiqué les moyens les plus propres à remédier aux maux qu'ils se sont attirés ; je finis par réitérer ce que j'ai déjà dit dans le cours de cet ouvrage, que quelques cures heureuses ne servent pas à leur faire illusion : le mieux guéri recouvre difficilement sa première vigueur, & ne conserve une santé passable qu'à force de ménagement ; le nombre de ceux qui restent dans la langueur est décuple de ceux qui guérissent, & quelques exemples de gens, ou qui n'avoient été que peu malades, ou chez lesquels un tempérament plus vigoureux a pû se relever plus aisément, ne doivent point être regardés comme faisant une règle générale,

— — Non bene ripæ creditur ;
Ipse aries etiam nunc vellera ficit.

F I N.

